

McGhee

577



Sultan Mehmed II, the Conqueror

*Ex Libris*  
*George Crews Mc Ghee*  
*United States Ambassador*  
*to Turkey*















**MISSION ARCHÉOLOGIQUE DE CONSTANTINOPLE**

**1920**

---

ANGERS. — IMPRIMERIE F. GAULTIER

---



JEAN EBERSOLT

---

# MISSION ARCHÉOLOGIQUE

DE

# CONSTANTINOPLE

(AVEC 6 FIGURES ET 40 PLANCHES HORS-TEXTE)



PARIS  
ÉDITIONS ERNEST LEROUX  
28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

--  
1924





## INTRODUCTION

---

Depuis l'année 1913 l'aspect de Constantinople s'est considérablement modifié grâce aux travaux importants, qui ont été entrepris par les autorités ottomanes, et aussi hélas ! par suite des incendies, qui ont continué à exercer leurs ravages. Le grand parc, qui s'étendait au-dessous du Sérail de Top-Kapou, a été transformé en jardin public (Pl. IV). On y a découvert récemment un nombre assez considérable d'antiquités byzantines : une citerne, des substructions avec des sculptures, des inscriptions, des briques estampées, des fragments de poteries (1). La Colonne du Sérail est ainsi devenue accessible, ce joli monument que les voyageurs d'autrefois ne pouvaient apercevoir que de loin ou en passant (2) (Pl. I).

La place de l'At-Meïdan, l'ancien Hippodrome, a été aménagée aussi en jardin public avec des parterres gazonnés et des arbustes (Pl. II, III), de même la place de Sultan Bayezid. La Colonne en porphyre de Constantin, qui était endommagée, a été encerclée de nouveaux fers, qui maintiennent sa rigidité. La Colonne de Marcien, qui était devenue accessible à la suite de l'incendie de 1908 (3), se dresse

(1) Cf. C. Wu'zinger (*Jahrbuch des Kais. deutschen archäolog. Instituts*, 1913, p. 390 s.); E. Unger (Extr. de l'*Archäologischer Anzeiger*, 1916, 1-2, p. 1 s.).

(2) Cf. J. Ebersolt, *Constantinople byzantine et les Voyageurs du Levant*, Paris, 1919, p. 22, 158, 208, 212 s. L'inscription de cette Colonne a été publiée par P. A. Dethier et A. D. Mordtmann, *Epigraphik von Byzantion und Constantinopolis (Denkschriften der Kais. Akademie der Wissenschaften. Phil.-hist. Classe, t. XIII, Vienne, 1864 p 72 s.)*.

(3) Cf. J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 22 et *passim*.

aujourd'hui, complètement dégagée et consolidée, au centre d'une place publique.

Ainsi les autorités ottomanes ont embelli la capitale et lui ont conservé certains restes de son glorieux passé. Malheureusement les immenses incendies ont fait rage plus que jamais. Certains quartiers, autrefois vivants, sont déserts et ne sont plus peuplés que de ruines, tel le vallon du Lykos, si verdoyant autrefois, avec ses petites places ombragées de grands platanes. Le feu a épargné les grandes mosquées, qui sont entourées de grands espaces, mais il a atteint les petites et parmi celles-ci d'anciennes églises byzantines, comme Fenari-Issa-Djami et Boudroum-Djami, dont les murs calcinés se dressent au milieu des ruines (1).

Les documents divers publiés ici ont été réunis au cours de la mission scientifique dont j'ai été chargé à Constantinople en 1920. Je dois remercier le Ministère des Affaires étrangères et le Ministère de l'Instruction publique, M. Coville et M. Diehl, qui ont bien voulu s'intéresser tout particulièrement à cette mission. Ma gratitude va aussi à ceux qui, à Constantinople, ont facilité ma tâche, à la Direction des Musées impériaux ottomans, à Son Excellence Halil Bey et à Th. Macridy Bey, qui m'ont donné toute facilité de travailler au Musée et qui, avec une bonne grâce dont je leur suis infiniment reconnaissant, m'ont communiqué un grand nombre de documents. Je tiens enfin à remercier le Haut Commissariat de la République, qui a bien voulu entreprendre auprès de S. M. I. le Sultan les démarches en vue d'obtenir du souverain l'autorisation de travailler à la Bibliothèque du Sérail.

Paris, mars 1921.

J. E.

(1) Sur ces deux églises v. J. Ebersolt et A. Thiers, *Les églises de Constantinople*, Paris, 1913, p. 139 s., 211 s., Album, pl. XXXII s., XLIX s.).

# MISSION ARCHÉOLOGIQUE DE CONSTANTINOPLE

## 1920

---

### I

#### Les sarcophages impériaux de Constantinople (1).

Le visiteur, qui pénètre aujourd'hui dans la grande cour du Musée de Constantinople, remarque, sur la longue façade blanche, une série de grands sarcophages de couleur pourpre, qui s'alignent en face de Tchinili-Kiosk (Pl. XII). Ces sarcophages en porphyre ont été placés dans un cadre digne d'eux, près des faïences aux tons bleus d'un des chefs-d'œuvre de l'art musulman, tout près aussi des grands sarcophages en marbre blanc de Saïda.

Leur aspect est cependant plus austère et l'on cherche en vain sur leurs différentes faces les délicates sculptures des tombeaux de la nécropole de Sidon. Leur dimension, leur forme majestueuse, la matière précieuse dans laquelle ils ont été taillés, indiquent cependant qu'eux aussi proviennent d'une nécropole royale, mais d'une nécropole chrétienne, car le signe de la croix est gravé sur le fronton de plusieurs d'entre eux.

Ces sarcophages ont été transportés au Musée impérial en 1916. Leur histoire, depuis le moment où ils ont été enlevés à la nécropole, qui les abritait, jusqu'au jour où ils sont venus enrichir les collections du Musée, est curieuse. Elle permettra d'éclaircir quelque peu le problème des sépultures, où ont reposé longtemps les restes des anciens souverains de Byzance, et sur lesquelles se reflète toute la splendeur de la pourpre impériale.

(1) Cette étude a fait l'objet d'une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; séance du 28 janvier 1921.



Lorsqu'on a franchi la Porte Auguste (*Bab-i-Houmayoun*) du Sérail de Top-Kapou, on pénètre dans une première cour, où se dresse l'église de Sainte-Irène transformée depuis longtemps en dépôt d'armes et de munitions, d'abord sous le nom de *Djeb-hané*, puis sous celui de *Harbié ambary*. Elle abrite aujourd'hui les collections du Musée militaire ottoman (1).

Sous le règne de Sultan Abd-ul-Medjid (1839-1861) le grand maître de l'artillerie Féthi Pacha recueillit des antiquités à Sainte-Irène et fonda un musée dans l'enceinte de cette ancienne église (2). On y transporta plusieurs sarcophages en porphyre, qui se trouvaient à l'intérieur du Sérail de Top-Kapou. Ce fait était connu grâce à une inscription turque gravée sur une colonne du Sérail, qui n'avait pas échappé à l'attention vigilante de la Direction des Musées impériaux.

Lorsque l'on a traversé la première cour du Sérail, où se trouve l'ancienne église de Sainte-Irène, on arrive à la seconde entrée, la Porte du Milieu (*Orta-Kapou*), qui donne accès à la seconde cour. Autour de cette cour, plantée de cyprès et de platanes magnifiques, règne un portique soutenu par des colonnes de marbre (Pl. V). La colonne sur laquelle est gravée l'inscription turque est la troisième du portique sud, à droite, en entrant (Pl. VI). Cette inscription que S. Exc. Halil Bey a bien voulu me traduire est ainsi conçue :

[Il est donné avis que] *les couvercles de deux des cuves de sarcophages extraits et transportés au dépôt de munitions (= Sainte-Irène) se trouvent sous le platane à une distance d'environ dix pics de cette colonne et qu'ils n'ont pu être extraits.*

*Le 1<sup>er</sup> Redjeb 1263 (= 15 juin 1847).*

En l'année 1916, la Direction des Musées entreprit une fouille à l'endroit désigné et retrouva effectivement les deux couvercles

(1) Cf. O. Sermed Moukhtar, *Musée militaire Ottoman, Guide n° 1*, Constantinople, 1920, p. 22 s., 30.

(2) Cf. G. Mendel, *Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines*, t. I, Constantinople, 1912, p. x s.

en porphyre. Elle a fait graver sur la même colonne, au-dessous de l'inscription précédente, l'inscription turque suivante, dont je dois aussi la traduction à S. Exc. Halil Bey :

Deuxième inscription gravée après l'extraction des couvercles.

*Les couvercles des sarcophages mentionnés dans l'inscription ci-dessus ont été extraits avec l'autorisation spéciale de Sa Majesté le Sultan par la Direction des Musées impériaux et transportés, en même temps que leurs cuves se trouvant à l'extérieur de Sainte-Irène, au Musée Impérial.*

Le 1<sup>er</sup> Mouharrem 1335 (= 18 octobre 1916).

Cette fouille fut conduite avec le plus grand soin (Pl. VII, 1). On commença par déblayer les abords du grand platane, qui était entouré, ainsi que l'arbre voisin, d'un petit mur rectangulaire en moellons et en pierres de taille. Bientôt apparurent les deux couvercles. Les puissantes racines de l'arbre entouraient ces masses de porphyre et avaient épousé leurs contours (Pl. IX). Comme on voulait conserver le platane, un des plus beaux arbres, qui ombragent ces parvis, on consolida son fût avec des poutres. L'un des couvercles fut d'abord retiré; puis on construisit un pilier de maçonnerie pour soutenir le platane et permettre l'extraction du second couvercle (Pl. X).

Au cours de cette fouille on a trouvé au même endroit plusieurs sculptures byzantines :

1° Un petit chapiteau en marbre blanc à décoration animale. (Inventaire n° 2810). A la partie inférieure court un tore en câble strié; sur les arêtes sont posées de longues palmettes, qui en occupent toute la hauteur; chaque face est ornée de deux colombes adossées l'une à l'autre, le corps et la tête de profil, vers l'extérieur; sur le fond, entre les oiseaux une feuille à cinq lobes, cernée d'une tige dessinant un médaillon en forme de cœur; les tranches du tailloir sont décorées d'une série de palmettes à cinq lobes (Pl. XXIII, 1);

2° deux consoles identiques en marbre blanc (Inventaire n° 2992, 2993) ornées de rinceaux et de feuilles d'acanthé; au-dessous les feuilles dessinent deux rosaces à quatre palmettes (Pl. XXIII, 2);

3° un chapiteau-imposte décoré de petites croix et d'une série de feuilles à neuf lobes, enfermées dans une tige dessinant un médaillon en forme de cœur (Pl. XXIII, 3);

4° une base de colonnette à moulures (Pl. XXIV, 1);

5° une corniche dont la tranche est sculptée de petites palmettes à cinq lobes, cernées d'une tige dessinant un médaillon en forme de cœur (Pl. XXIV, 1);

6° un corps d'oiseau; la tête, les pattes et la queue ont disparu, mais les plumes sont soigneusement sculptées sur les flancs (Pl. XXIV, 3).

Enfin, près du pilier que l'on avait construit sous le platane afin de dégager les couvercles des deux sarcophages en porphyre, on a également mis à découvert, au cours de la fouille, un mur en moellons, dessinant un angle droit. Le plan et la coupe en ont été dressés par Th. Macridy Bey (Pl. VIII).

La fouille terminée, tout fut remis soigneusement dans l'état primitif. Le platane respecté reprit une nouvelle vigueur et le silence, un instant troublé par le bruit des pioches, plana de nouveau dans la cour du Sérail.

Les antiquités trouvées au cours de la fouille et les deux couvercles de sarcophages furent transportés au Musée. La Direction prenait en même temps l'initiative d'y transférer les antiquités qui étaient encore conservées à Sainte-Irène (Pl. VII, 2).

Parmi celles-ci se trouvaient les cuves des deux sarcophages en porphyre, qui, depuis 1847, étaient privés de leur couvercle (Pl. XI). Et c'est ainsi que furent reconstitués définitivement deux des plus beaux sarcophages en porphyre qui ornent la façade du Musée (Pl. XII).

Il faut se rendre compte de la tâche difficile dont la Direction s'est acquittée d'une manière si heureuse. Elle avait à déplacer un nombre considérable de tonnes de porphyre, à leur faire descendre la pente assez rapide, qui du Sérail et de Sainte-Irène s'incline vers le Musée. Ces énormes cuves une fois en place, il fallait hisser les lourds couvercles au moyen de plans inclinés.

A côté des deux cuves, qui se trouvaient sur le côté nord de Sainte-Irène, et qui étaient disposées derrière une clôture qui longe cette façade, se trouvait un autre sarcophage en porphyre

pourvu de son couvercle; il fut placé à côté des deux autres désormais reconstitués. On transporta aussi au Musée une cuve de sarcophage en vert antique, un grand chapiteau décoré de feuilles d'acanthé, la base de la Colonne d'Eudoxie (1), l'énorme clef de voûte en marbre blanc, dont les deux extrémités sont ornées d'une tête colossale de Méduse, mutilée dans sa partie supérieure (2), enfin le grand fragment de l'Obélisque en porphyre (3) (Pl. XXV). Ces dernières antiquités ont été disposées dans le jardin créé par la Direction près de Tchিনিli-Kiosk, où elles sont bien mises en valeur.

Il restait encore à Sainte-Irène, dans la cour intérieure, qui occupe l'emplacement de l'ancien atrium, d'autres antiquités, parmi lesquelles le relief de Porphyrios (4). Ce précieux monument a été aussi transféré dans une des salles du Musée, où il est désormais à l'abri des intempéries. Enfin deux sarcophages en porphyre, dont l'un est entier et l'autre sans couvercle, n'ont pu être transportés au Musée, ce travail présentant, dans les circonstances actuelles, de grandes difficultés. Ils sont les derniers

(1) Cf. J. Ebersolt, *Constantinople byzantine et les voyageurs du Levant*, Paris, 1919, p. 233, fig. 49.

(2) Cf. *Ibid.*, p. 259, fig. 58, p. 260. La figure citée ne reproduit qu'une des têtes de Méduse; l'autre tête, qui est semblable d'ailleurs, n'était pas visible lorsque ce dessin a été exécuté, c'est-à-dire avant le transfert de la clef de voûte au Musée. A cette époque (1912) la seconde tête était adossée au mur de Sainte-Irène.

(3) Cf. A. Dumont, *Le musée de Sainte-Irène à Constantinople* (Revue Archéologique, t. XVIII, 1868, p. 259. 260). Ph. A. Dethier, *Études archéologiques*, Constantinople, 1881, p. 18, a vu dans cet obélisque un fragment du tombeau de Constantin le Grand. On pourrait l'identifier avec plus de vraisemblance avec l'obélisque en pierre thébaïque que Pierre Gylli a vu sur la première colline, dans l'enceinte impériale (*intra claustrum regium*) c'est-à-dire à l'intérieur du Sérail actuel. Il était érigé près de la manufacture de verrerie du Sultan et fut renversé bientôt après. Il fut transporté en dehors de l'enceinte où Gylli l'a vu encore gisant, puis acheté par un noble Vénitien, Antonius Priolus, qui avait l'intention de le transporter à Venise (Cf. P. Gylli, *De topographia Constantinopoleos*, Lyon, 1561, p. 84; J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 80). L'Obélisque, tel qu'il existe aujourd'hui est brisé; l'autre partie a pu être transportée à Venise. Cette hypothèse est vraisemblable, en raison de l'énorme masse que constituait ce monument lorsqu'il était entier.

(4) Cf. J. Ebersolt, *A propos du relief de Porphyrios* (Extr. de la *Revue Archéologique*, 1911, II, p. 2 s.).



restes du Musée d'antiquités, qui avait été créé dans l'ancienne église byzantine, sur l'initiative de Féthi Pacha.

Ainsi, le Musée impérial s'est considérablement enrichi pendant l'année 1916, qui marquera une date dans les annales archéologiques de Constantinople.



#### LES SARCOPHAGES EN PORPHYRE

Il est possible dès lors de reconstituer la série des sarcophages en porphyre qui sont conservés actuellement à Constantinople.

I. — Sarcophage rectangulaire complet. La cuve a été transportée de l'enceinte extérieure de Sainte-Irène (1). Le couvercle provient du Sérail. Façade du Musée depuis 1916 (Pl. XIII, 1).

II. — Sarcophage cylindrique complet. La cuve provient de l'enceinte extérieure de Sainte-Irène (2); le couvercle a été extrait au Sérail. Façade du Musée depuis 1916 (Pl. XIII, 2).

III. — Sarcophage rectangulaire complet, provenant de l'enceinte extérieure de Sainte-Irène (3). Façade du Musée depuis 1916 (Pl. XIV, 1, XV).

IV. — Cuve rectangulaire trouvée près de la Colonne de Marcien et transportée au Musée. Façade du Musée depuis 1910 (4) (Pl. XIV, 2). La Colonne de Marcien étant proche de la Mosquée de Mohammed II, sur l'emplacement de laquelle s'élevait l'église des Saints-Apôtres, cette cuve peut être celle qui a été signalée par plusieurs voyageurs du xvi<sup>e</sup> siècle. Pierre Gylli, qui poursuivit ses recherches archéologiques de 1544 à 1547, a vu près de l'endroit où s'élevait l'église des Saints-Apôtres un sar-

(1) La cuve a été signalée par A. Dumont, *loc. cit.*, p. 259, et par Ph. A. Dethier, *op. cit.*, p. 18.

(2) Cf. Dumont, *loc. cit.*, p. 259; Dethier, *op. cit.*, p. 30.

(3) Cf. Dumont, *loc. cit.*, p. 258; Dethier, *op. cit.*, p. 19.

(4) Cf. G. Mendel, *Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines*, t. III, Constantinople, 1914, p. 419-420.

cophage en porphyre, vide et sans couvercle (1). Jean Palerne (1581-1583) avait aussi aperçu dans une rue, près de la mosquée de Mahomet, ce sarcophage en porphyre, que l'on disait être celui de Constantin le Grand (2).

V. — Sarcophage rectangulaire complet dans la cour intérieure de Sainte-Irène (3) (Pl. XVI).

VI. — Cuve rectangulaire dans la cour intérieure de Sainte-Irène (4) (Pl. XVII).

VII. — Cuve rectangulaire, sans moulure, dans la cour de la mosquée Nour-i-Osmanié. Ce sarcophage a été signalé par deux voyageurs de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, Salabery et John Cam Hobhouse (5).

VIII. — Un fragment de cuve, récemment trouvé à un demi-mètre sous terre près du pont du chemin de fer, à la pointe du Sérail. Ce fragment ne présente comme décoration que des moulures (6). Outre ce fragment il faut mentionner deux autres fragments, appartenant à un couvercle de sarcophage, qui se trouvent devant la façade du Musée. L'un d'eux porte un reste d'ornementation : une couronne avec ruban. Ces restes appar-

(1) Cf. P. Gylli, *De topographia Constantinopoleos*, Lyon, 1561, p. 183; J. Ebersolt, *Constantinople byzantine et les voyageurs du Levant*, Paris, 1919, p. 81.

(2) Cf. *Pérégrinations du S. Jean Palerne, Foresien*, Lyon, 1606, p. 381 s.; J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 106.

(3) Cf. Dumont, *loc. cit.*, p. 258; Dethier, *op. cit.*, p. 20.

(4) Cf. Dumont, *loc. cit.*, p. 258; Dethier, *op. cit.*, p. 19.

(5) Cf. Salabery, *Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel par l'Allemagne et la Hongrie*, Paris, an VII, p. 168; v. l'édition du même ouvrage sans date ni nom d'auteur, p. 173. Le voyageur a vu à Nour-i-Osmanié-Djami « un superbe bloc de porphyre »; le couvercle, dit-il, se trouve à quelque distance et le hasard a fait découvrir l'assise de porphyre de même longueur qui servait de base à ce monument. — J. C. Hobhouse, *A journey through Albania and other provinces of Turkey in Europe and Asia to Constantinople*, Londres, 1813, p. 974-975, a vu le même sarcophage dans la cour de la même mosquée, mais le couvercle avait disparu (Cf. J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 200, 213-214).

(6) Longueur 0 m. 27; largeur 0 m. 45; épaisseur 0 m. 12.

tenaient soit à la cuve récemment découverte, soit à une des autres cuves privées de leur couvercle (1).

IX. — Fragment sculpté, provenant du long côté d'une cuve. Il est décoré d'un rinceau et de feuilles d'acanthé mêlées à des pampres, d'Éros nus célébrant la vendange et d'oiseaux picorant à la treille. Ce fragment, qui provient de Sainte-Irène, est conservé au Musée (2).

D'après cette liste on peut constater que les sarcophages en porphyre ne proviennent pas tous de Sainte-Irène.

L'un se trouve encore dans la cour de Nour-i-Osmanié-Djami (n° VII). Deux fragments de couvercle, qui se trouvaient à Tcheshmé-Sokaghi, au sud-est de la Mosquée de Mohammed II ont disparu (3). Une cuve, qui se trouvait dans ces parages, près de la Colonne de Marcien, a été transportée au Musée en 1910 (n° IV). Au surplus deux voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle, Théophile Gautier et Maxime Du Camp, ont vu près de la mosquée de Suleïman un grand sarcophage en porphyre. « La poussière, dit Du Camp, l'a rempli, le vent y a jeté en passant quelques graines enlevées à la campagne, l'eau du ciel les a fécondées, mille petites plantes verdissantes et fleuries y ont épanoui leurs gentilles corolles. Nous demandons quel est ce tombeau si dédaigneusement délaissé : on nous répond que c'est celui de Constantin (4). »

(1) A. Dumont, *loc. cit.*, p. 259 a signalé dans l'enceinte extérieure de Sainte-Irène un couvercle de porphyre. Dethier, *op. cit.*, p. 29-30, a vu au même endroit un fragment de couvercle qu'il a décrit. Sur le fronton on voyait la croix monogrammatique et les lettres A et Ω, à l'intérieur d'une couronne avec ruban. Les fragments conservés au Musée proviennent peut-être de ce couvercle. A. Dumont, *loc. cit.*, p. 260, et Dethier, *op. cit.*, p. 30, ont bien mentionné deux fragments de porphyre, appartenant à un couvercle de sarcophage, qui se trouvaient dans une ruelle, Tcheshmé-Sokaghi, au sud-est de la mosquée de Mohammed. Mais ces deux morceaux ne portaient pas d'ornement; ils faisaient en outre partie, non pas du fronton, mais du milieu du couvercle.

(2) Cf. Dumont, *loc. cit.*, p. 259; G. Mendel, *op. cit.*, t. II, Constantinople, 1914, p. 447-448.

(3) V. plus haut, n. 1.

(4) Cf. Maxime Du Camp, *Souvenirs et paysages d'Orient*, Paris, 1848, p. 241; Théophile Gautier, *Constantinople*, Paris, 1853, p. 279. Ce sarcophage a été peut-être transporté à Sainte-Irène. Gautier avait vu cependant des sarco-

D'autres voyageurs du xvi<sup>e</sup> siècle avaient vu dans une rue, dont ils ne donnent pas le nom, un sarcophage de porphyre, vide et sans couvercle (1). Ainsi les voyageurs ont vu plusieurs sarcophages en porphyre dispersés dans la ville. D'où provenaient ces sépultures?

★★

On a constaté qu'une cuve de sarcophage et deux fragments de couvercle, en porphyre, se trouvaient autrefois dans les parages de la mosquée de Mohammed II (2). C'est là que s'élevait autrefois l'église des Saints-Apôtres, qui fut abattue lorsque les Turcs construisirent la mosquée du Conquérant (3). Cette église servit longtemps, on le sait, de nécropole impériale. Elle était pourvue de deux mausolées. L'un, le mausolée de Constantin le Grand (ἡρῶν τοῦ ἀγίου καὶ μεγάλου Κωνσταντίνου) faisait partie de l'église primitive fondée par Constantin 1<sup>er</sup> (4). Lorsque Justinien 1<sup>er</sup> construisit une église en forme de croix sur l'emplacement de l'ancienne basilique, il laissa subsister le mausolée

phages en porphyre près de Saint-Irène. Il écrit plus loin (*Ibid.*, p. 287) : Près de l'église deux ou trois sarcophages de porphyre, semés de croix grecques et qui ont dû contenir des corps d'empereurs et d'impératrices, privés de leurs couvercles brisés, s'emplissent de l'eau du ciel et les oiseaux y viennent boire en poussant de petits cris joyeux. » L'écrivain semble désigner les sarcophages qui se trouvaient, avant 1916, dans l'enceinte extérieure et dont deux couvercles ont été retrouvés, en 1916, dans la seconde cour du Sérail. Le sarcophage, vu par lui et par Du Camp près de la mosquée de Suléïman, serait la cuve qui se trouve dans la cour intérieure de l'ancienne église (n° VI).

(1) Cf. Nicolas de Nicolay, *Les quatre premiers livres de Navigation et Pérégrinations orientales*, Lyon, 1568, p. 65; H. J. Breünig, *Orientalische Reyss*, Strasbourg, 1612, p. 81; W. Dilich, *Eigendtlliche kurtze Beschreibung und Abriss der weiltberühmten Keyserlichen Stadt Constantinopel*, Cassel, 1606, p. 26. Sur ces voyageurs v. J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 87, 105, 112 n. 1.

(2) V. plus haut, p. 6, 8.

(3) Cf. *Historia politica Constantinopoleos*, éd. Bonn, p. 28. Il n'est pas certain toutefois que la mosquée de Mohammed II ait été construite exactement sur l'emplacement de l'église des Saint-Apôtres. Un texte byzantin semble indiquer que l'église s'élevait sur une pente de la colline, du côté de la vallée du Lykos, (cf. Preger, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, t. II, Leipzig, 1907, p. 286-287.)

(4) Cf. A. Heisenberg, *Grabeskirche und Apostelkirche*, t. II, Leipzig, 1908, p. 12, 81-82, 107-108.

de Constantin, qui forma dès lors une annexe de son nouveau sanctuaire. Il édifia en même temps un second mausolée, qui porta son nom (ἡρώων τοῦ μεγάλου Ἰουστινιανοῦ) et qui forma une seconde annexe (1).

Les auteurs byzantins ont laissé plusieurs listes des sarcophages impériaux qui étaient conservés dans ces deux mausolées des Saint-Apôtres (2). Si on examine ces listes, on y relève un certain nombre de sarcophages de couleur pourpre (λάβραξ πορφυρᾶ ou πορφυροῦς), en porphyre, qui on le sait, provenait d'Égypte, du Djebel Douchân (3).

Les sarcophages en porphyre mentionnés dans ces textes sont les suivants :

1° Le sarcophage de Constantin le Grand (324-337) avait une forme légèrement rectangulaire (4).

2° Celui de Constance (337-361) était de couleur pourpre (πορφυροῦς χροῦς), mais, ajoute Nicolas Mesaritis, il n'était pas tout à fait semblable au tombeau de son père, Constantin I<sup>er</sup> (5).

3° Le sarcophage de Julien l'Apostat (361-363) était aussi de couleur pourpre; mais sa forme était cylindrique (κυλινδρῶς-δοῦς) (6).

(1) Cf. Heisenberg, *op. cit.*, t. II, p. 85, 138-139.

(2) Sur ces listes v. Heisenberg, *op. cit.*, t. II, p. 108-109; Bury (*The english historical Review*, 1907, p. 217 s., 223 s.)

(3) Cf. Fitzler, *Steinbrüche und Bergwerke im Ptolemäischen und Römischen Aegypten*, Leipzig, 1910, p. 5. Les Byzantins, qui connaissent très bien la provenance de ce porphyre, le désignaient aussi par l'épithète de ῥωμαῖος. (Cf. Reiske, *Commentarii ad Constant. Porph. de Cerimoniis aulae byzantinae*, t. II, éd. Bonn, p. 756 s.)

(4) Nicolas Mesaritis dit de ce sarcophage qu'il avait quatre côtés (τετράπλευρος); sa forme était un peu allongée; les côtés n'étaient pas égaux (μετρίως δ'ἐπιμήκης ἀλλ' οὐκ ἰσόπλευρος); cf. Heisenberg, *op. cit.*, p. 82. Les autres listes ne mentionnent que la matière du sarcophage, le porphyre, sans donner d'indications sur sa forme. Cf. *De Cerimoniis aulae byzantinae*, éd. Bonn., II, 42, p. 612; G. Codinus, *De antiquitatibus Constantinopolitanis*, éd. Bonn, p. 203; Du Cange, *Constantinopolis christiana*, Paris, 1680 lib. IV, p. 109.

(5) Cf. Heisenberg, *op. cit.*, p. 82; *De cerimoniis aulae byzantinae*, II, 42, p. 642.

(6) Cf. *De cerimoniis*, II, 42, p. 646; Codinus, *op. cit.*, p. 207. Du Cange, *op. cit.*, lib. IV, p. 110, cite plusieurs textes d'auteurs byzantins qui confirment le renseignement donné par la liste des sarcophages.



quart de sphère aux quatre coins. Ils rentrent dans une classe de sarcophages, qui se rencontre dès l'époque hellénistique et qui est extrêmement fréquente à l'époque romaine. Cette forme a été imitée à Byzance, mais les sarcophages y ont été revêtus d'attributs chrétiens. Sur le fronton des couvercles a été sculptée la croix monogrammatique. Celle-ci affecte différentes formes. Sur le sarcophage n° I la croix simple, avec une petite boucle formant P à la branche supérieure, est flanquée des lettres A et Ω. Elle est placée à l'intérieur d'une couronne de laurier, nouée à sa partie inférieure par un ruban qui décrit quelques sinuosités. Le sarcophage n° III présente la même couronne de laurier enfermant la croix monogrammatique avec la boucle formant P, mais sans les lettres A et Ω. La couronne avec ruban se retrouve aussi sur le couvercle brisé (n° VIII). Mais cet ornement n'apparaît pas sur le sarcophage n° V. Ici le monogramme, un X traversé perpendiculairement par un P, est placé dans la partie supérieure d'une croix ansée. Cette croix se trouve à l'intérieur d'une moulure, dessinant un triangle. Le sommet du couvercle à double pente ne se termine point par une arête vive, mais par deux moulures qui s'évasent.

Le monogramme du Christ, qui apparaît avant le iv<sup>e</sup> siècle (1), se rencontre au vii<sup>e</sup> siècle sur les monnaies et plus tard encore dans la sculpture (2). Il a occupé une grande place dans la symbolique chrétienne et il est tout naturel que les empereurs byzantins l'aient fait sculpter au fronton de leur sépulcre.

Ces différents types de monogrammes avec P fermé (3) se montrent à profusion à partir du iv<sup>e</sup> siècle, dans toutes les séries de l'archéologie chrétienne; ils sont souvent enfermés dans une couronne de laurier (4). Sur le sarcophage n° V cette couronne n'entoure pas la croix ansée, qui présente l'aspect des croix ansées

(1) Cf. V. Gardthausen, *Griechische Palaeographie*, Leipzig, 1879, p. 117-118.

(2) Cf. O. M. Dalton, *Byzantine art and archaeology*, Oxford, 1911, p. 680-681, 712.

(3) Le P ouvert se rencontre aussi à Constantinople v. les exemples dans F. Cabrol et H. Leclercq, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, art. *Chrisme*, p. 1509.

(4) Cf. *Ibid.*, p. 1486, 1501, 1525.



avec monogramme, dont on connaît plusieurs exemples en Égypte (1).

L'aspect de ces sarcophages est sévère. Les cuves ne portent aucune décoration figurée. La même absence d'ornementation caractérise non seulement les sarcophages complets (n<sup>os</sup> I, III, V) mais aussi les cuves n<sup>os</sup> IV, VI et VII.

Cette dernière est complètement nue et ne présente ni socle ni moulures à sa base. Sur les cuves n<sup>o</sup> I, III, IV, VI le socle profilé comprend, au-dessus d'un large bandeau nu, une gorge concave encadrée de baguettes. Sur le sarcophage n<sup>o</sup> V le socle est différent; c'est une simple gorge concave au-dessus du bandeau nu. Malgré ces différences toutes ces cuves rentrent dans la même catégorie, celle des sarcophages rectangulaires, qui, comme les sarcophages n<sup>os</sup> I, III, V, VIII, ont un couvercle à double pente, orné aux quatre coins d'acrotères en quart de sphère.

Si la plupart des sarcophages en porphyre peuvent rentrer dans la même classe, il n'en est pas de même pour le sarcophage n<sup>o</sup> II qui représente un type tout différent. Il n'a de commun avec les autres que le porphyre de même teinte. Ici les petits côtés sont arrondis. Aux quatre coins des pilastres ronds montent sur les parois et le couvercle, qui forme une surface convexe. Aucune ligne brisée, aucune moulure, aucun ornement. La forme générale en est majestueuse, avec le cintre si élégant du couvercle posé sur une cuve élevée.

Les auteurs byzantins affirment que le sarcophage de Julien l'Apostat était en porphyre et de forme cylindrique. Mais leur description n'est pas assez exacte pour identifier d'une manière certaine notre sarcophage avec celui où le corps de l'empereur, qui aimait tant « sa chère Lutèce », a reposé longtemps (2).

Les autres sarcophages en porphyre appartiennent tous au

(1) Cf. *Ibid.*, p. 1531, fig. 2890; *Ibid.*, art. Croix et Crucifix, p. 3123, fig. 3420.

(2) V. plus haut p. 10. Cedrenus, éd. Bonn, t. I, p. 539, et Zonaras, *Epit. Hist.*, XIII, 13, éd. Dindorf, t. III, p. 215, mentionnent une inscription qui aurait été gravée sur ce sarcophage. Cette inscription n'est pas visible aujourd'hui sur le sarcophage du Musée.

type rectangulaire. Ils ne portent actuellement aucun ornement sauf la croix monogrammatique sous ses différentes formes. Un seul fait exception à ce point de vue. C'est le fragment n° IX, qui provient du long côté de la cuve. Il est couvert de sculptures, représentant une scène de la vendange. Il date du iv<sup>e</sup> siècle et est une réplique exacte du sarcophage en porphyre de S. Costanza au Vatican, où se trouve aussi celui de « sainte Hélène » (1). Bien que l'on sache que le sarcophage de Constantin le Grand avait une forme à peu près carrée, et qu'il se distinguait du sarcophage de son fils Constance (2), il serait hasardeux d'affirmer que ce fragment provient du sarcophage de Constantin I<sup>er</sup>, bien que son attribution au fondateur de Constantinople n'ait en soi rien d'in vraisemblable.

Les grands sarcophages en porphyre ne peuvent, dans l'état actuel de nos connaissances, être identifiés avec certitude. Mais il n'est pas douteux qu'ils sont tous des sarcophages impériaux du iv<sup>e</sup> ou du v<sup>e</sup> siècle. A cette époque on employa surtout le porphyre que l'on faisait venir à grands frais d'Égypte (3).

C'est de là que vient l'Obélisque en porphyre, qui se dresse aujourd'hui dans le jardin d'antiquités près de Tchibili-Kiosk. De là provient aussi le porphyre employé pour l'érection de la Colonne de Constantin le Grand, qui subsiste aujourd'hui sous le nom de Colonne brûlée (4). Ces sarcophages furent-ils exportés d'Égypte terminés, ou bien ces énormes monolithes furent-ils sculptés à Constantinople même? La croix ansée, qui apparaît sur l'un d'eux, rend vraisemblable la première hypothèse (5).

(1) Cf. J. Strzygowski, *Orient oder Rom*, Leipzig, 1901, p. 77 s., fig. 36, p. 79.

(2) Cf. plus haut p. 10.

(3) V. plus haut p. 10.

(4) Cette colonne fut érigée sous le règne de Constantin le Grand. Cf. Th. Reinach (*Revue des Études grecques*, t. IX, 1896, p. 71).

(5) Cf. J. Strzygowski, *Orient oder Rom*, Leipzig, 1901, p. 79, fig. 37, p. 80. La figure reproduit un couvercle de sarcophage en porphyre, conservé à Alexandrie.



LES SARCOPHAGES EN VERT ANTIQUE.

Le Musée impérial possède, outre cette série de sarcophage, en porphyre, trois sarcophages en marbre vert (*verde antico*). Deux autres se trouvent l'un dans la ville, l'autre au Sérail. En voici la liste :

A. — Sarcophage rectangulaire complet se trouvant devant la mosquée de Zeïrek-Djami (ancienne église du Christ Pantocrator). Il est très bien conservé aussi bien dans son ensemble que dans chacune de ses parties. La cuve n'a pas de socle. Elle est ornée sur les longs et les petits côtés d'un médaillon circulaire sur lequel se détache une croix pattée, à branches égales; ce motif est encadré par des moulures. Le couvercle à deux pentes est orné aux quatre coins d'acrotères en quart de sphère; au milieu se détache un médaillon contenant une croix pattée, à branches égales. Sur le fronton une croix de même forme est encadrée par des moulures (1).

B. — Cuve rectangulaire. Les longs côtés sont ornés au milieu de la croix monogrammatique sous la forme d'une roue à six rayons. De chaque côté, dans les secteurs, une tige sinueuse part de la partie inférieure de la roue. Cette tige se relève à ses extrémités et s'achève par une croix longue, pattée. Sur les petits côtés est sculptée une croix semblable. Ce sarcophage conservé au Musée provient probablement de la cour du Séraskiérat (2).

C. — Cuve rectangulaire portant, sculptée sur les grands et

(1) Ce sarcophage, signalé par Dumont, *loc. cit.*, p. 260 et par Dethier, *op. cit.*, p. 20, a été publié par Salzenberg, *Altchristliche Baudenkmale von Constantinopel*, Berlin, 1854, pl. XXXVI, fig. 5, 6, et par Pulgher, *Les anciennes églises byzantines de Constantinople*, Vienne, 1880, pl. X, fig. 9, 10.

(2) Dumont, *loc. cit.*, p. 260 et Dethier *op. cit.*, p. 20, ont signalé un sarcophage de vert antique dans la cour du Séraskiérat. Comme il ne reste plus de sarcophage dans l'enceinte du Ministère de la guerre, il est très vraisemblable que le sarcophage du Musée provient de cet emplacement. Cf. G. Mendel, *op. cit.*, t. III, Constantinople, 1914. p. 417 s., n° 1174.

les petits côtés, une croix longue, pattée. Ce sarcophage conservé au Musée provient de Sainte-Irène (1).

D. — Cuve rectangulaire. Sur les longs côtés apparaît un simple médaillon circulaire de faible saillie; sur les petits côtés une croix longue, pattée, à l'intérieur d'un médaillon. Ce sarcophage, qui se trouvait dans l'enceinte extérieure de Sainte-Irène, a été transporté au Musée, en 1916, et se trouve actuellement sur la façade (2).

E. — Cuve adossée aux substructions du Kiosk de Bagdad au Sérail, où il sert aujourd'hui de fontaine. Un des longs côtés (l'autre n'est pas visible), et les petits côtés sont ornés de simples moulures. Le couvercle, formé de plusieurs dalles plates, juxtaposées, est moderne (Pl. XX, XXI).

Les textes signalent dans les mausolées des Saint-Apôtres plusieurs sarcophages en marbre vert (*λάρναξ πράσινος*). Parmi les sarcophages impériaux en marbre vert figurent ceux des empereurs suivants :

- 1° Léon I<sup>er</sup> (457-474) (3);
- 2° Zénon (474-491) (4);
- 3° Constantin V Copronyme (741-775) (5);
- 4° Théophile (829-842) (6);
- 5° Michel III (842-867) (7);
- 6° Basile I<sup>er</sup> (867-886) (8).

D'autres sarcophages « verts » contenaient les restes d'im-

(1) Dethier, *op. cit.*, p. 20 a signalé un petit sarcophage en *verde antico* dans la cour de Sainte-Irène.

(2) V. plus haut p. 5.

(3) Cf. *De cerimoniis*, II, 42, p. 642; Codinus, *op. cit.*, p. 204.

(4) Cf. *De cerim.*, II, 42, p. 642.

(5) Cf. *Ibid.*, II, 42, p. 645. En 866 ce sarcophage fut violé par Michel III et scié. Les fragments en furent utilisés à l'église du Phare au Palais. (Cf. J. Ebersolt, *Le grand Palais de Constantinople et le livre des cérémonies*, Paris, 1910, p. 104).

(6) Cf. *Ibid.*, II, 42, p. 645; Heisenberg, *op. cit.*, p. 86.

(7) Cf. *De cerim.*, II, 42, p. 642.

(8) Cf. *Ibid.*, II, 42, p. 643; Codinus, *op. cit.*, p. 204.

pératrices (1). L'on sait aussi que l'église des Saints-Apôtres conservait des tombeaux de personnages qui n'appartenaient pas à la famille impériale : ceux des patriarches Nicéphore (806-815) et Méthode (843-847) et ceux de Jean Chrysostome et de Grégoire de Naziance (2).

Sur les cuves rectangulaires A, B, C, D, les motifs ornementaux sont très simples. La croix toujours pattée est tantôt seule, tantôt inscrite dans un disque. La croix monogrammatique, inscrite dans une roue d'où part un double ruban aboutissant à une feuille de lierre, est un motif dont on connaît de nombreux exemples datant du v<sup>e</sup> siècle (3). Ces ornements pouvaient décorer aussi bien les sarcophages de personnages de moins haut rang que ceux des empereurs et des impératrices.

Un de ces sarcophages est certainement impérial, c'est celui qui se trouve devant Zeïrek-Djami (A). Il reproduit le type des grands sarcophages en porphyre, avec couvercle à double pente. Mais provient-il des Saints-Apôtres ou de l'ancienne église du Christ Pantocrator devant laquelle il se trouve? Cette dernière église fut depuis le xii<sup>e</sup> siècle le Saint-Denis de la monarchie (4), et l'on peut penser que ce sarcophage en vert antique est un des restes de cette nécropole impériale. Il faudrait admettre alors que ce monument du v<sup>e</sup> siècle a été réemployé à une époque postérieure.

Cette classe de sarcophages en vert antique était aussi nombreuse que celle des sarcophages en porphyre. Mais le porphyre fut préféré par les empereurs du iv<sup>e</sup> siècle et par ceux de la première moitié du v<sup>e</sup>. Le marbre vert ne fut utilisé pour les tombeaux impériaux qu'à partir du milieu du v<sup>e</sup> siècle.

Le porphyre d'Égypte étant sans doute trop coûteux, on utilisa les carrières de marbre moins éloignées de la capitale. Les sarcophages de Zénon, de Michel III et de Basile I<sup>er</sup> étaient en marbre

(1) Cf. *Ibid.*, II, 42, p. 643, 644, 645.

(2) *De cerim.*, I, 10, p. 76-77.

(3) Cf. J. Laurent, *Delphes chrétien* (*Bulletin de Correspondance hellénique*, t. XXIII, 1899, p. 246 s.).

(4) Cf. J. Ebersolt et A. Thiers, *Les églises de Constantinople*, Paris, 1913, p. 194.

vert de Thessalie (1). Celui de Léon I<sup>er</sup> était un marbre vert avec des veines noires et blanches (2). Parmi ces marbres de même teinte il y avait des nuances, qu'il est difficile de saisir aujourd'hui, tant étaient nombreuses les carrières d'où furent extraits les marbres, qui servirent de sépulcres aux empereurs de Byzance. Plusieurs provinces de l'empire fournirent la matière de ces tombeaux : la Bithynie et les carrières du Sangarios (3). Le sarcophage de Justinien I<sup>er</sup> avait une teinte intermédiaire entre le marbre de Bithynie et la pierre de Chalcédoine; il était presque semblable à de la nacre (λίθος ὀστρίτης) (4). Le sarcophage de Théodora était en marbre de Hiérapolis en Phrygie (5).

Le marbre de Proconnèse vint aussi mêler sa blancheur immaculée à toutes ces pierres de nuances diverses, extraites des carrières d'Égypte, de Grèce et d'Asie-Mineure.

#### SARCOPHAGES EN MARBRE DE DIVERSES COULEURS.

Parmi les tombeaux des deux mausolées des Saints-Apôtres sont mentionnés des sarcophages d'empereurs, d'impératrices et de membres de la famille impériale, qui étaient blancs, en marbre de Proconnèse (λάρναξ λεύκος Προικονήσιος) (6). L'on sait aussi qu'outre les Saints-Apôtres et l'église de Pantocrator, il existait à Constantinople d'autres nécropoles impériales, où se trouvaient également des sarcophages en marbre de couleurs diverses (7). Voici une liste de sarcophages qui ne sont ni en porphyre, ni en vert antique.

(1) Cf. *De Cerim.*, II, 42, p. 642, 643; Codinus, *op. cit.*, p. 204; cf. Reiske, *Comment. ad Constant. Porphyrog. de Cerim.*, p. 759.

(2) Cf. *De cerim.*, II, 42, p. 642. Le mot ἱερακίτης indique que la couleur de l'épervier ἱέραξ. ; cf. Reiske, *loc. cit.*

(3) Cf. *De Cerim.*, II, 42, p. 643, 645, 647, 648; cf. Reiske, *op. cit.*, p. 761.

(4) Cf. *De Cerim.*, II, 42, p. 644.

(5) Cf. *Ibid.* Il existait plusieurs espèces de marbres phrygiens. Celui de Dokimion était blanc et semblable à de l'onyx; cf. Reiske, *op. cit.*, p. 767.

(6) Cf. *De Cerim.*, II, 42, p. 643, 644, 645; Codinus *op. cit.*, p. 204.

(7) Cf. *De Cerim.*, II, 42, p. 646-649. Le monastère de la Vierge Péribleptos contenait aussi des tombeaux impériaux; entre autres celui du fondateur Romain III Argyre (1028-1034). Cf. J. Ebersolt, *Constantinople byzantine et les voyageurs du Levant*, Paris, 1919, p. 136.

1. — Le Musée possède un sarcophage, dont l'une des extrémités est détruite, mais qui est remarquable par la matière dans laquelle il a été taillé. C'est un *marbre tacheté* (1). Il provient de la cour de la mosquée de Sultan Sélim. Le couvercle a disparu. La cuve a ses longs et ses petits côtés ornés d'arcades soutenues par des colonnes (Pl. XVIII). Le poli brillant du marbre, la décoration sobre en font un monument précieux et rare (2). Il serait hasardeux d'en rechercher le propriétaire. Mais, comme de Selimié-Djami à Mehmédié-Djami, la distance n'est pas très grande, ce sarcophage est peut-être une épave de la nécropole des Saints-Apôtres.

2. — Au Sérail, sous le kiosque de Kara-Moustapha-Pacha, une cuve en *marbre rose* sert aujourd'hui de fontaine. Elle est ornée de simples moulures. Au-dessus sont accolées au mur des plaques de marbre blanc avec trois arcs en ogive. Cette décoration est turque. Mais au-dessus, la fontaine est couronnée par deux corniches sculptées. La première a des feuilles d'acanthe grasse, à contour mou; la seconde est ornée de petites palmettes à cinq lobes, cernées d'une tige végétale, qui dessine un médaillon en forme de cœur. Ces ornements, qui ont été réemployés, sont des fragments d'un édifice d'époque chrétienne (Pl. XIX).

3. — Un autre sarcophage, conservé aujourd'hui au Musée, provient aussi du Sérail où il avait été transformé aussi en fontaine. La cuve en *marbre noir* a son long côté divisé en trois panneaux par quatre pilastres corinthiens supportant une archivolte. Le panneau central est occupé par une grande amphore d'où partent des rameaux de pampres, dont les rinceaux encadrent une croix placée au-dessus du vase. Les deux autres panneaux sont remplis par un arbre, au pied duquel sont posées deux colombes (3).

(1) Ce marbre multicolore est peut-être celui qui est désigné par les mots *λάρναξ ἀπὸ λίθου ἑκατονταλίθου* marbre aux cent couleurs, dont était fait le sarcophage de la femme de l'empereur Maurice (582-602) (cf. *De Cerim.*, II, 42, p. 647) et celui de l'empereur Anastase II (713-716) (cf. *Ibid.*, p. 644).

(2) Invent. n° 2814.

(3) Cf. G. Mendel, *op. cit.*, t. III, p. 528-529.

4. — Les sarcophages en *marbre blanc*, de Proconnèse, sont aussi représentés par plusieurs exemplaires. On connaît celui qui sert aujourd'hui de fontaine aux ablutions, dans une rue près de la Sublime-Porte. Sur les petits côtés apparaît un disque sur lequel on distingue une croix effacée. Sur le long côté, seul visible, la disposition générale rappelle celle des parapets de Sainte-Sophie : losanges à profondes moulures, rosace à quatre palmettes, dans les écoinçons des dauphins, des feuilles et des branches de fruits (1).

5. — Sur la façade du Musée est exposé un couvercle en marbre blanc, qui provient de l'ancien Yali-Kiosk, à la pointe du Sérail. Ce couvercle à deux pentes, qui provient d'un sarcophage à cuve rectangulaire, est orné de petits acrotères. La face antérieure, seule décorée, porte au milieu une croix monogrammatique à six branches, à l'intérieur d'un médaillon circulaire de faible saillie. A droite et à gauche de ce motif, une croix longue et pattée (2).

6-9. — Sur la même façade sont exposées quatre cuves rectangulaires en marbre blanc, provenant de Constantinople. Elles ne portent aucun ornement à l'extérieur. A l'intérieur la cuve présente l'aspect des sarcophages anthropoïdes. L'un d'eux porte près de l'endroit où reposait la tête du défunt l'inscription : † ΘΕΟΥ ΚΕΛΕΥΣΙΣ. Un second porte la même formule, à la même place, mais plusieurs lettres présentent des ligatures : † Θεοῦ κέλευσις : commandement de Dieu.

10. — On connaît enfin le magnifique fragment de sarcophage en marbre blanc, qui a été trouvé à Soulou-Monastir et qui est conservé aujourd'hui au Musée de Berlin. Il est décoré des figures du Christ et de deux Apôtres, dans des attitudes nobles et sereines (3).

Les sarcophages à figures sont rares à Constantinople. On

(1) Cf. J. Ebersolt, *Rapport sommaire sur une mission à Constantinople* (Extr. des *Missions scientifiques*, Paris, 1911, p. 16, pl. XIV, fig. 22); *Mélanges d'histoire et d'archéologie byzantines*, Paris, 1917, p. 119, n. 2.

(2) Cf. G. Mendel, *op. cit.*, t. III, p. 529-530.

(3) Cf. J. Strzygowski, *Orient oder Rom*, Leipzig, 1901, p. 40 s., pl. II.



connaît déjà le beau fragment en porphyre conservé au Musée (1) (n° IX). Le fragment qui provient de Soulou-Monastir, date aussi du iv<sup>e</sup> siècle. Il a été peut-être réemployé au xi<sup>e</sup> siècle dans le monastère de la Vierge Péribleptos, qui s'élevait sur cet emplacement, et qui fut fondé par Romain III Argyre. Les textes révèlent en tout cas l'existence de sarcophages impériaux décorés de sculptures (λάρναξ ἀνάγλυφος, λαρνάκιον μικρὸν ἀνάγλυφον) (2). Parmi les sarcophages de l'empereur Maurice (582-602) et de sa famille il s'en trouvait même un, qui était orné de figures (3).

Tous les sarcophages impériaux n'avaient donc pas l'aspect simple et sévère de ceux qui nous ont été conservés. Et tous n'étaient pas taillés dans le marbre suivant un modèle uniforme.

Parmi les sarcophages en marbre blanc on retrouve le type des grands sarcophages en porphyre avec le couvercle en forme de toit à double pente et les petits acrotères, sur le sarcophage (n° 5) qui d'après ses ornements, date du v<sup>e</sup> ou vi<sup>e</sup> siècle. Le sarcophage près de la Sublime-Porte (n° 4) appartient au vi<sup>e</sup> siècle. Le sarcophage en marbre noir (n° 3) avec ses arbres, ses oiseaux, ses rinceaux rappelle la décoration profane de l'époque iconoclaste (viii<sup>e</sup>-ix<sup>e</sup> siècle).

Ainsi, les empereurs firent sculpter sur leurs tombeaux non seulement les symboles chrétiens, mais des personnages et très probablement aussi des ornements végétaux, des animaux, des motifs d'architecture, qui vinrent animer les parois des cuves rectangulaires. Des ornements en argent rehaussaient parfois l'éclat du marbre, comme sur le sarcophage de la princesse Marie, fille de l'empereur Théophile (4).

(1) V. plus haut p. 8, 14.

(2) Cf. *De Cerim.*, II, 42, p. 648.

(3) Cf. Georgius Monachus, *De Const. Porph. et Rom. Lacap.* 13, éd. Bonn, p. 896.

(4) Cf. Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 119; v. la miniature du manuscrit de Skylitzès à Madrid (Millet, *Hautes Etudes* C. 952) Le sarcophage, reproduit sur la miniature, est rectangulaire, avec un couvercle à double pente. Le miniaturiste a imité les veines du marbre. Sur les arêtes on remarque des ornements formés d'une série de petits cercles. Sur le long côté du sarcophage apparaît une plaque rectangulaire sur laquelle sont dessinés, au centre, une rosace et,

Si beaucoup de ces sarcophages ne nous sont point parvenus, du moins l'on pressent par ceux qui nous restent toute la magnificence des tombeaux, où reposa la dépouille mortelle des basileis.

#### LA VIOLATION DES SARCOPHAGES IMPÉRIAUX ET LEUR DISPERSION.

Les sarcophages, qui nous sont parvenus, ont tous été violés. Beaucoup n'ont plus leur couvercle. Sur ceux qui l'ont conservé on remarque ou de grandes cassures, ou des éraflures à la base du couvercle et à la partie supérieure des cuves. Quand on n'a pas ouvert le sarcophage à coups de haches, on a soulevé le couvercle au moyen d'un outil pour le faire basculer.

Les mausolées de l'église des Saints-Apôtres, qui contenaient les sarcophages impériaux les plus anciens et les plus nombreux, eurent à subir un rude assaut lorsque les Latins se furent emparés de la ville, en 1204. Nicéas Choniates raconte que les Croisés « ayant ouvert les tombeaux des empereurs, qui se trouvent dans l'héoon, ils les pillèrent tous pendant la nuit (1). »

Ainsi, dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle, les sarcophages des Saints-Apôtres furent dépouillés de leur contenu. Si, au moment où ce vol fut commis, les têtes des empereurs et des impératrices n'étaient plus ornées de la riche couronne (τὸ στέμμα) qu'on leur enlevait lorsque leur cadavre était déposé dans le tombeau, les corps étaient enveloppés dans les habits d'apparat dont on les avait revêtus pour les exposer au Grand Palais, avant de les porter en grande pompe à leur dernière demeure. Aussi les Latins durent-ils faire main basse sur ces riches étoffes en soie pourpre, ornée de broderies d'or, telles que le divitision, la chlamyde et les souliers de pourpre (2).

Ainsi, avant la prise de Constantinople par les Ottomans en 1453, les sarcophages avaient déjà souffert. Ces monuments

aux quatre coins, des cercles. Ces ornements, qui décoraient le sarcophage, devaient être en argent et sont désignés par le chroniqueur par les mots : ἐν ἄρνασι περιτραπωμένῃ.

(1) Cf. Nicéas Choniates, éd. Bonn, p. 855.

(2) Cf. *De Cerim.*, I, 60, p. 275-276; J. Ebersolt, *Mélanges d'histoire et d'archéologie byzantines*, Paris, 1917, p. 16 s., 53 s., 59 s., 64.

puissants avec leur épaisse paroi, avec leur couvercle énorme, qui pesait sur la cuve comme une puissante dalle de sépulcre, furent brisés à coup de haches, ou bien l'on fit glisser avec des pinces solides le couvercle, qui vint s'écraser sur le sol. Vidés de leurs tissus précieux, les sarcophages restèrent en place et il est probable qu'après le retour des Grecs à Constantinople, en 1261, on dut réparer les déprédations commises par les Latins. Le couvercle d'un sarcophage en porphyre (n° III) porte encore les traces d'une réparation : deux forts tenons maintiennent les fragments du couvercle brisé.

Au milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, le pèlerin russe Étienne de Novgorod vit aux Saints-Apôtres le tombeau de l'empereur Constantin et « beaucoup d'autres tombes impériales (1). » Ces « tombeaux impériaux » ont été signalés, à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle et au début du xv<sup>e</sup>, par les pèlerins russes Ignace de Smolensk, Alexandre et Zosime (2).

Le Florentin Christophore Buondelmonti, qui était à Constantinople au commencement du xv<sup>e</sup> siècle, visita aussi l'église des Saints-Apôtres qui, dit-il, « déjà ruinée par le temps, renferme les somptueux tombeaux des empereurs taillés dans du marbre pourpre, notamment le vaste sarcophage de Constantin (3). »

A cette époque donc, avant la prise de Constantinople par les Ottomans, l'église avait subi les atteintes du temps et les sarcophages impériaux avaient été déjà violés par les Latins. Si les Turcs ouvrirent les tombeaux, en 1453, « dans l'espoir d'y trouver des tissus d'or », comme le rapporte un historien grec de la conquête (4), ils durent se rendre compte que d'autres l'avaient fait avant eux.

(1) Cf. *Itinéraires russes en Orient* trad. par M<sup>me</sup> B. de Khitrowo, Genève, 1889, p. 123.

(2) Cf. *Ibid.*, p. 136, 162, 203.

(3) Cf. *Description des îles de l'Archipel par Chr. Buondelmonti*, éd. E. Le-grand, Paris, 1897, p. 88; J. Ebersolt, *Constantinople byzantine et les voyageurs du Levant*, Paris, 1919, p. 57.

(4) Cf. *Historia politica Constantinopoleos*, éd. Bonn, p. 21; cf. Critoboulos, *Hist.*, I, 62, 66 (*Fragmenta historicorum graecorum*, éd. C. Müller, t. V, 1, Paris, 1870, p. 96, 98).

Les mausolées et l'église étaient fort endommagés lorsque les Ottomans décidèrent de les abattre (1). Les sarcophages ne furent pas détruits. Plusieurs sont restés longtemps dans les parages de l'ancienne église (n° IV) (2). D'autres furent transportés plus loin, près de Suleimanié-Djami et de Nour-i-Osmanié-Djami (n° VII) (3). L'un d'eux est resté longtemps dans la cour du Séraskiérat (4).

Lorsque Mohammed II le Conquérant fut maître de Constantinople, il se fit bâtir un palais, qui n'existe plus aujourd'hui. Il était situé précisément sur l'emplacement du Séraskiérat, le Ministère actuel de la Guerre (5) (Pl. XXVI). Sur la fin de sa vie il se fit construire un deuxième palais, qu'on appelait autrefois *Yéni-Sérail* (Nouveau Palais) pour le distinguer du Vieux Palais (*Eski-Sérail*) qui fut la première résidence de Mohammed II.

Ce deuxième palais, auquel ses successeurs ajoutèrent de nouveaux édifices, est le Sérail actuel (*Top-Kapou-Sérail*). C'est là qu'on a retrouvé, en 1916, les couvercles des deux sarcophages en porphyre (I, II) dont les cuves avaient été transportées, en 1847, au musée de Sainte-Irène qui venait d'être fondé par Féthi-Pacha (6). Là aussi se trouvait, au xvi<sup>e</sup> siècle, l'Obélisque en porphyre, qui fut, d'après Gylli, transporté en dehors de l'enceinte du palais (7). On sait que plusieurs sarcophages ont été utilisés à l'intérieur du Sérail comme fontaines (E, 2, 3). Deux de ceux-ci sont encore en place. On peut citer encore différentes antiquités dont les Sultans ont tiré parti dans leur Sérail. Dans la troisième cour un petit autel antique en porphyre, décoré de guirlandes, a été posé sur un chapiteau renversé (Pl. XXII). Un autre chapiteau en marbre blanc, placé sur l'autel, a été transformé en cadran solaire (8). Dans le jardin des tulipes, derrière le Kiosque

(1) V. plus haut p. 9.

(2) V. plus haut p. 8.

(3) V. plus haut p. 8.

(4) V. plus haut p. 15, n. 2.

(5) Cf. Critoboulos, *Hist.*, I, 73; II, 1, (*op. cit.*, p. 101, 105); Ducas, *Hist. byz.*, 42, éd. Bonn, p. 317-318.

(6) V. plus haut p. 2.

(7) V. plus haut p. 5, n. 3.

(8) Salzenberg; *op. cit.*, p. 11, pl. I, fig. 2, en a donné une esquisse « faite en quelques minutes » et qui ne montre qu'un des côtés de l'autel.

de Kara-Moustapha-Pacha et près du Kiosque de Bagdad, un petit baptistère en marbre blanc, enfoncé dans le sol, sert aujourd'hui de fontaine. Il est de forme quadrilobée; dans l'un des lobes est taillé un escalier de deux marches (1).

Lorsque, après avoir traversé la seconde cour, on arrive à la porte de la Félicité (*Bab-i-Seadet*) on aperçoit sur le sol de grandes dalles en marbre blanc, qui sont en partie usées, mais sur lesquelles on aperçoit des rangs d'imbrications dont les éléments sont des demi-circonférences (2). Ces sculptures n'étaient pas faites primitivement pour être foulées par les pieds des passants. Quand Mohammed II construisit son premier Sérail sur l'emplacement du Séraskiérat, ne fit-il pas couvrir les toits, suivant Ducas, avec des plaques de plomb qu'il enleva aux monastères? (3).

Le réemploi de matériaux anciens, l'utilisation de monuments sculpturaux à d'autres fins, ont été pratiqués dès les premiers temps de la conquête.

Les sarcophages notamment ont été transformés en fontaines, et si ces cuves présentaient aux yeux des Sultans une grande utilité, n'est-il pas vraisemblable d'admettre que le sarcophage, qui se trouvait au Séraskiérat, a été utilisé là, au moment où Mohammed II y construisit son premier Sérail?

Lorsque le Conquérant quitta ce palais pour venir habiter le Sérail actuel, on utilisa pour l'aménagement de ce Nouveau Palais des matériaux anciens. On y transporta plus tard des sarcophages, qui se trouvaient dispersés dans la ville. Plusieurs furent utilisés comme fontaines; d'autres restèrent sans emploi. Parmi ces derniers se trouvaient plusieurs grands sarcophages en porphyre, dans la seconde cour du Sérail. C'est de là qu'ils furent transportés, en 1847, au Musée de Sainte-Irène. Deux couvercles en porphyre restèrent à cette époque dans cette deuxième

(1) On connaît à Constantinople d'autres baptistères de ce type; cf. G. Mendel, *op. cit.*, t. III, p. 420 s.

(2) Le motif des imbrications est très fréquent dès l'antiquité et se retrouve à l'époque chrétienne. Il apparaît sur une dalle de parement conservée au Musée; cf. G. Mendel, *op. cit.*, t. II, p. 513-514.

(3) Cf. Ducas, *Hist. byz.*, 42, éd. Bonn, p. 317-318.

cour. Ils étaient là depuis très longtemps; un grand platane poussa à cet endroit et les recouvrit peu à peu sous ses racines. Une fouille ne fut pas alors jugée nécessaire, mais on indiqua à cette époque l'endroit précis où on les avait laissés, et l'on cisela l'inscription turque sur la colonne du portique.

✱✱

Le Sérail occupe, on le sait, l'emplacement de l'ancienne Acropole de Byzance. C'est là que s'élevaient les palais de Byzas, le fondateur de la ville. A l'époque byzantine on y voyait plusieurs églises, entre autres l'église de Saint-Ménas, qui avait été construite, d'après une tradition, sur l'emplacement d'un temple de Poséidon, d'après une autre, sur l'emplacement d'un temple de Zeus (1). Le petit autel antique, qui se dresse dans la troisième cour du Sérail, pourrait être un reste de ce temple païen. Les sculptures byzantines trouvées sous le platane, en même temps que les deux couvercles en porphyre, proviendraient d'une des églises byzantines, qui s'élevaient autrefois à la pointe du Sérail.

Le petit chapiteau aux colombes adossées peut se placer au v<sup>e</sup> siècle (2). Les deux consoles sur lesquelles l'acanthé et les rinceaux n'ont plus la vigueur ni le fini de la technique du v<sup>e</sup> siècle, remontent à la même époque (3). Quant à l'ornement qui décore le chapiteau-imposte (4) et la corniche sculptée (5), on le retrouve au Sérail, sur la frise placée au-dessus du sarcophage en marbre rose, qui sert aujourd'hui de fontaine (n<sup>o</sup> 2) (6).

Ces petites palmettes à plusieurs lobes, cernées d'une tige végétale, qui dessine un médaillon en forme de cœur, se rencontrent

(1) Cf. Preger, *op. cit.*, t. I, p. 7; t. II, p. 140.

(2) V. plus haut p. 3 n<sup>o</sup> 1. Le chapiteau a de nombreux points de ressemblance avec un chapiteau en marbre blanc, provenant de Constantinople et conservé au Musée; cf. G. Mendel, *op. cit.*, t. II, p. 551, n<sup>o</sup> 751.

(3) V. plus haut p. 3 n<sup>o</sup> 2.

(4) V. plus haut p. 4 n<sup>o</sup> 3.

(5) V. plus haut p. 4 n<sup>o</sup> 5.

(6) V. plus haut p. 19.

assez fréquemment dans les monuments postérieurs au x<sup>e</sup> siècle (1).

La base de colonnette, l'oiseau au corps mutilé (2) sont aussi des restes provenant d'un édifice byzantin. Le mur en moellon, dessinant un angle droit, qui a été découvert au moment de la fouille, en 1916 (3), révèle l'existence d'un édifice ancien, mais ne suffit pas à déterminer la structure de ce monument. Quant aux deux couvercles en porphyre retrouvés au même endroit, ils appartiennent à des sépultures impériales et ne peuvent provenir que de la nécropole des Saints-Apôtres.

\*\*

Les voici revenus à la lumière, après être restés longtemps enfouis. Replacés sur leur cuve primitive, ils complètent fort heureusement la série unique de sarcophages en porphyre que possèdent les Musées Impériaux.

Si les restes mortels des basileis, qui y reposèrent jusqu'en 1204, ont disparu, si les splendides mausolées, qui les abritaient, ont eu aussi la destinée de bien des choses terrestres, ces monuments de porphyre évoquent, malgré les mutilations qu'ils ont subies, toute la puissance et toute la richesse d'un grand Empire évanoui.

(1) Église dite Eski-Imaret-Djami (cf. J. Ebersolt et Thiers, *Les églises de Constantinople*, Paris, 1913, p. 181, fig. 93); église du Christ Pantocrator (*Ibid.*, p. 204, fig. 104).

(2) V. plus haut p. 4 n<sup>os</sup> 4, 6.

(3) V. plus haut p. 4.

---

## Recherches dans les ruines du Grand Palais.

L'incendie, qui, en 1912, réduisit en cendres une grande partie du quartier turc, qui s'étend de Kutchuk-Aya-Sofia-Djami (l'ancienne église des Saints-Serge-et-Bacchus) aux murs du Sérail et de la place de l'At-Meïdan (l'ancien Hippodrome) jusqu'à la mer, a dégagé, on le sait, une partie considérable de l'emplacement sur lequel s'élevait autrefois le Grand Palais. Des ruines sont apparues, qui n'étaient pas accessibles autrefois ou qui étaient masquées par l'agglomération des maisons turques.

Des observations nouvelles permettront de compléter les premières constatations, faites en 1912 (1).

On peut distinguer tout d'abord deux groupes de ruines. Le premier (A) se trouve en contre-bas de la mosquée d'Ahmed, et présente l'aspect général d'une terrasse sur laquelle se trouvent l'École vétérinaire et le jardin de la propriété privée d'Arif-Pacha. Quand on pénètre dans le sous-sol de l'École vétérinaire, on se trouve en présence de grandes voûtes d'arête, qui donnent accès à une longue voûte en berceau (2). Dans la propriété d'Arif Pacha un escalier, qui s'ouvre sur la terrasse, permet de descendre dans des sous-sols recouverts de voûtes en berceau et de calottes sur pendentifs. Ici l'appareil de brique est à nu. Du côté de l'Est la terrasse se termine par un mur droit, qui a été remanié en partie avec des matériaux récents. Mais on distingue par endroits l'appareil ancien, formé de cinq lits de brique alternant avec cinq rangs de moellon, et surtout deux séries d'arcs superposés, qui ont été murés avec des matériaux plus récents (Pl. XXVIII, 1).

(1) Cf. J. Ebersolt et A. Thiers, *Les ruines et les substructions du Grand Palais des empereurs byzantins* (Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1913, p. 31 s.).

(2) Ces substructions de l'École vétérinaire ont été signalées par M. Diehl d'après une lettre de M. Papadopoulos (Cf. *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1920, p. 23).



Ce mur, qui est incontestablement byzantin, se prolonge au delà de la propriété d'Arif Pacha, vers le sud, jusqu'à l'École vétérinaire et s'interrompt un peu au delà de cette École, après avoir décrit une courbe et fait place à une rue, qui descend vers la mer. A partir de la propriété d'Arif Pacha l'appareil byzantin n'est plus visible sur le mur. On y remarque des arcs turcs en ogive, et un appareil de construction récente; mais il soutient toujours la même terrasse et relie les substructions de la propriété d'Arif Pacha aux sous-sols de l'École vétérinaire.

★★

Le deuxième groupe de ruines (B) se trouve dans le prolongement du premier. Au delà de la propriété d'Arif Pacha, la terrasse s'interrompt brusquement et fait place à une rue, qui descend vers le quartier maritime. De l'autre côté de cette rue apparaît une autre terrasse soutenue par un mur droit que l'on peut suivre jusque sous le Ministère de la Justice.

Ce second groupe de ruines comprend un Pavillon d'escalier, qui forme un corps de bâtiment adossé à la terrasse, et de grandes voûtes en berceau dont l'une donne accès à une longue chambre, recouverte par des voûtes en berceau séparées par un arc doubleau (Pl. XXVIII, 2). Ici se trouve l'escalier à rampes en pente douce, qui descend à l'étage inférieur du Pavillon (Pl. XXX). Sur la façade orientale de l'édifice on remarque l'amorce d'une voûte, et une pile traversée par un arc (Pl. XXIX). Ce sont les vestiges de constructions, qui se trouvaient autrefois en bas du Pavillon.

Ce dernier fait contraste avec les pesantes voûtes en berceau qui le précèdent. Ses façades, construites en briques et moellons alternés, d'épaisseur variable, sont percées de baies étroites, dont plusieurs ont été murées ou transformées en fenêtres rectangulaires par les habitants, qui avaient élu domicile, avant l'incendie, dans ce corps de bâtiment. Sur la façade septentrionale enfin, on aperçoit un joint et un arc, qui a été caché en partie au moment de la construction de l'édifice. On en peut conclure que le Pavillon d'escalier a été bâti postérieurement à

la terrasse pour relier deux parties du Palais, qui n'étaient pas au même niveau.

Au delà du Pavillon d'escalier la terrasse se prolonge dans la direction du nord. Le mur, qui la soutient, n'est pas visible partout. En certains endroits on peut constater qu'un mur récent a été construit devant le mur ancien; le premier ayant été arraché, on aperçoit le mur byzantin en brique, percé d'arcs en brique ou en pierre de taille.

Avant d'arriver à un petit bain turc incendié, on aperçoit un mur en brique qui fait saillie perpendiculairement à la terrasse. Il conserve en haut deux consoles en marbre blanc, brisées au niveau de la paroi. Sur l'un des côtés on remarque trois petits arcs en brique, plus haut l'amorce d'un grand arc. Ce mur faisait partie d'une construction byzantine attenante à la terrasse, comme le Pavillon d'escalier.

Ce second groupe de ruines renferme, comme le premier, des substructions, qui ont été utilisées comme caves ou comme dépotoirs par les anciens propriétaires. Ils sont comblés en partie par des détritrus ou par des décombres, et obstrués par des murs, construits par les habitants pour délimiter la propriété du sous-sol. Un de ces souterrains dont l'entrée se trouve près du mur byzantin précédent, se compose de plusieurs compartiments, recouverts par des calottes sur pendentifs, et communiquant les uns avec les autres ainsi qu'avec une voûte en berceau. L'appareil formé de brique est à nu. Près du Pavillon d'escalier, on peut descendre par un escalier dans un autre souterrain voûté en berceau. Ainsi, le sous-sol de cette seconde terrasse (B) est creux comme celui de la première (A).

\*\*\*

Au-dessus de cette seconde terrasse, sous le Ministère de la Justice, qui se trouve à l'est de Sainte-Sophie (Pl. XXVII, 2) des restes d'anciens édifices (C) ont été trouvés lors de la construction de la Nouvelle Prison (1). Chez le marbrier, qui est installé près

(1) Ces restes ont été signalés par M. Diehl d'après des indications transmises par M. Papadopoulos (Cf. *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1920, p. 178).

de cette prison, on pouvait voir plusieurs fragments de sculptures, colonnettes en marbre blanc, rondes ou octogonales, fûts et bases de colonnes, plaques avec moulures, linteau avec une rangée d'oves et un cordon de perles, plusieurs chapiteaux appartenant à des types connus : chapiteaux-imposte, chapiteaux-imposte ioniques ornés d'une croix, enfin deux fragments de consoles en marbre blanc décorées d'un aigle, les ailes déployées, dont la partie supérieure était endommagée.

Devant la Prison et près de l'atelier du même marbrier, on voyait encore plusieurs grands linteaux en calcaire blanc, trois gros chapiteaux à double rangée de feuilles d'acanthé, d'un contour mou, ainsi que d'autres fragments : fûts et base de colonnes. Comme l'indique la diversité des chapiteaux et des débris, ces restes proviennent très probablement non pas d'un seul édifice, mais de plusieurs constructions, qui s'élevaient autrefois derrière le Ministère actuel de la Justice.

Parmi les sculptures provenant du Grand Palais plusieurs ont été transportées au Musée Impérial. Parmi celles-ci se trouve un fragment de dalle (Inventaire n° 3893) décorée d'une croix pattée posée sur un globe et de losanges, qui rappellent ceux des parapets du VI<sup>e</sup> siècle (Pl. XXIV, 4). Cette dalle a été réemployée à une époque postérieure, comme l'indique une rainure creusée dans les ornements primitifs. Un des bords, taillé obliquement, porte une inscription fragmentaire, qui a été sculptée à l'époque où cette dalle a été utilisée à nouveau comme linteau. L'inscription est ainsi conçue :

ΟΤΑΤΟΝ ΚΑΙ ΠΑΝΕΥΦΗΜΟΝ  
[ἐνδοξ]οτάτου καὶ πανευφήμου.

Il est vraiment dommage que le nom de ce personnage si célèbre reste inconnu. La cassure de cette plaque, comme celle de plusieurs autres fragments signalés plus haut, est ancienne. Ce qui prouve que plusieurs des sculptures, provenant des édifices du Grand Palais, avaient subi des mutilations bien avant l'époque où elles ont été retirées du sous-sol.

Voici encore un chapiteau, qui se trouve aujourd'hui au Musée. Toute la décoration à jour de la corbeille a été détruite; les volutes d'angle et le tore en forme de câble ont seuls été épargnés.

Mieux conservé est un chapiteau-imposte cubique, dont le tore, les arêtes et le tailloir sont décorés de bandeaux de feuilles (Pl. XXIV, 2). Sur trois côtés une large feuille étale ses cinq lobes; sur le quatrième apparaît un disque. Cette ornementation se retrouve sur les chapiteaux cubiques d'une ancienne église de Constantinople, à Monastir-Djami (1).

Ainsi l'on doit ajouter aux deux groupes de ruines (A, B) un troisième (C) dont les substructions ne nous sont pas connues, mais dont les débris ont été retrouvés *in situ*.

\*\*

Un quatrième groupe (D) est constitué par le Palais de la mer. Une partie de la demeure des empereurs de Constantinople s'élevait au bord même des flots bleus de la Marmara. De bonne heure on aménagea le rivage de la mer afin d'y avoir accès. On connaît depuis longtemps les restes d'un édifice qu'on désigne sous les noms de Maison de Justinien, ou de palais de Théodose II, d'Hormisdas ou du Boucoléon. Ces ruines ont été nettoyées récemment et les puissants chambranles des portes qui s'ouvrent sur la mer, ont été consolidés (Pl. XXXI, 1). Cet édifice dont il reste des voûtes en berceau, était autrefois plus considérable, comme l'indique du côté sud le départ d'une voûte. Il était lié, du côté opposé à la mer, à un ensemble de constructions, qui ont été détruites en partie lors de la construction de la voie ferrée. Au-delà de celle-ci, de grandes voûtes en brique sont encore visibles.

Ce Palais de la mer a beaucoup souffert. C.-G. Curtis a publié un dessin qu'il intitule « une partie du Palais de Justinien » (2), et qui montre une large ouverture laissant voir la mer. A gauche une arcade est soutenue par une colonne; à droite apparaît un édifice avec une colonne sur la façade. Ces ruines n'existent plus. Il en est de même d'un autre monument, qui se dressait

(1) Cf. J. Ebersolt, *Rapport sommaire sur une mission à Constantinople* (Extr. des *Missions scientifiques*, Paris, 1911, p. 13, pl. X, fig. 14).

(2) Cf. C.-G. Curtis, *Restes de la Reine des Villes*, 1<sup>re</sup> partie, n° 27. Ce dessin est reproduit dans van Millingen, *Byzantine Constantinople*, Londres, 1899, p. 277.

plus loin, près de Tchatladi-Kapou. Sa façade maritime était ornée de trois baies et de deux lions (1).

Dans les restes du palais qui ont échappé à la destruction, on a remarqué plusieurs sculptures intéressantes. Dans la façade qui s'ouvre sur la mer, ce sont les chambranles des portes qui ne présentent pas d'homogénéité; plus loin les chapiteaux d'une triple arcade rappellent ceux du VI<sup>e</sup> siècle; dans la tour d'angle est encastré un chapiteau de la même époque (2). La base de cette tour d'angle est formée de séries de colonnes, posées horizontalement, et de grands blocs de marbre blanc, qui continuent sur l'autre face de la tour et sur le mur maritime (Pl. XXVII, 1; XXXI, 2). Dans cette tour d'angle on a reconnu récemment deux grandes baies anciennes, qui avaient été murées. Elles sont surmontées chacune d'un grand arc en brique (3). Cette tour était occupée par une vaste pièce, qui est en grande partie comblée aujourd'hui, mais on voit au coin nord-est, dans la partie supérieure, un pendentif à l'endroit où se réunissent les arcs des deux grandes baies, qui s'ouvraient sur la mer.

Dans cette même tour d'angle, du côté opposé à la mer, se trouve une citerne à six colonnes. Les murs sont recouverts d'un enduit épais jusqu'à la naissance des arcs. Les chapiteaux des colonnes sont du type imposte-ionique. Entre les volutes d'angle, décorées de feuilles longues, sont sculptées des feuilles; sur l'un apparaît une ove. L'imposte est lisse et porte parfois une croix. Ce genre de chapiteau était très répandu déjà au VI<sup>e</sup> siècle (4).

(1) Cf. le dessin de Curtis dans van Millingen, *op. cit.*, p. 274, et celui de Choiseul-Gouffier dans J. Ebersolt, *Constantinople byzantine et les Voyageurs du Levant*, Paris, 1919, p. 193, 195, fig. 41.

(2) Cf. J. Ebersolt, *Constantinople byzantine et les Voyageurs du Levant*, Paris, 1919, p. 17 s., p. 179, fig. 36, p. 183 fig. 37, p. 183, fig. 38; *Mélanges d'histoire et d'archéologie byzantines*, Paris, 1917, p. 120 s., pl. II, fig. 2.

(3) Th. Wiegand (Extr. du *Jahrbuch des Kais. deutsch. archäolog. Instituts*, 1914, 2, p. 101 s. fig. 1) a publié une restauration de cette tour d'angle.

(4) Cf. le chapiteau de l'église des Saints-Serge-et-Bacchus (J. Ebersolt et A. Thiers, *Les églises de Constantinople*, Paris, 1913, p. 46). D'après J. Strzygowski, *Die byzantinischen Wasserbehälter von Constantinopel*, Vienne, 1893, p. 227, qui reconnaît l'emploi fréquent de ce type par les architectes de Justinien 1<sup>er</sup>, ce genre de chapiteau aurait été aussi employé plus tard, à l'époque de la dynastie macédonienne (867-1057).

La citerne est recouverte de voûtes d'arête, qui ne sont pas disposées sur un plan parallèle au sol. Leur hauteur, comme celle des colonnes, diminue à mesure qu'on avance vers la mer. Dans cette superstructure, qui forme un plan incliné, on remarque un trou, servant à puiser l'eau de l'étage supérieur.

Cet étage est comblé en grande partie aujourd'hui, mais il n'en était pas ainsi autrefois. Ici se trouvait une pièce, qui s'ouvrait d'un côté par une grande baie, soutenue par des colonnes en marbre blanc. L'une de ces colonnes est dégagée jusqu'à sa base; l'autre est encore noyée dans la maçonnerie. Il est possible que le sol de cette pièce soit incliné comme le plafond de la citerne située au-dessous. Ce plan incliné ou cet escalier donnerait ainsi accès à la tour d'angle, qui s'ouvrirait par ses deux grandes baies sur la mer.

Sur le mur maritime, qui aboutit à la tour d'angle, on avait remarqué de grands linteaux sculptés en marbre blanc (1). Ces sculptures, travaillées au trépan, rappellent par leur facture et leur style les monuments du v<sup>e</sup> siècle. C'est là précisément qu'une porte ancienne a été récemment dégagée (Pl. XXXII, 1, 2). Les linteaux signalés forment le côté gauche du vestibule de la porte. Le côté droit est constitué en partie par d'autres linteaux, décorés de moulures et d'une série de feuilles d'eau. L'un d'eux porte le monogramme de Justinien I<sup>er</sup>.

Ces puissants blocs de marbre sculpté ne sont pas adaptés à la structure architectonique de ce vestibule. Ils ont été réemployés, comme l'indique encore un grand pilastre à moulures, qui est posé horizontalement dans la paroi de gauche. Ici de grands blocs de marbre jonchent le sol, ainsi que des fragments de colonnes, deux bases et un chapiteau-imposte cubique, dont deux côtés sont ornés d'un disque, placé au centre d'une croix pattée (2).

La porte proprement dite présente plus d'homogénéité, mais

(1) Cf. J. Ebersolt, *Mélanges d'histoire et d'archéologie byzantines*, Paris, 1917, p. 120, pl. II, fig. 6.

(2) Ce type de chapiteau se rencontre au vi<sup>e</sup> siècle à l'église des Saints-Serge-et-Bacchus; cf. J. Ebersolt et A. Thiers, *Les églises de Constantinople*, Paris, 1913, p. 35, fig. 13, p. 46.

elle a été fort endommagée. L'arc en plein cintre, qui la surmontait, est effondré en grande partie. Un linteau sur lequel était gravée une inscription a été brisé (1). Il reposait sur deux consoles saillantes, terminées par une grosse moulure. Les parois extérieures sont formées de bloc de marbre, soigneusement appareillés. A l'intérieur de la porte, qui est dominée par le mur moderne de la voie ferrée, on remarque sur le mur de gauche un pilastre à moulures, posé horizontalement. Près des montants deux cavités rectangulaires ont été ménagées dans les parois latérales, pour recevoir une grosse poutre, destinée à maintenir les battants de la porte lorsqu'elle était fermée.

Cette porte était en liaison avec d'autres édifices, qui se trouvaient au-dessus du mur maritime. Elle constituait un des accès du Grand Palais. Elle rappelle par sa structure architecturale une des portes du mur terrestre, Yéni-Mevlévi-Hané-Kapou, avec ses consoles supportant un linteau horizontal. Sur cette dernière est gravée, on le sait, une inscription en l'honneur de Théodose II (408-450) et du préfet Constantin (2). La porte proprement dite du Palais de la mer peut dater du v<sup>e</sup> siècle. Mais il n'en est pas de même du vestibule, qui la précède. Ici on a utilisé des matériaux sculptés du v<sup>e</sup> et du vi<sup>e</sup> siècle. Des sculptures du vi<sup>e</sup> siècle ont été réemployées également dans la tour d'angle, attenante à ce vestibule. Sur la façade, qui s'ouvre par de grandes baies sur la mer, les chambranles ne sont homogènes ni dans leurs dimensions, ni dans leur ornementation, ni dans leur profil.

Ce palais, qui contient des restes d'époques diverses, a été construit en partie avec des matériaux anciens; ou bien il a été restauré à l'époque byzantine avec des matériaux provenant d'édifices différents.

\*\*

La partie la plus considérable du Grand Palais n'avoisinait pas cependant le littoral. Les principaux monuments s'élevaient dans les parages où sont apparues les ruines A, B, C. Dans ces

(1) Cette inscription, qui a disparu, ne faisait aucune allusion à un fait historique ou à un personnage, d'après les renseignements que j'ai pu obtenir.

(2) Cf. A. van Millingen, *Byzantine Constantinople*, Londres, 1899, p. 46 s., 78 s.

trois groupes de ruines, deux sont constitués par deux terrasses (A, B) qui sont dans le prolongement l'une de l'autre. Ces terrasses marquent des points topographiques importants.

Si l'on observe le nivellement du terrain, on remarque qu'au-dessous de ces terrasses le sol s'incline jusqu'à la mer. Sur le plan dressé par la Préfecture de la Ville, les cotes de niveau varient de 20 mètres (au pied des terrasses) à 10 mètres (près de la voie ferrée, qui longe le mur maritime).

Les terrasses elles-mêmes s'élèvent à 26 et 28 mètres; le sol, qui s'étend d'ici à la mosquée d'Ahmed, ne présente plus que quelques différences de niveau pour atteindre 32 mètres au pied de la mosquée. Les variations de niveau sont légères dans cette vaste superficie. On se rend compte, du reste, de l'aspect général du terrain quand on se trouve en haut de ces terrasses, d'où l'on domine le quartier maritime jusqu'au littoral. On remarque que la construction de ces terrasses s'imposait pour racheter la déclivité du sol. Pour rendre le terrain utilisable, les empereurs durent élever des substructions, qu'ils aménagèrent en terrasses. Ces terrasses, dont le sous-sol était constitué par un système de voûtes très solides, pouvaient supporter des édifices ou les border. Les textes ont, du reste, révélé l'existence de plusieurs d'entre elles (1).

La partie la plus importante du Grand Palais s'élevait entre ces terrasses et la place de l'At-Meïdan. Ce terrain présentait l'avantage d'être à peu près plan; il était au même niveau que le sol de l'Hippodrome, qui, on le sait, communiquait directement avec le Grand Palais (2).

Quand toute cette superficie eut été occupée par l'énorme agglomération d'édifices construits à des époques diverses, on songea à utiliser le terrain, qui s'étendait au pied des terrasses jusqu'à la mer. Parmi les édifices qui sont signalés par les textes comme étant situés vers l'Est, du côté de la mer, se trouvaient des monuments élevés au ix<sup>e</sup> siècle par Basile I<sup>er</sup>, entre autres la

(1) Cf. J. Ebersolt, *Le Grand Palais de Constantinople et le livre des Cérémonies*, Paris, 1910, p. 71, 90, 91, 104, 105, 115 : terrasses du Chrysotriclinos, du Phare, du Triconque, de la Magnaure.

(2) Cf. J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 13.



Nouvelle-Église et le Tzycanisterion, le stade du Palais (1). Il fallut alors réunir ces nouveaux édifices aux monuments plus anciens au moyen de bâtiments de liaison, analogues à celui qui a été conservé dans le Pavillon d'escalier.

Faut-il s'étonner que de ces fastueux édifices où vécurent les empereurs byzantins, il reste, en somme, peu de chose à la surface du sol ?

La grande mosquée, qui fut construite par le Sultan Ahmed I<sup>er</sup> au début du xvii<sup>e</sup> siècle, s'élève en bordure de l'ancien Hippodrome (Pl. II). La vaste superficie qu'elle occupe a été déblayée et nivelée au moment de sa construction. Les restes des monuments byzantins, qui pouvaient subsister, ont été rasés à cette époque. Tout le quartier, qui s'étend de l'At-Meïdan jusqu'à la mer, a été habité par les Turcs pendant plusieurs siècles. Ils y ont construit non seulement des maisons, mais des bains et des mosquées.

On sait aussi qu'avant la conquête de la ville par les Ottomans, le Grand Palais avait beaucoup souffert. Il est délaissé déjà au milieu du xii<sup>e</sup> siècle par les Comnènes, et ne tarde pas à tomber en ruines. Christophore Buondelmonti le vit dans cet état lamentable au début du xv<sup>e</sup> siècle (2). Il en fut du Grand Palais comme de l'Hippodrome, qui dans les premières années du xv<sup>e</sup> siècle conservait encore ses portiques, ses gradins et sa *spina*, mais qui était, quelques années avant 1453, dans un état de profonde dégradation — comme de l'église des Saints-Apôtres que le voyageur Florentin vit encore, mais très délabrée (3). Quand la catastrophe s'abattit sur la vieille capitale byzantine, les ruines s'y étaient déjà accumulées.

(1) *Ibid.*, p. 134, 135, 140, 141.

(2) Cf. *Ibid.*, p. 217, 218.

(3) Cf. J. Ebersolt, *Constantinople byzantine et les voyageurs du Levant*, Paris. 1919, p. 57, 63.

---

### Arab-Djami et ses sculptures byzantines.

Dans le quartier populeux de Galata s'élève, au-dessus des maisons, une haute tour carrée, coiffée d'un toit pyramidal. Cette tour est le minaret de la mosquée d'Arab-Djami, minaret étrange, qui fait contraste par sa lourdeur avec ceux des autres sanctuaires de l'Islam (Pl. XXXIII). Sa toiture, composée d'une charpente recouverte de lames de plomb, ressemble au clocheton conique, qui surmonte les chaires (*member*) des mosquées. Cette toiture est de construction turque, mais la tour carrée en maçonnerie rappelle les campaniles italiens, spécialement celui de la cathédrale de Chieri (1). Ce clocher n'était pas unique de son espèce à l'époque des Byzantins, qui avaient admis cet élément étranger à leur architecture à partir du XIII<sup>e</sup> siècle (2).

Quand on pénètre dans la mosquée, qui présente la forme d'une grande salle rectangulaire entourée d'une galerie en bois, la structure architecturale rappelle aussi les monuments d'Occident. Le sanctuaire est formé de trois absides, terminées par un mur droit et communiquant entre elles. Ces absides sont précédées par un arc en ogive, et recouvertes chacune par une voûte en croisée d'ogive (3). Mais les passages, qui les font communiquer, sont des arcs en plein cintre dont la lourdeur fait contraste avec la sveltesse des arcs brisés.

Ainsi, dans sa partie orientale, la mosquée actuelle présente le plan d'une église grecque à trois absides, mais sa superstructure est constituée par un système de voûtes et d'arcs en ogive. Les murs de l'édifice portent aussi des traces de restauration. Ils sont décorés à l'intérieur de pilastres saillants, rectangulai-

(1) Cf. C. Ricci, *Italie du Nord*, Paris, 1911, p. 206, p. 209, fig. 384.

(2) Cf. Cf. J. Ebersolt, *Constantinople byzantine et les voyageurs du Levant*, Paris, 1919, p. 104, 114 s., 154, 190, 265.

(3) Cf. C. Gurlitt, *Die Baukunst Konstantinopels*, Berlin, 1907, pl. 11 b.

res ou en demi-cercle, qui montent le long des façades. Dans leur partie inférieure, l'appareil est formé de trois lits de brique alternant avec deux rangées de moellon. Ici les baies, qui étaient surmontées autrefois d'arcs en plein cintre, ont été transformées postérieurement en fenêtres ogivales. Dans la partie supérieure des façades la structure n'est plus homogène.

La tour carrée, qui s'élève à l'angle sud-est de la mosquée, est construite sur un passage voûté en berceau, qui se prolonge le long de la façade orientale par deux voûtes d'arête. On remarque ici sur les murs des sculptures cachées par les badigeons successifs et par la poussière des siècles (1).

L'édifice actuel porte des traces de plusieurs remaniements. Il tombait en ruine quand il fut relevé par le Sultan Mohammed III (1595-1603). Il fut aussi réparé, en 1734, par la mère du Sultan Mahmoud I<sup>er</sup> (1730-1754) (2). Avant qu'il fût transformé en mosquée, il était une église latine, placée sous le vocable de Saint-Paul. On assure qu'elle fut donnée aux Dominicains, dont la mission fut fondée à Constantinople par saint Hyacinthe dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, pendant l'occupation latine. Les Dominicains y restèrent après la restauration byzantine (3). C'est par eux que furent construits le campanile et les croisées d'ogive des absides. On a signalé, du reste, d'autres traces du passage des Latins. Dans le sol on a retrouvé des dalles funéraires avec inscriptions latines (4).

Mais quelle était la structure de l'édifice avant qu'il fut transformé en église latine puis en sanctuaire musulman? Paspatis

(1) Une archivoltte rappelle celle de Kahrjé-Djami. Ces sculptures devraient être nettoyées; dans l'état actuel on ne peut en donner une description exacte ni les reproduire.

(2) Cf. J. de Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. XVIII, Paris, 1843, p. 71. La tradition suivant laquelle cette mosquée a été bâtie par l'émir Moslema dans la 66<sup>e</sup> année de l'hégire, doit être reléguée au nombre des légendes qui circulent sur ce monument.

(3) Cf. A. Belin, *Histoire de la latinité de Constantinople*, Paris, 1894, p. 213 s.

(4) Cf. A. Belin, *op. cit.*, p. 216. Un grand nombre de dalles funéraires latines ont été mises à jour au cours de la restauration récente et ont été transportées au Musée impérial, où elles complètent fort heureusement la série de plaques sculptées provenant de Galata.

avait supposé qu'Arab-Djami était une ancienne église grecque et qu'elle fut donnée aux Génois (1). Mais il ne donne aucune preuve à l'appui de cette hypothèse. L'examen du monument permettrait déjà de le penser, avec la division du sanctuaire en trois absides, les passages voûtés, qui les relient et les anciennes baies en plein cintre visibles encore, malgré les restaurations. Sur les piliers de la grande abside on voit encore une corniche, qui marque la hauteur de l'ancien arc triomphal.

Récemment on a découvert, au cours d'une restauration, des fresques anciennes fort endommagées, il est vrai (Pl. XXXIV). On distingue cependant quatre arcs soutenus par des colonnettes, et sous lesquels sont représentés des saints nimbés, debout, revêtus de longs vêtements ecclésiastiques. L'un d'eux tient dans la main gauche l'Évangile. Ces fresques rappellent ces longues rangées de saints, aux attitudes hiératiques, qui s'alignent au pourtour des églises byzantines. Ces peintures se trouvaient précisément sur le mur byzantin, formé de trois lits de brique alternant avec deux rangs de moellon (2).

On a retrouvé surtout, au cours de cette restauration, un ensemble de plaques byzantines sculptées, qui sont venues enrichir les collections du Musée impérial.

\*\*\*

I. *Parapet* (Inventaire n° 2924). — Au milieu d'un cadre formé de moulures, une croix monogrammatique à six branches, est sculptée en faible relief. La couronne, qui enferme ce motif, est nouée en bas par un double ruban, qui se divise et porte à ses extrémités une feuille de lierre. De chaque côté deux arbres s'inclinent légèrement vers le motif central (Pl. XXXV, 1).

II. *Parapet sculpté sur deux faces* (Inventaire n° 2906). — A. Au milieu du cadre à moulures se détache une roue, enfer-

(1) Cf. Paspatis, *Βυζαντινὰ Μετέωρα* Constantinople, 1877, p. 220, 271-272.

(2) La restauration ayant eu lieu pendant la guerre, je n'ai pu examiner ces peintures que sur le cliché pris par les soins de la Direction des Musées impériaux.

mant une croix monogrammatique à six branches. Un ruban, noué en bas du cercle, se divise en deux parties, qui aboutissent après quelques sinuosités à une feuille de lierre, surmontée chacune par une croix pattée (Pl. XXXV, 2).

B. Sur l'autre face un ruban d'entrelacs dessine un losange inscrit dans un rectangle. Ce ruban relie ces deux figures géométriques au moyen de boucles, qui remplissent les angles et enferment des hélices et des rosettes à six pétales. Au centre le ruban dessine un cercle dans lequel est inscrite une large feuille. D'autres feuilles plus petites remplissent les espaces libres (Pl. XXXVI, 1).

III. *Plaque sculptée sur deux faces* (Inventaire n° 2926). — A. La plaque a été sciée sur les deux côtés. L'ornement central, qui est seul intact, est formé d'une croix monogrammatique à six branches à l'intérieur d'une roue. A la partie inférieure, le ruban noué se divise en deux et décrit quelques sinuosités. A droite est gravée une inscription incomplète :

ΑΕΥΝΚΡΙΤΙ  
ΟΔΟΜΥΕ

On pourrait la restituer ainsi : Ἀστυκρίτι[ος] ὄξ[ος] ἐπέμυσ[ε] (1). Ce personnage serait le fondateur ou l'architecte du monument auquel cette plaque appartenait autrefois (Pl. XXXVI, 2).

B. Cette plaque a été réemployée à une époque postérieure. Après l'avoir sciée, on a sculpté sur l'autre face une ornementation toute différente. Un losange, à l'intérieur duquel se détache une hélice, est inscrit dans un rectangle. Dans les écoinçons sont disposées des marguerites à huit ou à douze pétales, des étoiles, des feuilles de lierre et des palmes (Pl. XXXVII, 1).

IV. *Parapet* (Invent. n° 2623). — L'ornement est répété deux fois sur la même plaque, avec quelques variantes dans la décora-

(1) Le nom propre est peut-être une déformation de Ἀστυκρίτης, qui se rencontre dans les dictionnaires et qui fut aussi porté par un martyr commémoré à Byzance (cf. Estienne, *Thesaurus* s. v.; Pape et Benseler, *Wörterbuch der griech. Eigennamen* s. v.; *Synaxarium eccl. Constant.*, éd. Delehaye, Protopylaeum ad Acta Sanct. Novemb., Bruxelles, 1902, p. 757, 20 juin).

tion végétale. Des moulures profondes dessinent un carré portant de larges échancrures sur les quatre côtés. Ces moulures encadrent un ornement quadrangulaire, décoré de feuilles (Pl. XXXVII, 2).

V. *Parapet* (Invent. n° 2986). — L'ornement, répété deux fois sur la même plaque, représente un losange à profondes moulures, inscrit dans un rectangle. Les écoinçons sont occupés par une feuille à trois ou quatre lobes. Une feuille plus large remplit le centre du losange (Pl. XXXVIII, 1).

VI. *Fragment de parapet* (Invent. n° 2988). — Une moulure en zig-zag divise la plaque en deux parties. Dans les triangles, formés par les moulures du zig-zag et par celles de la bordure, sont sculptés des feuilles, des palmettes, des tiges à fleurons, un petit vase d'où s'échappent des fleurs, un lièvre brouyant (Pl. XXXVIII, 2).

VII. *Parapet* (Invent. n° 2922). — Un ruban d'entrelacs dessine un losange, inscrit dans un rectangle et relié à ce dernier au moyen de boucles. Au centre, le ruban dessine un cercle dans lequel est inscrite une hélice. Les angles sont occupés chacun par une demi-marguerite (Pl. XXXIX, 1).

VIII. *Fragment de parapet* (Invent. n° 2910). — Le ruban d'entrelacs dessine des petits rectangles, reliés par des boucles. Ces rectangles sont ornés, au milieu, de rubans en forme de 8, sur les côtés, de cercles enfermant des étoiles ou des marguerites à douze pétales (Pl. XXXIX, 2).

\*\*

Ces sculptures complètent la série des parapets, qui se trouvent encore en place dans deux anciennes églises de Constantinople, à Sainte-Sophie et à Kilissé-Djami. Ces plaques de parapet étant assez rares dans la capitale, celles qui ont été découvertes à Arab-Djami sont précieuses pour l'étude de la sculpture byzantine. Elles appartiennent à des époques diverses.

Les plus anciennes datent du v<sup>e</sup> siècle. Elles reproduisent un motif très usité à cette époque : la croix monogrammatique enfermée dans une couronne, ou dans un cercle, d'où part un

double ruban aboutissant à une croix. On rencontre cet ornement sur les plaques de Delphes au v<sup>e</sup> siècle (1), époque à laquelle appartiennent les parapets suivants : I, II A, III A.

Les plaques du vi<sup>e</sup> siècle ont un tout autre caractère, avec leurs moulures dessinant des carrés, des losanges, des zig-zags. La disposition des deux plaques juxtaposées, sur lesquelles la même ornementation est reproduite deux fois, est analogue à celle des parapets de la galerie de Sainte-Sophie (2). A la même époque, au vi<sup>e</sup> siècle, peuvent se rapporter les parapets suivants : IV, V, VI.

Plus tard, au x<sup>e</sup> et au xi<sup>e</sup> siècle, l'ornement se complique davantage avec le ruban d'entrelacs, qui se déroule autour du motif central et décrit des losanges, des boucles, reliés au rectangle ou au carré extérieur. Des parapets semblables sont encore en place sur la façade de Kilissé-Djami (3). Les parapets II B, III B, VII, VIII reproduisent le même type.

Deux parapets d'Arab-Djami présentent une particularité curieuse (II B, III B.). Sur l'un d'eux la marque du réemploi est très visible, puisqu'on a détaché de la partie plus ancienne (III A) le morceau qu'on voulait utiliser. Cette particularité permet de supposer que dans l'église byzantine, on avait utilisé des parapets du v<sup>e</sup> siècle qui furent sculptés à nouveau au x<sup>e</sup> ou au xi<sup>e</sup> siècle. L'ancienne église pourrait dater du v<sup>e</sup> siècle, mais elle a dû être restaurée plus tard au x<sup>e</sup> ou au xi<sup>e</sup> siècle; ou bien elle a été construite à cette dernière époque, mais on avait utilisé des parapets sculptés plus anciens datant du v<sup>e</sup> et du vi<sup>e</sup> siècle; ou bien encore elle a été bâtie après le x<sup>e</sup>-xi<sup>e</sup> siècle, avec des matériaux provenant de monuments anciens.

(1) Cf. J. Laurent (*Bulletin de Correspondance hellénique*, t XXIII, 1899, p. 246 s.). Sur la plaque I le motif des arbres s'inclinant se retrouve sur le sceau de l'empereur Philippicos Bardanes (711-713) cf. J. Ebersolt, *Sceaux byzantins du Musée de Constantinople* (Extr. de la *Revue numismatique*, 1914, p. 7, pl. VII, fig. 2.). Ce motif doit être plus ancien; sur la plaque d'Arab-Djami il est combiné d'une manière fort heureuse avec la croix monogrammatique, inscrite dans une couronne.

(2) Cf. Antoniadis, *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀρχιτεκτονικὴ τῆς Ἁγίας Σοφίας*, t. II, p. 262, fig. 332; p. 298, fig. 381, 383; p. 343, fig. 509.

(3) Cf. J. Ebersolt et A. Thiers, *Les églises de Constantinople*, Paris, 1913, p. 163.

Les fresques, qui ont été découvertes au cours de la restauration récente, feraient pencher pour cette dernière supposition. Bien qu'elles soient très fragmentaires et qu'elles ne puissent servir de point de comparaison, elles font penser à celles qui sont beaucoup mieux conservées dans la chapelle latérale de Kahrjé-Djami (1).

La fresque, moins coûteuse que la mosaïque, dut être très employée à Constantinople dans la dernière période de l'Empire. L'incendie, qui a dévasté pendant la guerre le quartier de Salma-Tomrouk a dégagé une ancienne église byzantine, située non loin de Kahrjé-Djami. Cette ancienne église, transformée en mosquée sous le nom d'Odalar-Djami, avait été signalée par Paspatis qui en a donné un dessin sans intérêt, des constructions parasites masquant la structure de l'édifice. Il y avait vu des peintures représentant l'Annonciation, mais il ignore à quel saint le sanctuaire avait été dédié (2). L'incendie récent lui a porté le dernier coup. La superstructure et les absides sont effondrées. Il ne reste debout que des pans de murs sur lesquels on aperçoit des restes de fresques très endommagées (3). Quelques personnages très mutilés se détachent sur un fond bleu. Sous l'ancienne abside, subsistent des voûtes en berceau avec des restes de fresque à fond bleu, sur lesquelles se détachent des têtes de saints martelées. Ces fresques sont peintes sur une couche assez épaisse de mortier contenant de la paille hachée.

Si les fresques d'Arab-Djami n'ont pas été mieux conservées, ses sculptures révèlent du moins l'existence d'une église dont la décoration était importante. Ce sanctuaire byzantin est devenu par la suite une église latine, puis une mosquée. Arab-Djami résume ainsi toutes les phases de l'histoire de la capitale; elle garde des traces de toutes les dominations, qui ont marqué leur empreinte successive sur le vieux sol de Byzance.

(1) Ces fresques de Kahrjé-Djami ne sont plus les seules peintures de l'époque byzantine, conservées à Constantinople, comme le prétendait A. Rudell, *Die Kahrie-Dschamissi in Constantinopel*, Berlin, 1908, p. 12.

(2) Cf. A.-G. Paspatis, *Byzantinische Malerei*, Constantinople, 1877, p. 363-364; J. de Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. XVIII, Paris, 1843, p. 8.

(3) Ces fresques ont été signalées par M. Papadopoulos, cf. *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1920, p. 63, 65.



#### IV

### Inscriptions byzantines inédites ou peu connues.

A part le premier texte gravé sur un sarcophage, qui se trouve dans la ville, les inscriptions publiées ici sont conservées dans les magasins en sous-sol du Musée impérial. Une de ces inscriptions (n° 9) provient d'Andrinople. Les autres sont probablement Constantinopolitaines, mais leur provenance n'a été indiquée que lorsqu'elle est certaine.

1. — Dans l'imaret de Chah-Zadé se trouve, dans la salle du réfectoire, un sarcophage en marbre blanc adossé au mur. Le couvercle a disparu. Sur le long côté est gravée une inscription métrique en latin. Au début des vers, l'alignement vertical est observé avec soin; à la fin, le remplissage est inégal. La taille des lettres est uniforme sans ligatures. La dernière ligne indiquant la date, est gravée sur le socle du sarcophage.

· CUNCTIS HOMINIBVS HAEC PRAEPARAVIT ORIGO  
REDDERE PIGNVS TERRAE QVODD ERAT OLIM  
EMISSIS OMNIBVS POENIS PENETRAT SPIRITVS CAELO  
SANCTAE MAIESTATI DARE RATIONE DE FACTIS  
5 COMPARAVIT ISTA MEMORIA CVIVS CAPITVLA CONTINENT VERSVS  
ET FECIT VENERANDAE MEMORABILI VIRGINIAE SVAE  
NVDVM DESTITVIT CONIVGIS AEGRA LATVS  
TITVLVS DECLAT NOSTRVN CONTVBERNIVM ANNOS  
INFANTILI AETATE ANNOS COMPLEBIMVS ISTOS XXXIII · MEN · VIII  
10 NVMQVAM LESIT NVMQVAM ANIMOS MARITI  
VICTORIA FELIX PRECIBVS TVIS SEDEM PRIOR POSSIDES ISTAM  
SAVCIVS HIS TITVLIS SINGVLA SIGNA DEDI

---

---

A DEPOSITA · VIII · IDVS IAN · POST CONS · SERGI ET NIGRINIANI ω

---

---

*Cunctis hominibus haec praeparavit origo  
 Reddere pignus terrae quod erat olim;  
 Emissis omnibus poenis penetrat spiritus caelo  
 Sanctae Majestati dare ratione[m] de factis.*

- 5 *Comparavit ista[m] memoria[m] cujus capitula continent  
 [versus]*

*Et fecit venerandae memorabili virginiae suae.  
 Nudum destituit conjugis aegra latus.  
 Titulus decl[ar]at nostrum contubernium annos;  
 Infantili aetate annos comple(v)imus istos XXXIII men. VIII.*

- 10 *Numquam l[a]esit numquam animos mariti.  
 Victoria felix precibus tuis sedem prior possides istam!  
 Saucius his titulis singula signa dedi.*  
 A *Deposita VIII idus Jan. post cons. Sergi[i] et Nigriniani.Ω*

Le texte contient des erreurs; v. 2 : *d* de la fin de *quod* répété deux fois; — v. 4 : *ratione* pour *rationem*; — v. 5 : *ista memoria* pour *istam memoriam*; — v. 8 : *declat* pour *declarat*; — v. 9 : *complebimus* pour *complevimus*; — v. 10 : *lesit* pour *laesit*; — l. 13 : *Sergi* pour *Sergii*.

L'épithaphe est versifiée, théoriquement en distiques, pratiquement avec toutes les fautes d'un ignorant qui a dû faire subir des modifications maladroites à des vers tirés d'un manuel à l'usage des épitaphiers (1).

Les fautes de versification sont très nombreuses dans ce mor-

(1) V. sur ces recueils de poésies semblables et sur l'usage qu'on en fait, G. Seure, *Archéologie thrace. Documents inédits ou peu connus*, 2<sup>e</sup> série, 1<sup>re</sup> partie : Inscriptions, Paris, 1920, p. 99 s. n<sup>o</sup> 150. Les vers 7 et 12, qui sont les seuls corrects, ont dû être empruntés à un manuel. La répétition du mot *annos* dans deux vers consécutifs (v. 8 et 9) peut s'expliquer par le fait qu'ils reproduisent tous deux des vers passe-partout, rédigés de façon que, terminés par *annos* (ou *istos* qui représente ce mot au v. 9) on pouvait y ajouter à volonté le chiffre utile dans chaque cas spécial; *XXXIII men. VIII* peut aller à la suite de chacun. Sur les tombes chrétiennes de Gaule et de l'Afrique romaine on rencontre aussi des vers empruntés à des recueils, où chacun pouvait trouver à l'occasion des modèles. V. à ce sujet E. Le Blanc, *L'épigraphie chrétienne en Gaule et dans l'Afrique romaine*, Paris, 1890, p. 61 s.; du même, *Manuel d'épigraphie chrétienne*, Paris, 1869, p. 69 s.

ceau de douze vers. Seuls deux pentamètres sont corrects et bien construits (v. 7 et 12). Le vers 3 ne peut être scandé par suite de l'interversion amenée par la nécessité d'avoir pour l'acrostiche un vers commençant par E. Le vers serait déjà amélioré par l'interversion des deux premiers mots; on aurait un hexamètre, mais avec un pied de trop et une quantité fausse. Au vers 9, un hexamètre avec quantités fausses, les chiffres sont, suivant l'usage, en dehors du vers. Au vers 11 le nom propre est en dehors de l'hexamètre très incorrect.

La date, indiquée par le post-consulat de Sergius et Nigrinianus, est le 8 des ides de janvier de l'année 351 (1). L'inscription est dédiée par Crescentinus, nommé en acrostiche et désigné au v. 5 (*cujus capitula continent versus*, celui dont les vers contiennent les initiales), à sa femme, Victoria.

Le sens général des vers paraît être celui-ci :

Tous les hommes sont prédestinés par leur origine à rendre à la terre les restes (2) de ce qui était autrefois vivant.

Délivrée de toutes les souffrances, l'âme monte au ciel pour rendre à la Majesté divine compte de ses actions.

Celui dont les vers contiennent les initiales (Crescentinus) a préparé (ou acheté) ce tombeau; il l'a fait en souvenir de sa vénérable compagne (3). L'infortunée (4) a abandonné les côtés de son époux qu'elle laisse seul. L'épithaphe fait connaître la durée de notre vie en commun; depuis notre adolescence (5) nous avons accompli les années que voici : trente-trois ans et huit mois.

(1) Cf. B. Borghesi, *Fasti consulares*, Paris, 1861, p. 94; G. Goyau, *Chronologie de l'Empire romain*, Paris, 1891, p. 452-453. Sur l'habitude de dater par post-consulats v. R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, Paris, 1914, p. 254-255.

(2) V. 2. Sur le sens de *pignus* désignant les restes et les reliques, v. Du Cange, *Gloss. med. et inf. lat. s. v.*

(3) V. 6. *Virginus, ia*, a le sens d'époux et d'épouse, cf. Du Cange, *op. cit.*, s. v.

(4) V. 7. *Aegra* : malade ou malheureuse, ou malgré elle. Les trois sens peuvent se soutenir.

(5) V. 9. Il faut sans doute comprendre (*ab*) *infantili aetate*. *Infans* a ici le sens de *puer* (cf. Du Cange, *op. cit.*, s. v. *infantes*). Le nombre indiqué est celui des années de mariage et non pas l'âge de la défunte.

Jamais, au grand jamais, elle n'a blessé les sentiments de son mari. Bienheureuse Victorial par tes prières tu as obtenu avant moi le séjour où tu te trouves. Accablé de chagrin, j'ai fourni chaque mot (ou détail) de ces épitaphes (1).

L'auteur exprime sa foi de chrétien dans des formules sinueuses et un peu longues. Les deux premiers vers, où est exprimée l'idée que l'homme, né de la poussière, retourne à la poussière, auraient pu être condensés. L'auteur n'a pas le secret des formules rigoureuses et laconiques, comme celles du rituel baptismal : « *Moriatur omne quod carnis est; resurgat omne quod spiritus* (2). »

La délivrance de la vie terrestre, l'âme montant au ciel (v. 3); le jugement consécutif à la mort (v. 4); le séjour des bienheureux (v. 11), toutes ces croyances sont exprimées avec une sérénité joyeuse, qui rappelle celle des premiers âges du christianisme. L'idée du jugement, de la responsabilité de l'âme devant Dieu, la croyance en une religion, qui affranchit de la mort et amène l'homme à participer à la vie divine, se reflètent dans ces vers sous une forme plus simple que celle dont les docteurs du temps ont laissé le souvenir dans leurs écrits.

L'imaret, où se trouve le sarcophage, est situé tout près de la grande mosquée de Chah-Zadé.

Ce lieu était compris dans l'enceinte de la cité de Constantin-le-Grand (3). Les anciennes églises byzantines transformées en mosquées, qui se trouvent dans ce quartier, ne s'élèvent pas dans le voisinage immédiat de l'imaret. La plus voisine, Kalender-

(1) V. 12; *his titulis*, est peut-être simplement un pluriel poétique ou bien il y avait deux inscriptions, dont l'une invisible aujourd'hui se trouverait sur l'autre côté du sarcophage. Ce long côté est adossé au mur du réfectoire; il ne m'a pas été possible de faire déplacer le sarcophage. Au v. 8 *titulus* est au singulier. Le pluriel désignerait deux inscriptions. Le mot a dans les deux cas le sens d'inscription funéraire et non de tombeau. Pour désigner ce dernier, l'auteur emploie le mot *memoria* (v. 5). (Sur le double sens du mot *titulus* v. Forcellini, *Lexicon*, s. v., et les exemples du C. I. L. XII, p. 964-965). On peut encore supposer que ce vers 12, qui est le seul correct avec le vers 7, a passé directement d'un manuel dans notre épitaphe.

(2) Cf. Mgr L. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, Paris, 1898, p. 311.

(3) Sur le mur de Constantin v. A. van Millingen, *Byzantine Constantinople* Londres, 1899, p. 15 s.

Djami, est bien postérieure à la date de notre sarcophage (1). Par contre un monument du iv<sup>e</sup> siècle se dresse tout près de Chah-Zadé, c'est l'aqueduc construit par l'empereur Valens (364-378). Il existait peut-être, au iv<sup>e</sup> siècle, dans les parages de cet aqueduc une nécropole chrétienne dont le sarcophage, qui contenait la dépouille de Victoria, femme de Crescentinus, serait un reste intéressant.

★★

2. — (Inv. 3121) Plaque de marbre, brisée en haut, à gauche. Haut. 0 m. 19. Larg. 0 m. 19. Épais. 0 m. 03. Haut. des lettres 0 m. 02.

⚡ΘΑ ΚΙΝΤΑΙ	[Ἐν]θα κίνται
ΦΡΟΝΤΙΝΑ ΚΑ	Φροντίνα κα[ι]
ΚΑΠΗΤΩΛΙΝΑ	Καπητωλίνα
ΘΥΓΑΤΗΡ ΤΗΣ	θυγάτηρ τῆς
ΦΡΟΝΤΙΝΑ	5 Φροντίνας.

L. 2, 5. Iotacisme pour Φροντίνα.

L. 3. Iotacisme pour Καπιτωλίνα.

3. — (Inv. 3054) Partie supérieure d'une stèle, en marbre, brisée dans la partie inférieure. Haut. 0 m. 20. Larg. 0 m. 30. Épais. 0 m. 07. Haut. des lettres 0 m. 02.

+ ΕΝΘΑΔ	+ Ἐνθάδ[ε]
ΚΑΤΑΚΙ	κατάκι-
ΤΕ ΣΩΛΟ	τε Σωλο-
ΜΟΝΠΙ	μόν πι-
ΤΟCΤΗ	5 τός. . .
Π	. . . . .

L. 4-5. Sur le mot πιστός = *fidelis* v. Du Cange, *Gloss. med. et inf. graec.* s. v.

Cette inscription a été publiée par C.-G. Curtis et S. Aristarchis (Ἐλλην. φιλ. Σύλλογος, Paratima du t. 16, Constantinople, 1885, p. 21). Ils reconnaissent à tort une lettre gothique dans le δ de la première ligne. A la ligne 5 et à la ligne 6 ils restituent

(1) Cf. J. Ebersoit et A. Thiers, *Les églises de Constantinople*, Paris, 1913, p. 93 s.

τ[ελευ]τ[ᾱ], ayant lu à la ligne 6 τ au lieu de π. Cette lecture est peu plausible, la deuxième lettre du mot restitué étant en réalité η, lettre qu'ils ont lue également.

4. — (Inv. 2166). Stèle en marbre, brisée en haut, à gauche. Haut. 0 m. 69. Larg. 0 m. 41. Épais. 0 m. 05. Haut. des lettres 0 m. 03. Provenance : Constantinople.

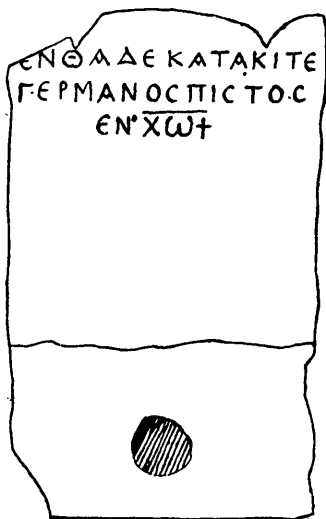


Fig. 1.

Ἐνθάδε κατάκιτε  
Γερμανὸς πιστὸς  
ἐν Χ(ριστῷ) †

5. — (Inv. 2788) Stèle en marbre, brisée dans sa partie supérieure. Haut. 0 m. 40. Larg. 0 m. 31. Épais. 0 m. 03. Haut. des lettres 0 m. 025-0 m. 03.

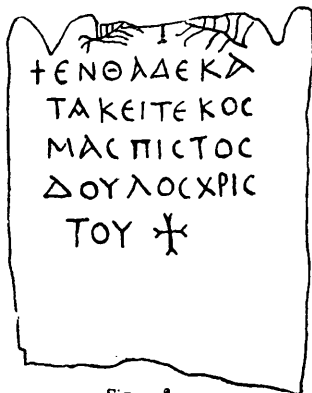


Fig. 2.

† Ἐνθάδε κα-  
τάκιτε Κοσ-  
μᾶς πιστὸς  
δοῦλος Χρισ-  
τοῦ †

6. — (Inv. 3009) Stèle en marbre, brisée dans sa partie supérieure. Haut. 0 m. 72. Larg. 0 m. 36. Épais. 0 m. 07. Haut des lettres 0 m. 03.

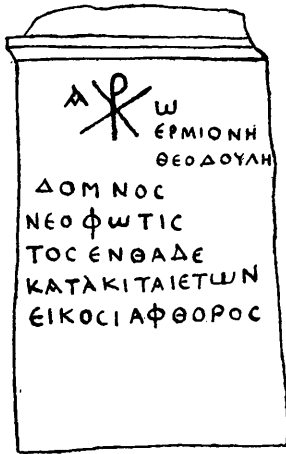


Fig. 3.

Ἑρμιόνη  
Θεοδούλη  
Δόμνος  
νεοφώτισ-  
5 τος ἐνθάδε  
κατάκίται ἐτῶν  
εἴκοσι ἄφθορος.

L. 4-5. Sur le mot νεοφώτιστος = *recens baptizatus* v. Du Cange, *Gloss. med. et inf. graec.* s v. φωτίζειν.

7. — (Inv. 3011) Stèle de marbre. Haut. 0 m. 70. Larg. 0 m. 27. Épais. 0 m. 08. Haut. des lettres 0 m. 04.

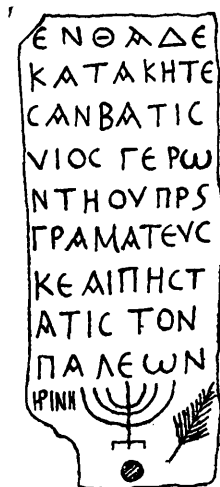


Fig. 4.

Ἐνθάδε  
κατάκητε  
Σανβάτις  
υἱὸς Γερω-  
5 ντήου π(ατ)ρ(ὸ)ς  
γραμματεὺς  
κὲ ἀπίστ-  
άτις τῶν  
παλεῶν.  
10 Ἡρίνη

L. 6. γραμματεὺς pour γραμματεὺς = scribe.

L. 7-8. ἀπιστάτις pour ἐπιστάτης. Ce personnage, qui était scribe, était à la tête d'un service appelé τὰ παλαιά.

On désignait par ce mot les collections d'anciens textes. Cf. Du Cange, *Gloss. med. et inf. graecitatis*, s. v.; Sophocles, *Greek Lexicon*, s. v.

L. 10. Ἡρίνη iotacisme pour Εἰρήνη.

Cette inscription a été signalée par X. A. Sideropoulos ('Ελλην. φιλ. Σύλλογος, Parartima du t. 19, Constantinople, 1891, p. 21). Elle proviendrait d'Alem-dagh. L'auteur a lu à la ligne 4 ὑγὸς au lieu de υἱός; il ne donne pas de transcription du texte.

8. — (Inv. 3100). Marbre. L'inscription est gravée à l'intérieur d'un cartouche. Haut. 0 m. 47. Larg. 1 m. 23. Épais. 0 m. 36. Haut. des lettres 0 m. 025-0 m. 04. Provenance, Constantinople.

† ΕΝΘΑΔΕ ΚΑΤΑΙ  
 ΤΗΣ ΜΑΚΑΡΙΑΣ ΜΝΗΜΗΣ ΣΕΦΝΑΣ  
 ΔΕΣΠΟΤΙΚΟΣ ΠΙΣΤΟΣ ΦΟΙΔΑΤΟΣ ΕΤΕΛΕΥ  
 ΤΗΣΕΝ ΔΕ ΜΗΝΟΕΜΒΡΙΩ ΚΔ ΗΜΕΡΑΒ  
 ΙΝΔΒ —

† Ἐνθάδε κατά[χειτα]ι [ὁ]  
 τῆς μακαρίας μνήμης Σεφνάς  
 δεσποτικὸς πιστὸς φοιδ[ερ]ᾶτος ἔτελεύ-  
 τησεν δὲ μην(νί) Νοεμβρίῳ κδ', ἡμέρα β',  
 5 ἰνδ(ικτιῶνος) β'.

Cette inscription a été publiée par C.-G. Curtis et S. Aristarchis ('Ελλην. φιλ. Σύλλογος, Parartima du t. 16, Constantinople, 1885, p. 19). Ils ont lu à la ligne 1, après la dernière lettre, Ο. L'abréviation du verbe s'explique par le manque de place, la première ligne devant occuper la partie supérieure du cartouche. A la ligne 3 la lacune n'est pas indiquée.

9. — (Inv. 1220) Plaque de marbre, brisée à gauche et en bas. Haut. 1 m. 25. Larg. 0 m. 72. Épais. 0 m. 14. Haut. des lettres 0 m. 03-0 m. 045. Provenance, Andrinople.



// ΝΘΑ ΚΑΤΑΚΗΤΕ Ω ΤΗC  
 // ΑΚΑΡΙΑC ΜΝΗΜΗC ΒΟΡΑ  
 ΙΔΗC ΒΕΙΟC ΠΑΥΛΟΥ ΤΡΙ  
 ΒΟΥΝΟΥ ΤΕΛΕΥΤΑ ΜΗ  
 ΙΑΝΟΥΑΡΙΩ ΗΜΑ  
 ΙΝΔΙC ΕΙ

[ν]θα κατόκητε ω τής  
 [μ]ακαρίας μνήμης Βορα-  
 ιδης βείος Παύλου τρι-  
 βούνου · τελευτᾷ μη(νί)  
 5 Ἰανουαρίω, ἡμ(έρα) α',  
 ἰνδι(κτιῶνο)ς ε'.

L. 2. Les quatre premières lettres de μνήμης sont ligaturées.

L. 2-3. On connaît une forme voisine de ce nom, *Buraïdus*, par une inscription latine du Musée de Sofia, cf. G. Seure, *Archéologie thrace*, Paris, 1920, p. 212, n° 173.

L. 4. Les deux premières lettres de μη(νί) sont superposées et ligaturées.

L. 5. Les deux premières lettres de ἡμ(έρα) sont superposées et ligaturées.

L. 6. ε' = 15. Cette manière d'écrire le chiffre de l'indiction se rencontre sur des briques estampées, trouvées à Constantinople; cf. E. Unger (Extr. de l'*Archäologischer Anzeiger*, 1916, 1-2, p. 21).

10. — (Inv. 701). Stèle de calcaire. Haut. 0 m. 48. Larg. 0 m. 41. Épais. 0 m. 10. Haut. des lettres 0 m. 02-0 m. 03. Provenance, Top-Kapou, Constantinople.

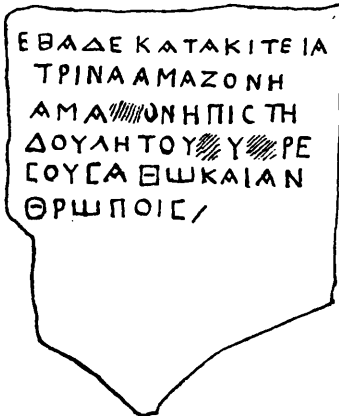


Fig. 5.

Ἐ[ν]θάδε κατάκιτε ἰά-  
 τρινα Ἀμαζόνη,  
 Ἀμα[ζ]όνη πιστή  
 δούλη τοῦ [θ](εο)ῦ [ἀ]ρέ-  
 5 σουσα θ(ε)ῶ καὶ ἀν-  
 θρώποις.

L. 1-2. ἰάτρινα, ἰάτραινα, ἰατρῖνη = sage-femme.

11. — (Inv. 3047). Marbre en deux fragments. Haut. 0 m. 17. Larg. 0 m. 21. Haut des lettres 0 m. 015-0 m. 04.

† ΚΕ ΒΩΗΘΙ ΤΟΝ ΔΟΥΛΩΝ ΣΟΥ  
 ΝΙΚΟΛΑΟΝ ΑΜΑΡΤΩΛΟΝ  
 ΑΜΗΝ ΘΘΣ ΣΟΣΙ ΑΥΤΟΝ †

Κ(ύρι)ε βοήθη τὸν δοῦλων σου  
 Νικόλαον ἀμαρτωλόν.  
 Ἀμήν· ὁ Θε(ε)ς σόσει αὐτόν.

Les α sont gravés en minuscules. A la ligne 3 les deux dernières lettres de ἀμήν sont ligaturées. Le mot σόσει est une graphie défectueuse pour σώση.

12. — (Inv. 3078). Calcaire. Haut. 0 m. 19. Larg. 0 m. 44. Épais. 0 m. 10. Haut. des lettres 0 m. 02-0 m. 025. Provenance, Constantinople.

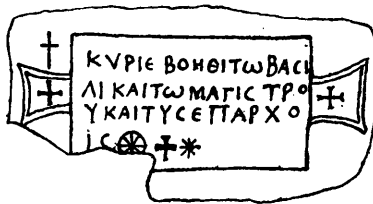


Fig. 6.

Κύριε βοήθη τῷ βασι-  
 λιῇ καὶ τῷ μαγίστρο-  
 υ καὶ τῷ ἐπάρχο-  
 υς.

L. 2-3. μαγίστρου erreur pour μαγίστρω.

## Recherches dans la Bibliothèque du Sérail.

La bibliothèque des Sultans s'élève dans la troisième cour du Sérail, où l'on pénètre après avoir franchi la Porte de la Félicité (Bab-i-Seadet). Deux escaliers à rampe donnent accès à un portique fermé par des vitrages. Une porte en bois avec incrustations de nacre, dont Théophile Gautier a dit qu'elle est une merveille (1), s'ouvre sur la salle, qui présente la forme générale d'un rectangle. Cette salle est recouverte par une coupole soutenue par deux rangées de colonnes. Des faïences tapissent les murs jusqu'au plafond. Des meubles de style, un large divan achèvent de donner à cette bibliothèque un grand air d'élégance et de confort. C'est dans ce joli kiosque, construit par le Sultan Ahmed III au début du xviii<sup>e</sup> siècle, que sont conservés les manuscrits dans des casiers où ils sont posés à plat (2).

Les douze manuscrits grecs que j'ai pu consulter, portaient tous un numéro correspondant aux numéros d'une liste manuscrite qui me fut communiquée par le bibliothécaire. Cette liste comptait 37 numéros, mais le manuscrit n° 34 était indiqué comme manquant.

Th. Ouspensky a donné dans sa publication de l'*Octateuque du Sérail* (1) où il retrace aussi l'histoire de cette bibliothèque, la liste des manuscrits qu'il avait consultés. Cette liste comprend 36 manuscrits dont il a donné une description sommaire. Ce

(1) Cf. Théophile Gautier, *Constantinople*, Paris, 1853, p. 284.

(2) Les manuscrits grecs que j'ai consultés ne se trouvaient pas dans ces casiers, et n'étaient pas visibles. On allait les chercher derrière le casier qu'on a à sa gauche, en entrant.

(3) Cf. *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. XII, Sofia, 1907, p. 230 s. (en russe). On trouvera une histoire plus complète de la bibliothèque du Sérail jusqu'en 1719, dans E. Jacobs, *Untersuchungen zur Geschichte der Bibliothek im Serai zu Konstantinopel I* (Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Philos. histor. Klasse, t. 24, 1919).

sont en majorité des textes d'auteurs grecs classiques. Je n'ai pu étudier ces derniers, le temps m'ayant manqué. Mais les descriptions qui suivent, compléteront celles du savant russe, en ce qui concerne les manuscrits byzantins et les manuscrits grecs postérieurs à la Conquête de Constantinople par les Ottomans.

\*\*

3. — Papier. Format 0 m. 22 × 0 m. 15. xv<sup>e</sup> siècle. *Histoire de Critoboulos*. 306 pages numérotées, précédées de 5 pages non numérotées.

Titre en lettres rouges, effacé (1). Inc. :

Αὐτοκράτορι μεγίστω βασιλεῖ βασιλέων Μεχεμέτει, εὐτυχεῖ, νικητῇ, τροπαιούχῳ, θριαμβευτῇ, ἀηττήτῳ, κυρίῳ γῆς καὶ θαλάσσης θεοῦ θελήματι Κριτόβουλος νησιώτης δοῦλος τῶν δούλων τῶν σῶν.

P. 1. Titre en lettres rouges, effacé (2). Inc. :

Κριτόβουλος ὁ νησιώτης, τὰ πρῶτα τῶν Ἰμβριωτῶν, τὴν συγγραφὴν τήνδε ξυνέγραψε.

P. 306. Des. :

ἀφικνεῖται εἰς τὸ Βυζάντιον · καὶ πέμπτον δὴ καὶ ἑβδομηκοστὸν ἔτος πρὸς ἑννακοσίοις τε καὶ ἑξакισχιλίοις τοῖς ὅλοις ἡνέετο, ἕβδομον δὲ καὶ δέκατον τῆς ἀρχῆς τῷ βασιλεῖ.

Cf. *Fragmenta Historicorum graecorum*, t. V., éd. C. Müller, Paris, 1870, p. 52, 54, 161.

4. — Papier. Format 0 m. 23 × 0 m. 15. xiv<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècle. *Chronique mondiale*. Sans numérotation, endommagé. Le début et la fin manquent.

Inc. Fol. 1 v<sup>o</sup> :

Περὶ τοῦ στερεώματος. Πάλιν ἐν τῇ δευτέρᾳ ἡμέρᾳ τῆς ἀθύσου ἀπέφρωσ καὶ ἀπλέτως τῇ γῇ περικεχυμένης προσέταξε στερέωμα γενέσθαι.

(1) Ouspensky, *op. cit.*, p. 242, n<sup>o</sup> 3 a lu ce titre : Ἐπιστολὴ πρὸς τὸν μέγιστον αὐτοκράτορα περιέχουσα τὸν σκοπὸν τοῦ βιβλίου καὶ τὴν αἰτίαν δηλοῦσα τῆς συγγραφῆς; mais l'incipit n'est pas donné.

(2) Ce titre a été lu par Ouspensky, *op. cit.*, p. 242 : Κριτοβούλου συγγραφὴ ἱστοριῶν α'. L'incipit n'est pas donné, pas plus que le desinit.

La Chronique (incomplète) se termine par l'histoire des empereurs byzantins et par les règnes de Théophile (829-842) et de Michel III (842-867).

Des. :

ἔξῃθε Βασιλείως. ἐνδοθεν δὲ τοῦ κοιτῶνος ἦν Βασιλισκιανὸς τῇ καλεύσει τοῦ βασιλέως ὑπνώτας ἐν τῇ κλίνῃ 'Ρεντακίου πρὸς φυλακὴν αὐτοῦ. Ἰγνάτιος δὲ κοιτωνίτης ἀπελθὼν τοῦ κλείτσι τὴν θύραν τοῦ κοιτῶνος εὔρε διεστραμμένην καὶ ἀπογνοὺς ἐκκ|(θέσθη).

Cf. Symeon Magister, *De Michaele et Theodora*, 48, éd. Bonn, p. 684.

6. — Papier. Format o m. 22 x o m. 14. Sur les *Antiquités de Constantinople*, écrit de la main de Michel le Captif en 1474; 188 pages.

P. 4. Inc. :

Ἱστορίαι περὶ τοῦ Βύζαντος καὶ ἐτέρων ἄλλων βασιλείων. ἐξήγησις Οὐκυμπτωτάτη καὶ περὶ τοῦ μεγάλου Κωνσταντίνου μετὰ δόξης (?)

Χρῆ γινώσκειν ὅτι τὸ Βύζαντιον πόλις ἐστὶ Βύζαντος βασιλέως ὅσπερ τὰ παλάτια ἦσαν ἐν τῇ 'Ακροπόλει ὃ δὲ ἐν αὐτῇ ναὸς ὑπέρχε πρότερον τοῦ Διός.

Cf. Anonyme dans Banduri, *Imperium Orientale*, t. I, Paris, 1711, p. 2.

P. 143 :

Ἱστορίαι τῆς ἁγίας καὶ μεγάλης ἐκκλησίας Σοφίας. Ἡ ἁγία Σοφία ἢ μεγάλη ἐκκλησία, πρῶτον μὲν ἀνήγειρε αὐτὴν Κωνσταντῖνος δρομικὴν, ὁμοίαν τοῦ ἁγίου Ἀγαθονίκου.

Cf. Anonymi de S. Sophia, dans Banduri, *op. cit.*, p. 65; Preger, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, t. I, Leipzig, 1901, p. 74.

P. 182 :

Περὶ τῶν τάφων τῶν βασιλείων τῶν ἐκλεκτῶν καὶ περιζήμων λίθων τῶν ἰσταμένων ἐν τῷ ναῷ τῶν ἁγίων Ἀποστόλων καὶ εἰς λοιποὺς ἐτέρους ναοὺς.

Inc. :

Ἐν τῷ ἡρώῳ τοῦ μεγάλου Κωνσταντίνου ἐν πρώτοις κατὰ ἀντολὰς κείται...

Cf. *De Cerimoniis aulae byzantinae*, II, 42 éd. Bonn, p. 642; G. Codinus, *De antiquitatibus Constantinopolitanis*, éd. Bonn,

p. 203; Du Cange, *Constantinopolis christiania*, Paris, 1680, lib. IV, p. 109; Banduri, *op. cit.*, p. 121.

P. 188. Des. :

ἐγράφη παρ' ἐμοῦ Μιχαήλ αἰχμαλώτου ἁμῆν. ἔτει, ΓΘπβ' Ἰνδικτιῶνος ζ'  
παρασκευῆ ὥρα Γ' (1474)<sup>1</sup>.

8. — Parchemin. Format o m. 42 × o m. 30. xii<sup>e</sup> siècle, *Octateuque* illustré; 568 feuillets.

Ce manuscrit, qui provient de la bibliothèque des Comnènes, est un des rares exemplaires de l'Octateuque illustré. Il a été décrit par Th. Ouspensky, qui en a reproduit les nombreuses miniatures.

Cf. *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. XII, Sofia, 1907, (en russe) avec un Album de 47 pl.).

13. — Parchemin. Format o m. 41 × o m. 30. xiii<sup>e</sup> siècle. *Psaumes de David* avec miniatures; 281 feuillets.

Inc. Fol. 1 r<sup>o</sup> :

Προσίμῳ τῆς ἐξηγήσεως τῆς βίβλου τῶν ψαλμῶν ἦτοι τοῦ Ψαλτηρίου καὶ ἐγκώμιον τοῦ Δαβὶδ. Πατήρ τοῦ παρόντος βιβλίου τὸ μὲν ὄλον εἶπειν ὁ θεοῦ παῖς. ὑπερασπιῶ. εἰρή, τῆς πόλεως τύχης δι' ἐμὲ καὶ διὰ Δαβὶδ τὸν παῖδ' ἁμου.

Une miniature à fond d'or représente le roi David, assis sur un trône et jouant de la lyre; à droite un personnage debout joue des cymbales; à gauche deux autres personnages tiennent l'un une flûte, l'autre une espèce de mandoline.

Fol. 104 v<sup>o</sup>. Miniature à fond d'or. Le roi David, couronne en tête, est assis sur un trône, faisant un geste d'allocution. Devant lui le prophète Nathan tenant un rouleau déployé. A ses pieds Bath-Schéba, couronne en tête, dans l'attitude de la prosternation.

(Nathan reproche à David sa conduite coupable à l'égard de Bath-Schéba. Cf. Psaume LI.)

Fol. 155 v<sup>o</sup>. Miniature à fond d'or. Asaph, tenant un rouleau

(1) Ouspensky, *op. cit.*, p. 242 s., n<sup>o</sup> 6, ne signale pas le texte sur les tombeaux des empereurs à l'église des Saint-Apôtres.

déployé devant lui, fait un geste d'allocution. Deux personnages debout l'écoutent. (Cf. Psaume LXXIII s.).

Fol. 265 v°. Petite miniature à fond d'or. Deux personnages debout levant un bras et se tenant par la main. (Israélites chantant le cantique de l'Exode; cf. Exode XV.)

Fol. 271 r°. Petite miniature. Anne, mère de Samuel, en buste, tenant dans la main gauche un rouleau et levant la main droite. (Cantique d'Anne; cf. I Samuel 2, 1-10.)

Fol. 275 r°. Petite miniature à fond d'or. Le prophète Ésaïe, en buste, tenant le rouleau dans la main gauche. (Prière tirée du livre d'Ésaïe.)

Fol. 276 v°. Petite miniature à fond d'or. Le prophète Jonas, en buste, tenant le rouleau dans la main gauche. (Prière tirée du livre de Jonas.)

Fol. 277 v°. Petite miniature. Les trois jeunes Hébreux dans la fournaise. Au-dessus un ange, les ailes déployées, étend ses bras sur la tête de deux des jeunes gens. (Prière d'Azarias, compagnon de Daniel; Cf. Daniel III.)

Fol. 279 v°. Petite miniature à fond d'or. La Vierge, en buste, dans l'attitude de l'Orante (type de la Vierge des Chalcopratia.) (Cantique de Marie; cf. Luc I, 47 s.).

Des. Fol. 281 r° :

ὑπὲρ τοῦ κατευθῆναι τὴν πορείαν τῆς πολιτείας ἡμῶν εἰς ὄδον εἰρήνης τῆς κατὰ θεόν · τέλος ἰ.

15. — Papier. Format 0 m. 21 × 0 m. 13. *Grammaire de Manuel Moschopoulos*, écrit de la main de Manuel Lampadarios Chrysa-phi, en 1463; 364 feuillets.

Inc. Fol. 8 r° :

Ἀρχὴ σὺν θεῷ ἀγίῳ τῶν Ἑρωτημάτων, πόνημα τοῦ σφωτάτου καὶ λογιωτάτου κυρίου Μανουήλ τοῦ Μοσχόπουλου.

Τί ἐστι προσωδέξ · ποία τάσις ἐγγραμμῆτος φωνῆς.

(1) Cf. *Ibid.*, p. 246, n° 13. Ouspensky n'a pas signalé la miniature du fol. 271 r°. Au sujet de la miniature 276 v° il remarque simplement qu'elle est mal conservée. Le desinit n'est pas donné.

Des. Fol. 364 r° :

Ἐτελειώθη τὸ παρὸν βιβλίον τοῦ πρώτου σχεδίου ἐν μηνὶ ἰουλίῳ καθ' ἡμέραν παρασκευῆ, ἐν ἔτει, Γ'Θοα' ἰνδικτιῶνος ια', γραφὴν παρὰ Μανουὴλ Δαμπαδάρειου τοῦ Χρυσάφη (1463)<sup>1</sup>.

Sur Manuel Moschopoulos et sa Grammaire, cf. K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, Munich, 1897, p. 547.

19. — Papier. Format 0 m. 14 × 0 m. 09. *Recueil contenant différents traités*. xiv°-xv° siècle. 332 feuillets.

Fol. 153 r° :

Ἐκ τῶν τακτικῶν Λέοντος τοῦ Σοφοῦ.

Inc. :

Πρώτη κεφαλὴ ὁ στρατηγὸς καὶ μετ' αὐτὸν οἱ μεράρχαι εἶτα δρουγγάριοι εἶτα οἱ κόμητες ἤγγου οἱ τῶν λεγόμενων βάνδων ἄρχοντες εἶτα οἱ ἑκατόνταρχοι ἐφεξῆς οἱ δεκάδαρχοι.

Des. Fol. 155 v° :

ὑψηλότερον γινόμενον τοῦ τείχους τῆς πόλεως ἐν ταύτῃ ἄνδρες ἀνιχνεύοντες πολεμιστὰι πρὸς τοὺς ἐν τῇ πόλει ἐκ ταύτης μάχονται.

Ce Taktikon de l'empereur Léon diffère du traité signalé par K. Krumbacher, *op. cit.*, p. 636, 637; cf. Migne, *P. G.* t. 107, p. 672 s.

Fol. 317 r° :

Περὶ προβλήσεως πατριάρχου.

Inc. :

Συνάγονται οἱ ἐπιδημοῦντες τῇ Κωνσταντίνου (*sic*) ἀρχιερεῖς, εἰ μὲν καὶ πλείους τύχοιεν ὄντες.

Des. Fol. 319 v° :

οἱ δὲ γε τῆς ἐκκλησίας ἄρχοντες μετὰ τῶν ἐπιρροπιταρίων καὶ ἱματίων.

Cf. Codinus, *de Officiis*, XX, éd. Bonn, p. 101, 105.

Fol. 319 v° :

Δόγμα βασιλικὸν γραφὴν, πραχθὲν καὶ δεθὲν τῇ ἱερᾷ καὶ ἀγίᾳ καθολικῇ καὶ

(1) Cf. *Ibid.*, p. 246 n° 15.



ἀποστολικῆ ἐκκλησίᾳ τῆς Ῥώμης παρὰ τοῦ μακαρίου Κωνσταντίνου τοῦ ἐν βασιλεῦσι πρώτου χριστιανοῦ.

Inc. :

Ἐν τῷ ὀνόματι τῆς ἁγίας καὶ ἀδιαιρέτου τριάδος τοῦ πατρὸς δηλαδὴ καὶ τοῦ υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος βασιλεὺς καῖσαρ Φλάβιος Κωνσταντῖνος ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ.....

Des. Fol. 330 r° :

... τοῦ κυρίου καὶ θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ εὐμενῶς ἐπινεύοντος αἰωνίως καὶ εὐτυχῶς τούτοις εἰς κτῆσιν ἐσόμενα<sup>1</sup>.

Texte grec de l'*Edictum Constantini ad Silvestrum papam*; cf. Migne, *P. L.*, t. VIII, p. 567, 578.

21. — Parchemin. Format o m. 30 × 0 m. 23. *Évangélaire* avec miniatures. xiii<sup>e</sup> siècle. 210 feuillets.

Fol. 1 r° : Miniature ornementale, en forme de cadre rectangulaire, au-dessus duquel sont deux paons de chaque côté d'une fontaine. Au-dessous début de l'Évangile selon saint Jean.

Fol. 55 r° : Miniature ornementale en forme de cadre rectangulaire. Évangile selon saint Matthieu.

Fol. 64 r° : Miniature semblable à la précédente. Évangile selon saint Marc.

Fol. 132 r° : Miniature ornementale en forme de portique. Évangile selon saint Luc (2).

Les textes des Évangiles commencent par une lettre ornementale.

24. — Papier. Format o m. 23 × 0 m. 155. *Description des îles de l'Archipel par Christophore Buondelmonti*, texte grec. xvi<sup>e</sup> siècle; incomplet.

(1) Ce texte n'est pas identifié par Ouspensky, *op. cit.*, p. 247-249 n° 19, qui n'a pas donné les desinit de ces trois traités. Il mentionne par contre un autre traité : fol. 330 v° : Περὶ πολεμικῆς συντάξεως, dont R. Förster, qui a consulté ce manuscrit, donne l'incipit et le desinit (cf. *Philologus*, t. 42, 1884, p. 167).

(2) Cf. *Ibid.*, p. 249 n° 21. Les miniatures sont seulement mentionnées par Ouspensky.

Cf. l'édition de E. Legrand parue dans les *Publications de l'École des Langues orientales*, 4<sup>e</sup> série, t. XIV, Paris, 1897; H. Omont, *Bibliothèque Nationale. Catalogue des manuscrits grecs, latins, français et espagnols et des portulans recueillis par feu Emmanuel Miller*, Paris, 1897, p. 45-46, Supplément grec n° 1184 (1).

28. — Papier. Format o m. 40 × o m. 30. *Histoire de Jean Cantacuzène*. xiv<sup>e</sup> siècle. 326 feuillets.

Inc. Fol. 5 r° :

Ἐπιστολαί. Νεῖλος Χριστοδοῦλω. Ἐπειδὴ σε βούλεσθαι εἶδα μηδὲν τῶν ἡμετέρων ἀγνοεῖν....

Fol. 6 r° :

Χριστοδοῦλος Νεῖλω. Ἐπήνεσα σοῦ τὸν τρόπον, ὃ φίλε Νεῖλε, τὴν σὴν ἐπιστολὴν ἀνυχούς.

Des. Fol. 326 r° :

... ἀλλὰ καὶ σφίσιν αὐτοῖς, πολλῶν κακῶν αἰτίαν γενομένων<sup>2</sup>.

Cf. édit. Bonn, t. I, p. 7, 9; t. III, p. 365.

35. — Parchemin. Format o m. 15 × o m. 12. *Évangélaire* avec miniatures. xii<sup>e</sup> siècle. La fin du manuscrit est en grande partie détruite par l'humidité.

Inc. Fol. 5 r°. Miniature ornementale, en forme de cadre rectangulaire. Au-dessous lettre d'Eusèbe à Carpianos.

Fol. 6 r° :

ὑπόθεσις τῆς τῶν εὐαγγελιστῶν συμφωνίας.

Fol. 8 v°-fol 13 r° : Portiques avec trois colonnes soutenant une arcade à fond d'or. L'espace entre les colonnes est réservé aux canons, ou recueil des passages parallèles des quatre Évangiles.

Fol. 14 v° : Miniature à pleine page et à fond d'or. L'évangéliste Matthieu assis devant un pupitre.

Fol. 15 r° : Miniature à pleine page et à fond d'or, en forme de carré.

(1) *Ibid.*, p. 249 n° 24. Ce texte n'est pas identifié par Ouspensky.

(2) *Ibid.*, p. 250 n° 28. Ouspensky ne donne pas le desinit.

Début de l'Évangile selon saint Matthieu.

Fol. 58 v° : Miniature à pleine page et à fond d'or. L'évangéliste Marc assis et écrivant.

Fol. 60 r° : Miniature ornementale en forme de carré. Au-dessous début de l'Évangile selon saint Marc.

Fol. 88 v° : Miniature à pleine page et à fond d'or. L'évangéliste Luc assis, levant la tête.

Fol. 89 r° : Miniature ornementale, en forme de carré. Au-dessous début de l'Évangile selon saint Luc.

Fol. 135 v° : Miniature à pleine page et à fond d'or. L'évangéliste Jean assis et méditant.

Fol. 136 r° : Miniature ornementale. Au-dessous début de l'Évangile selon saint Jean (1).

37. — Papier. Format 0 m. 30 × 0 m. 22. *Lexique d'Antoine moine*, écrit en 1465; 520 feuillets.

Inc. Fol. 9 r° :

Ἀντωνίου μοναχοῦ Συναγωγή λέξεων συλλεγεῖσα ἐκ διαφόρων βιβλίων τῆς παλαιᾶς τε φημι γραφῆς καὶ τῆς νέας καὶ αὐτῆς δῆπου τῆς θύραθεν. Τὸ α μετὰ τοῦ α ἄνομα ἀρσενικόν<sup>1</sup>. Ἄαπτος ὁ ἀπροσπέλαστος παρὰ τὸ ἄπτω, ἄπτὸς καὶ ἄαπτος.

Des. Fol. 520 v° :

ἔτους, ΓΘγ' ἰνδικτιῶνος γ' μηνὶ σεπτεμβρίῳ ἐ' ἡμέρᾳ σαδδάτω (1465).

Sur ce Lexique, cf. K. Krumbacher, *op. cit.*, p. 374, 375.

★★

A. D. Mordtmann avait établi, en 1854, une liste des 22 manuscrits grecs vus par lui dans la bibliothèque du Sérail (3). Dans cette liste il mentionne quelques manuscrits byzantins : n° 2 *Traité sur l'histoire byzantine*; n° 13 *Psaumes de David* dont il

(1) *Ibid.*, p. 250 n° 34. Ouspensky ne fait que mentionner ce manuscrit sous un numéro différent.

(2) Cette phrase est omise par Ouspensky, *op. cit.*, p. 242 n° 4. Le manuscrit portait le n° 4 quand le savant russe l'a consulté. Il porte aujourd'hui le n° 37.

(3) Cf. *Philologus*, t. 9, 1854, p. 582-583.

donne le titre incomplet et mal lu; n° 14 Lexique d'Antoine moine; n° 19 Histoire universelle (traité d'histoire byzantine); n° 21 Traité d'histoire byzantine.

Dans cette liste on peut reconnaître deux ou trois des manuscrits qui existent encore. Le n° 13 porte le même numéro aujourd'hui. Le n° 14 est notre n° 37. Le n° 19 est peut-être notre n° 4.

E. Miller, qui travailla, en 1864, à la bibliothèque du Sérail, n'a pas dressé de liste des manuscrits étudiés par lui. Il mentionne surtout les « ouvrages appartenant aux belles époques de la littérature » et parmi les manuscrits grecs un ouvrage de Critobule, qui existe encore (n° 3) (1).

F. Blass, qui avait utilisé une liste dressée par Dethier en 1878, a trouvé 40 manuscrits grecs (2). Sa liste correspond à celle d'Ouspensky, mais au moment où ce dernier travaillait, en 1907, plusieurs manuscrits ne lui ont pas été communiqués. Ce sont les manuscrits 11, 31, 35, qui avaient été cependant signalés par Blass (3). De plus, la liste du savant russe ne compte plus 40 manuscrits, mais 36. Ainsi, depuis l'époque de Blass 7 manuscrits grecs ne sont plus mentionnés.

Si l'on compare la liste des manuscrits dressée par Ouspensky à celle qui précède, on peut faire les remarques suivantes.

Le manuscrit n° 35 porte le n° 34 dans la liste d'Ouspensky. Le manuscrit n° 37 figure sur la liste du savant russe sous le n° 4. Le manuscrit n° 4 n'est pas mentionné par Ouspensky. Ce dernier manuscrit n'avait cependant pas disparu. On peut le reconnaître dans la liste de Blass, où il porte le n° 37 (4)..

(1) Cf. E. Miller, *Rapport sur une mission scientifique en Orient* (Archives des Missions scientifiques, 2<sup>e</sup> série, t. II, 1865, p. 496 s.).

(2) Cf. F. Blass (*Hermès*, t. 23, 1888, p. 219 s., 622 s.). La liste de Dethier a été publiée par E. Abel, *Die Bibliothek des Königs Matthias Corvinus* (Extr. des *Literarische Berichte aus Ungarn*, Budapest, 1878, II. Bd., 4. Heft. p. 11-13). Cette liste est moins complète que celle publiée plus tard par Blass.

(3) Cf. Blass, *op. cit.*, p. 220, 221, 224; Ouspensky, *op. cit.*, p. 246, 250.

(4) Cf. *Hermès* t. 23, 1888, p. 225. Blass le décrit ainsi : Papier. Écriture tardive. Histoire des empereurs romains et byzantins. Endommagé à gauche en haut. Le début et la fin manquent. Blass mentionne encore sous le n° 38 un Bombycin du xiv<sup>e</sup> s. contenant un Commentaire des Psaumes. Ce dernier manuscrit ne peut être identifié avec aucun de ceux qui sont signalés plus haut.

Stephen Gaselee dans une publication récente, où il donne surtout le journal de son séjour à Constantinople, en 1909, a donné une liste sommaire des manuscrits grecs du Sérail, résultat, dit-il, d'un examen un peu précipité (the result of my rather hurried inspection) (1).

Cette liste ne comprend que 33 manuscrits. Il est probable que Gaselee n'a pas vu tous les manuscrits. Sa liste concorde, en effet, jusqu'au n° 33 avec celle d'Ouspensky. Les manuscrits n° 11 et n° 31, qui n'avaient pas été communiqués au savant russe, existaient toujours. Le manuscrit n° 4 est indiqué comme contenant le lexique d'Antoine moine, ainsi qu'Ouspensky l'avait noté. Il figure dans notre liste sous le n° 37. Quant au manuscrit, qui porte dans notre liste le n° 4, et qui n'était plus mentionné par les travailleurs depuis l'époque où Blass l'avait signalé, en 1888, il a reparu en 1920.

Ces curieuses anomalies méritaient d'être signalées. Elles montrent que la liste des manuscrits grecs de la Bibliothèque du Sérail manque de fixité. Des manuscrits semblent disparaître, puis apparaissent de nouveau plus tard. Peut-être n'est-il pas trop chimérique d'espérer revoir un jour certains manuscrits que l'on croyait à jamais disparus.

---

(1) Cf. S. Gaselee, *The greek manuscripts in the Old Seraglio at Constantinople*, Cambridge, 1916, p. 9-10. Cette publication m'a été communiquée par M. H. Omont, qui m'a aussi prêté son exemplaire du travail de E. Abel, sur la bibliothèque de Matthias Corvin, ainsi que l'étude de E. Jacobs, sur l'histoire de la bibliothèque du Sérail. Je lui exprime tous mes remerciements pour l'intérêt qu'il a bien voulu témoigner à ces recherches.



## APPENDICE

---

### Une nouvelle Colonne sculptée.

Quelques semaines après mon départ de Constantinople, on a découvert dans la cour d'un grand Han près de Bayézid un fragment de demi-colonne sculptée. La Direction des Musées impériaux a eu l'obligeance de me faire parvenir une photographie de ce curieux monument. Cette demi-colonne, haute de quatre mètres, était destinée à être appliquée à un mur dans un but décoratif. Les sculptures, qui la recouvrent, sont des séries d'ornements superposés en forme de cœur, entourés de moulures, qui se terminent en pointes. Une autre moulure, décrivant une ligne sinueuse, sépare les séries d'ornements en forme de cœur (Pl. XL).

Ce monument complète la série de colonnes ou de pilastres historiés, qui proviennent de Constantinople et qui sont conservés au Musée impérial. Les Byzantins appliquèrent très tôt la décoration végétale sur leurs colonnes, et en tirèrent des effets très heureux. Cette décoration est très riche sur le grand pilastre sculpté, trouvé dans le mur du palais connu sous le nom de « Maison de Justinien (1) ». Les ornements végétaux sont encore mêlés à des personnages et à des animaux sur les deux tambours d'une colonne sculptée du Musée (2).

Enfin, dans la cour du Musée, se dresse une Colonne en tronc de palmier. Le fût, en marbre, est tout entier recouvert par les cicatrices régulières que les feuilles laissent en tombant sur la

(1) Cf. J. Ebersolt, *Rapport sommaire sur une Mission à Constantinople*, (Extr. des *Missions scientifiques*, nouv. série, fasc. 3, Paris, 1911, p. 15-16, pl. XIII, fig. 21); G. Mendel, *Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines*, t. III, Constantinople, 1914, p. 424 s., n° 1179.

(2) Cf. G. Mendel, *op. cit.*, t. II, p. 435 s., n° 658, p. 440 s., n° 659.

tige ligneuse de certaines espèces de palmier (1). C'est peut-être un ornement analogue que le sculpteur a fait figurer sur la demi-colonne, trouvée près de Bayézid. Mais l'arbre n'est pas un palmier; c'est un tronc sur lequel on a représenté les cicatrices que laissent les branches arrachées, ou bien des incisions régulières, pratiquées dans l'écorce, d'où s'échappent des gouttes de séve.

Ces ornements, sculptés assez profondément, ne paraissent pas postérieurs au iv<sup>e</sup> siècle; ils sont, en tout cas, d'une époque où l'art byzantin n'est pas encore franchement caractérisé.

(1) Cf. G. Mendel, *op. cit.*, t. III, p. 471, n<sup>o</sup> 1247.

---



## LISTE DES ILLUSTRATIONS

---

### TABLE DES GRAVURES CONTENUES DANS LE TEXTE

	Pages.
Fig. 1. — Inscription de stèle funéraire. . . . .	50
Fig. 2.                                    Id.                                    . . . . .	50
Fig. 3.                                    Id.                                    . . . . .	51
Fig. 4.                                    Id.                                    . . . . .	51
Fig. 5.                                    Id.                                    . . . . .	53
Fig. 6. — Inscription. . . . .	54

---

### TABLE DES PLANCHES

- Pl. I. — Colonne du Sérail.
- Pl. II. — Place de l'At-Meïdan et Mosquée d'Ahmed.
- Pl. III. — Place de l'At-Meïdan et Saintę-Sophie.
- Pl. IV. — La Corne d'Or et la Pointe du Sérail.
- Pl. V. — Emplacement de la fouille dans la seconde cour du Sérail.
- Pl. VI. — Colonne de la seconde cour du Sérail.
- Pl. VII, 1. — Plan de la fouille dans la seconde cour du Sérail.
- Pl. VII, 2. — Les monuments près de Sainte-Irène.
- Pl. VIII. — Plan et coupe du mur mis à découvert.
- Pl. IX. — Les couvercles des deux sarcophages avant leur extraction.
- Pl. X. — Extraction du sarcophage en porphyre n° II.
- Pl. XI. — Les sarcophages en porphyre transportés de Sainte-Irène au Musée.
- Pl. XII. — Les sarcophages en porphyre devant le Musée.
- Pl. XIII, 1. — Sarcophage en porphyre n° I.
- Pl. XIII, 2. — Sarcophage en porphyre n° II.
- Pl. XIV, 1. — Sarcophage en porphyre n° III.
- Pl. XIV, 2. — Sarcophage en porphyre n° IV.
- Pl. XV. — Sarcophage en porphyre n° III.
- Pl. XVI. — Sarcophage en porphyre n° V.
- Pl. XVII. — Sarcophage en porphyre n° VI.
- Pl. XVIII. — Sarcophage en marbre tacheté au Musée.

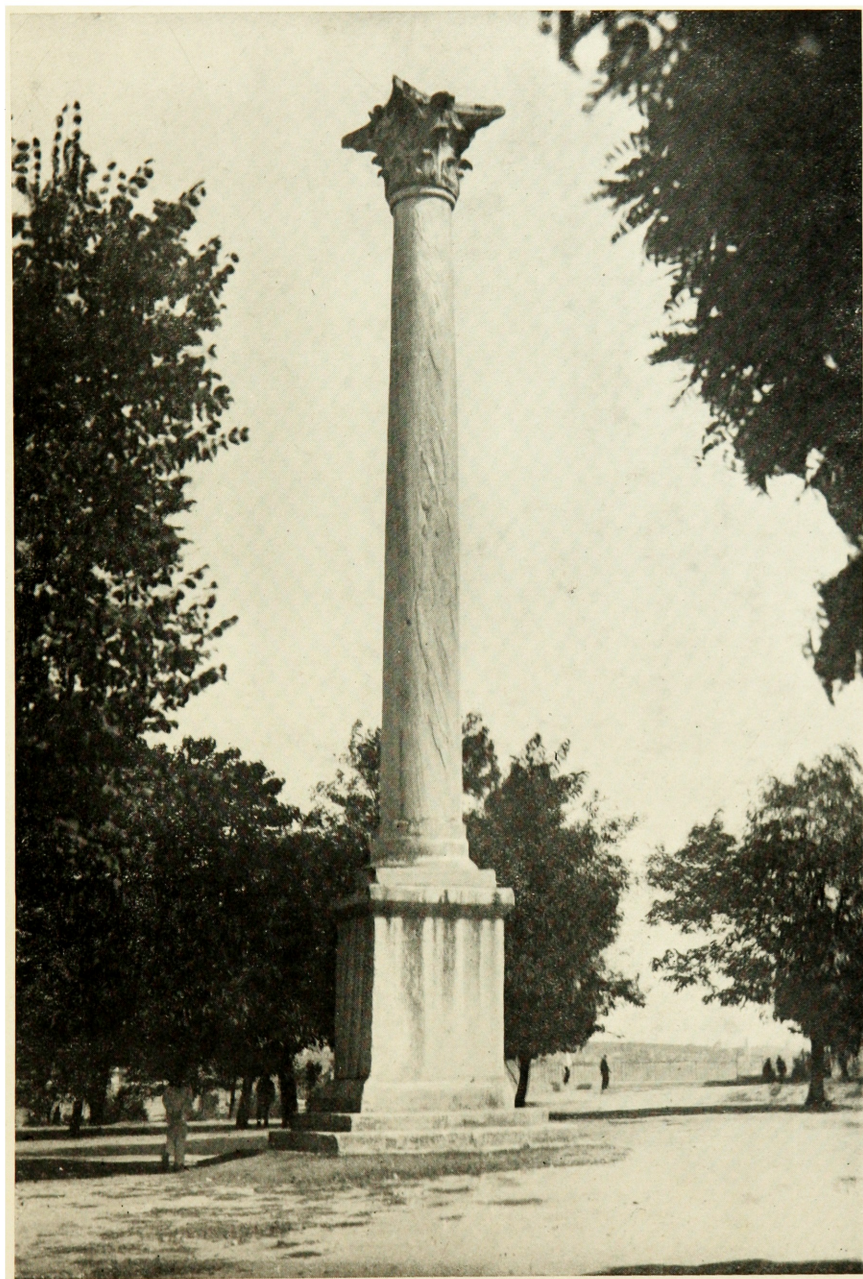
- Pl. XIX. — Sarcophage en marbre rose au Sérail.  
 Pl. XX. — Substructions du Kiosque de Bagdad.  
 Pl. XXI. — Sarcophage de vert antique sous le Kiosque de Bagdad.  
 Pl. XXII. — Autel antique en porphyre dans la troisième cour du Sérail.  
 Pl. XXIII, 1. — Chapiteau.  
 Pl. XXIII, 2. — Console.  
 Pl. XXIII, 3. — Chapiteau.  
 Pl. XXIV, 1. — Sculptures.  
 Pl. XXIV, 2. — Chapiteaux.  
 Pl. XXIV, 3. — Sculpture.  
 Pl. XXIV, 4. — Plaque sculptée avec inscription.  
 Pl. XXV. — Obélisque en porphyre dans le jardin du Musée.  
 Pl. XXVI. — Vue de Stamboul prise en avion.  
 Pl. XXVII, 1. — Mur maritime près de Tchatladi-Kapou.  
 Pl. XXVII, 2. — La Mosquée d'Ahmed, le Ministère de la Justice et Sainte-Sophie.  
 Pl. XXVIII, 1. Ruines du Grand Palais. Terrasse.  
 Pl. XXVIII, 2. — Grandes voûtes en berceau près du Pavillon d'escalier.  
 Pl. XXIX. — Pavillon d'escalier. Façade Est.  
 Pl. XXX. — Pavillon d'escalier. Façade Nord.  
 Pl. XXXI, 1. — Façade de la « Maison de Justinien ».  
 Pl. XXXI, 2. — Tour d'angle près de la « Maison de Justinien ».  
 Pl. XXXII, 1. — Porte maritime du Grand Palais.  
 Pl. XXXII, 2. — Porte maritime du Grand Palais.  
 Pl. XXXIII. — Arab-Djami à Galata.  
 Pl. XXXIV. — Fresques d'Arab-Djami.  
 Pl. XXXV, 1. — Parapet sculpté.  
 Pl. XXXV, 2. Id.  
 Pl. XXXVI, 1. Id.  
 Pl. XXXVI, 2. Id.  
 Pl. XXXVII, 1. Id.  
 Pl. XXXVII, 2. Id.  
 Pl. XXXVIII, 1. Id.  
 Pl. XXXVIII, 2. Id.  
 Pl. XXXIX, 1. Id.  
 Pl. XXXIX, 2. Id.  
 Pl. XL. — Demi-colonne sculptée.
-

## TABLE DES MATIÈRES

---

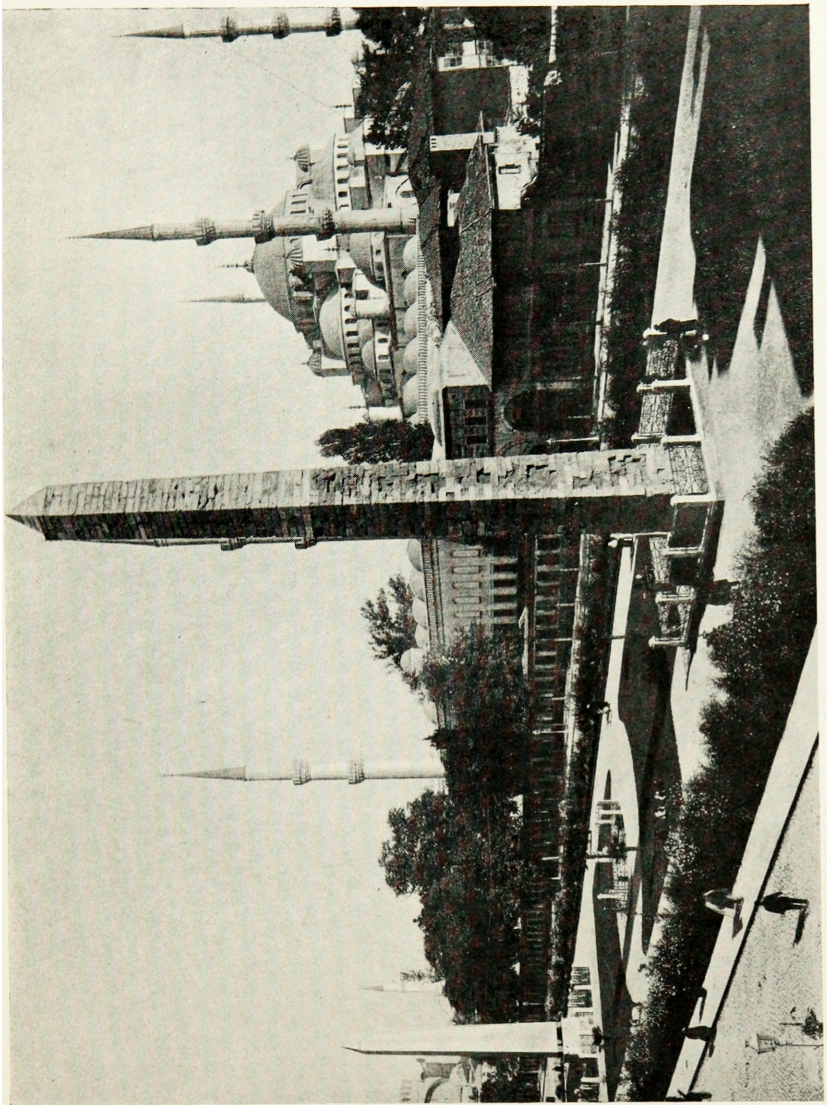
	Pages.
INTRODUCTION . . . . .	I
I. — Les sarcophages impériaux de Constantinople . . . . .	1
II. — Recherches dans les ruines du Grand Palais. . . . .	28
III. — Arab-Djami et ses sculptures byzantines . . . . .	38
IV. — Inscriptions byzantines inédites ou peu connues . . . . .	45
V. — Recherches dans la Bibliothèque du Sérail . . . . .	55
APPENDICE : Une nouvelle colonne sculptée. . . . .	67
LISTE DES ILLUSTRATIONS . . . . .	69
TABLE DES MATIÈRES. . . . .	71





Colonne du Sérail.

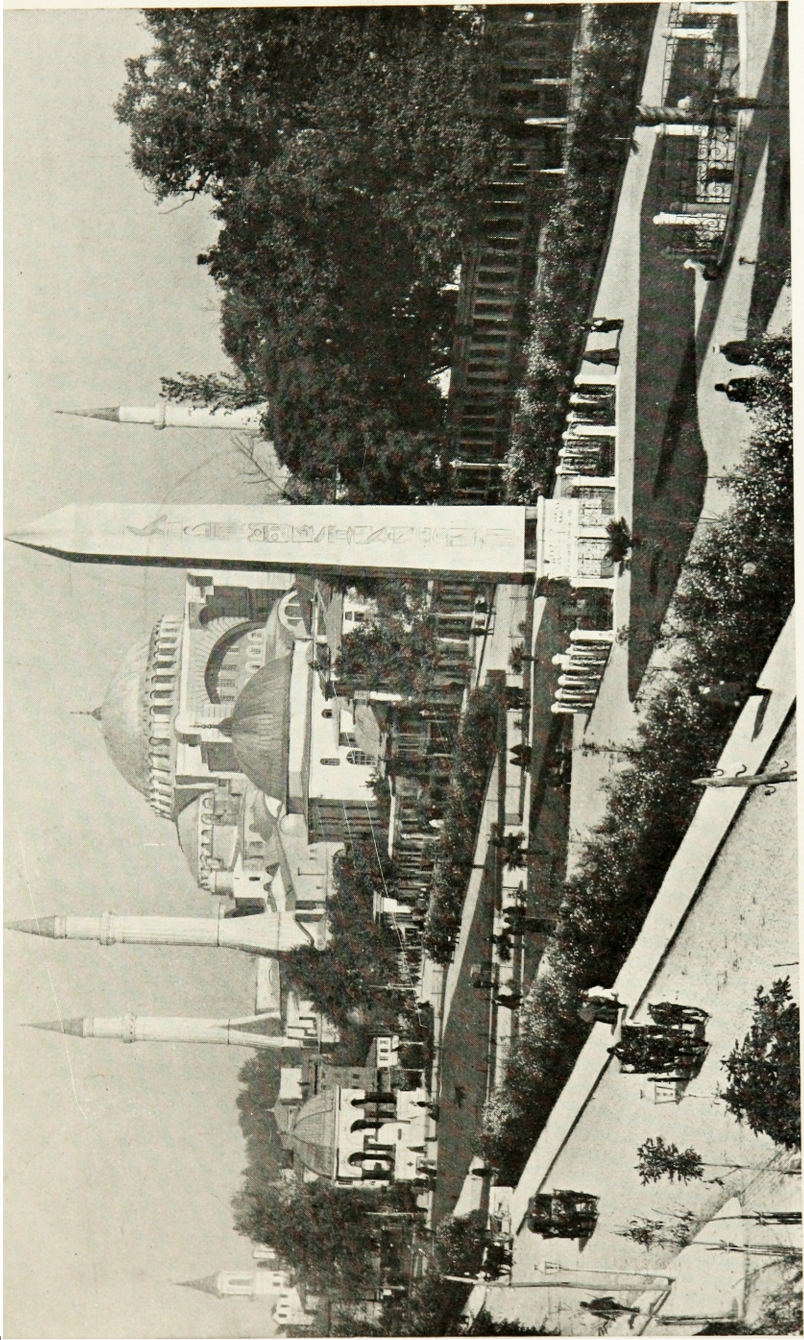




Place de l'At-Meidan et Mosquée d'Ahmed.



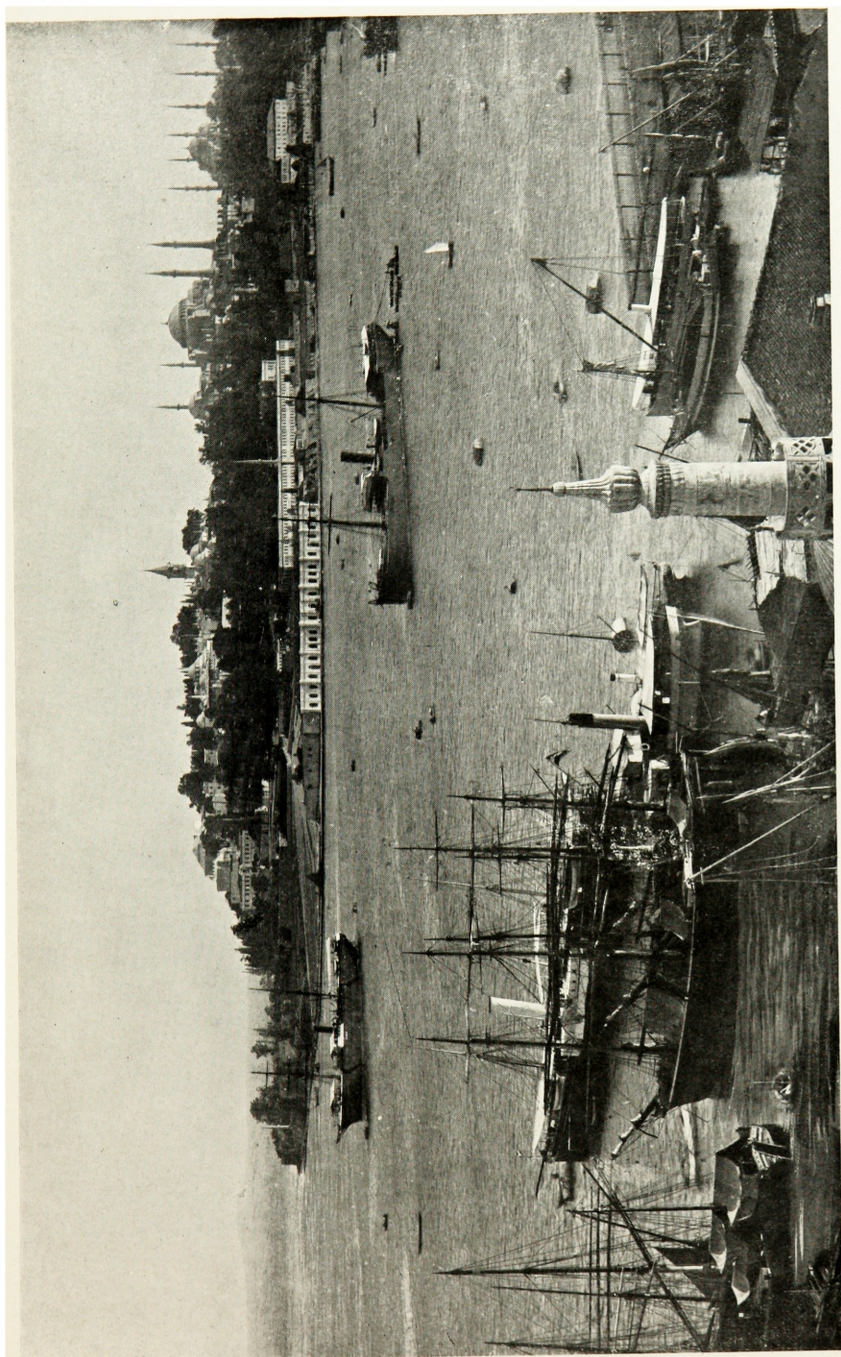




Place de l'At-Meidan et Sainte-Sophie.







La Corne d'Or et la Pointe du Sérail.



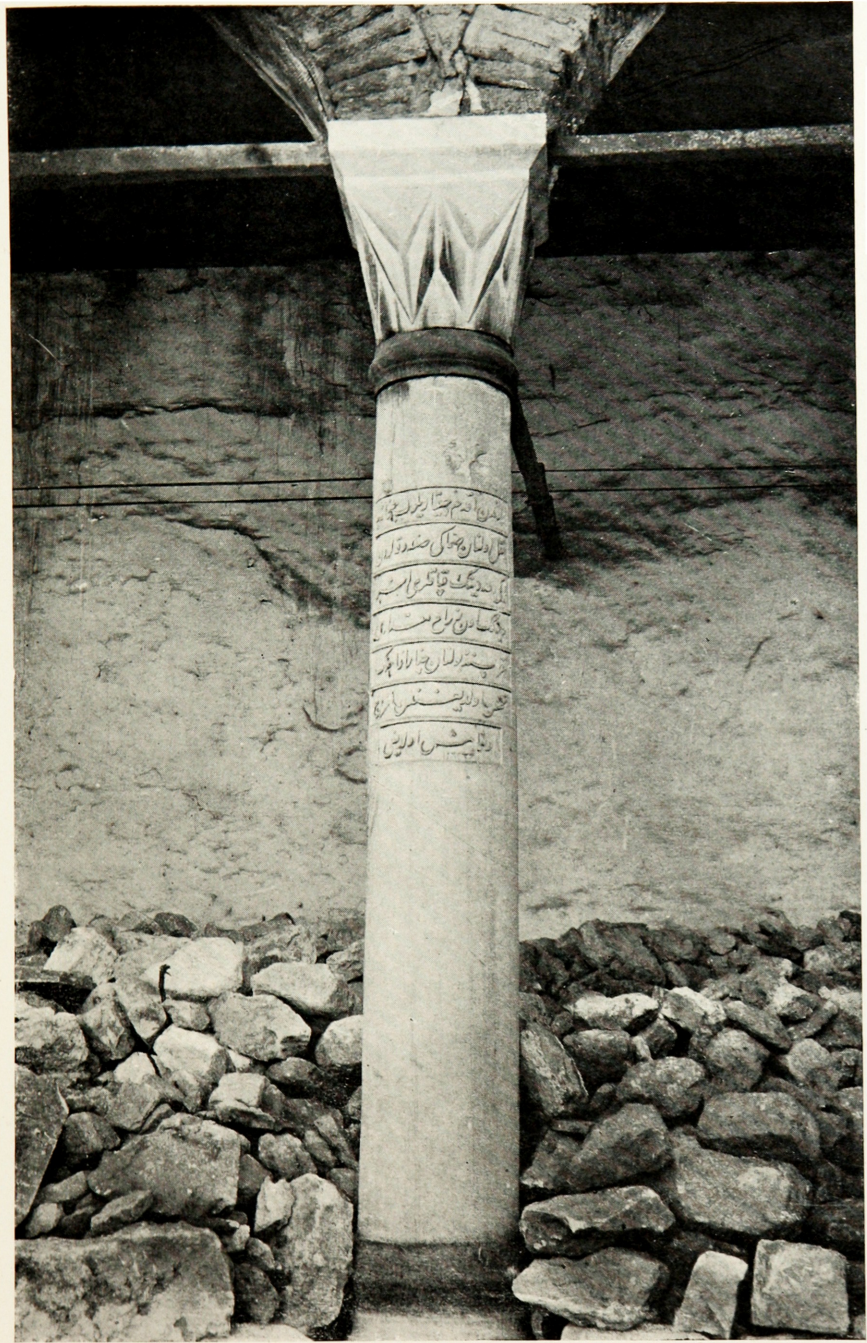




Emplacement de la fouille dans la seconde cour du Sérail.



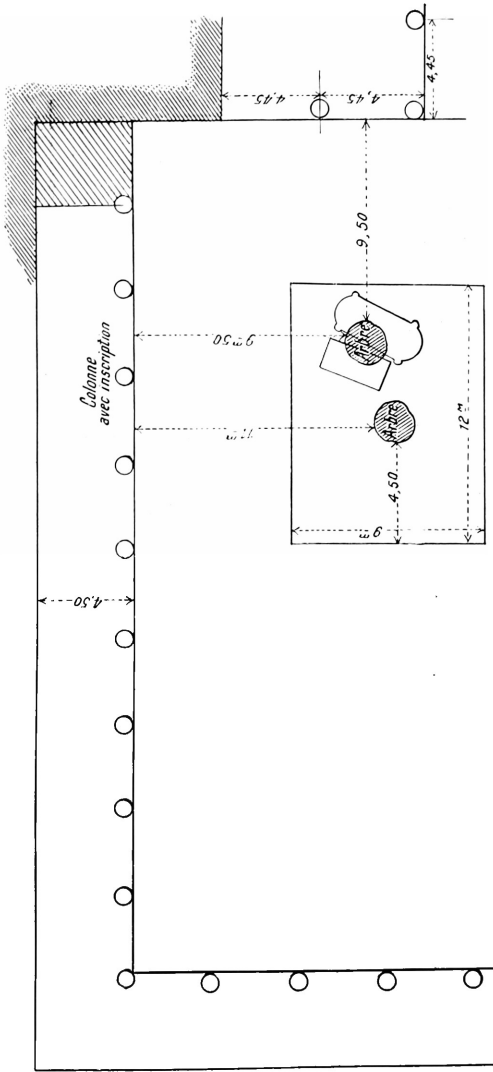




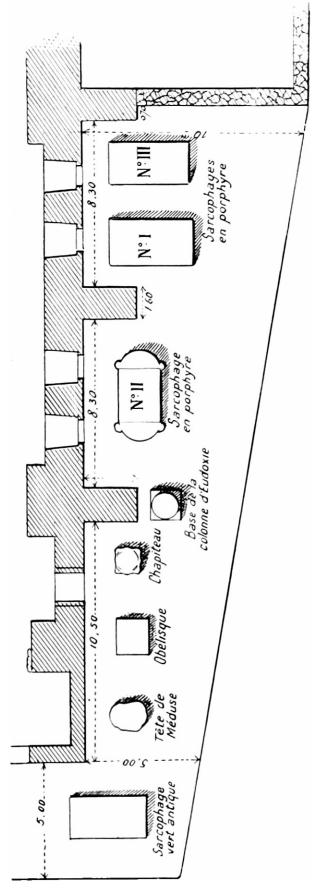
Colonne de la seconde cour du Sérail.





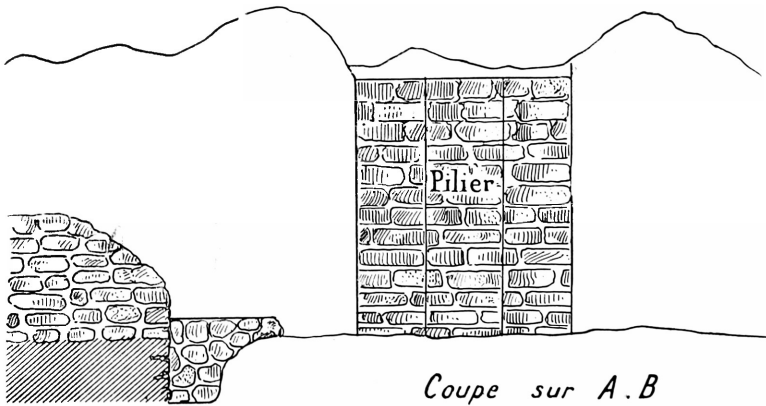
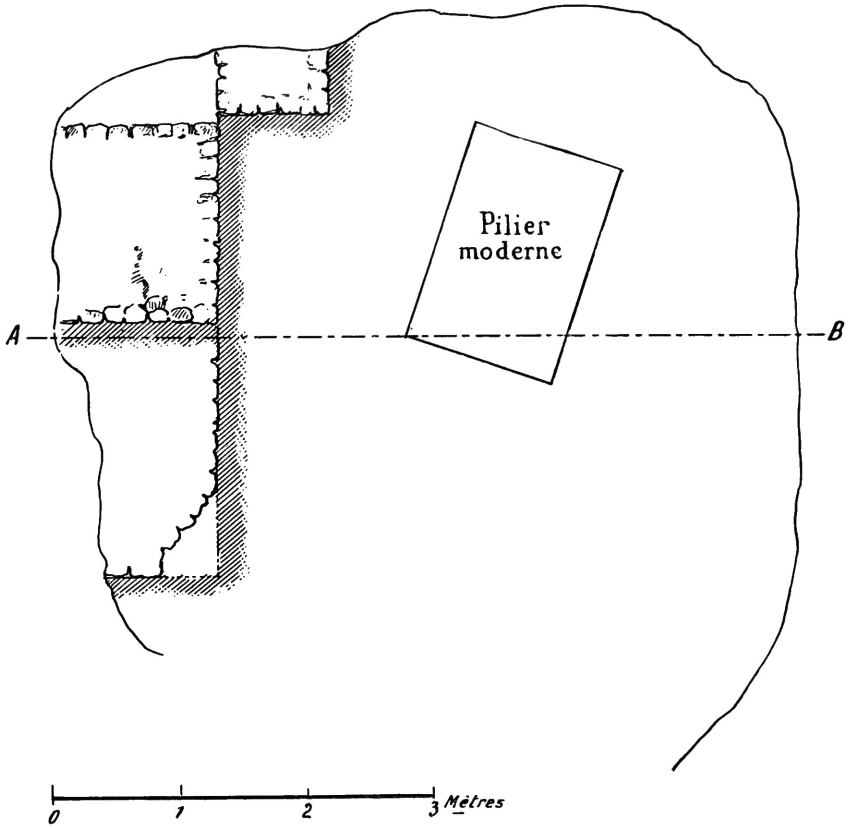


1. Plan de la fouille dans la seconde cour du Sérail.



2. Les monuments près de Sainte-Irène.





Plan et coupe du mur mis à découvert.





Les couvercles des deux sarcophages avant leur extraction.



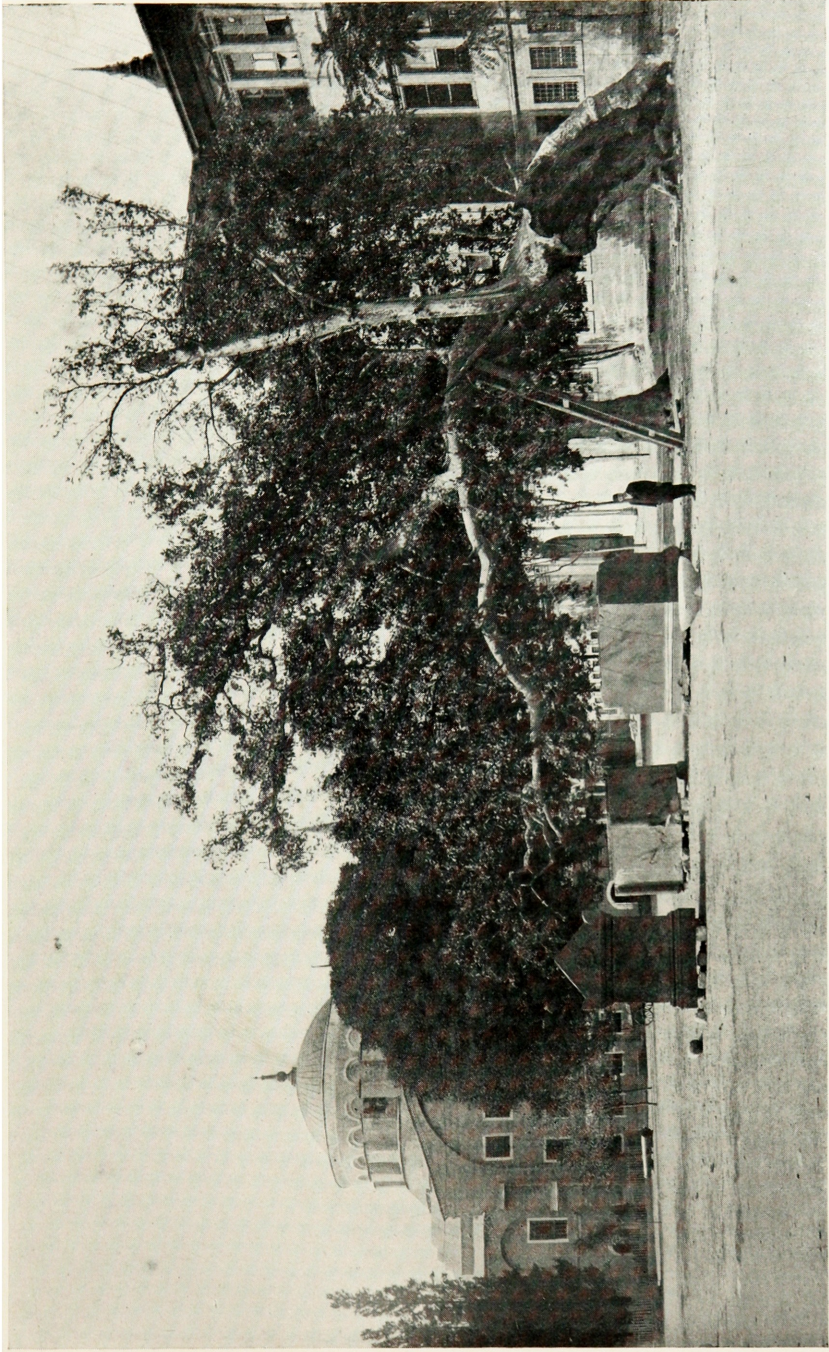




Extraction du sarcophage en porphyre n° II.



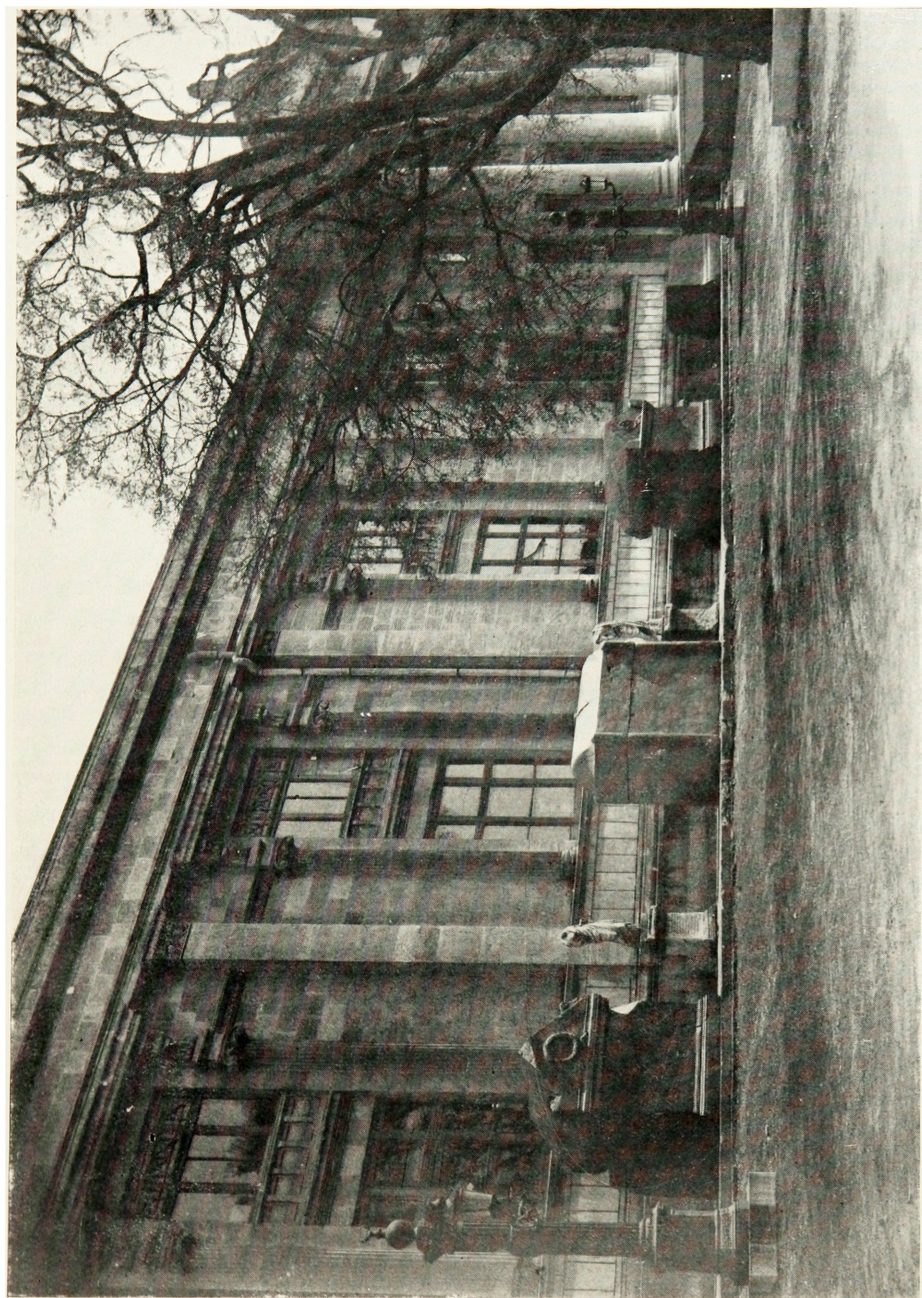




Les sarcophages en porphyre transportés de Sainte-Irène au Musée.

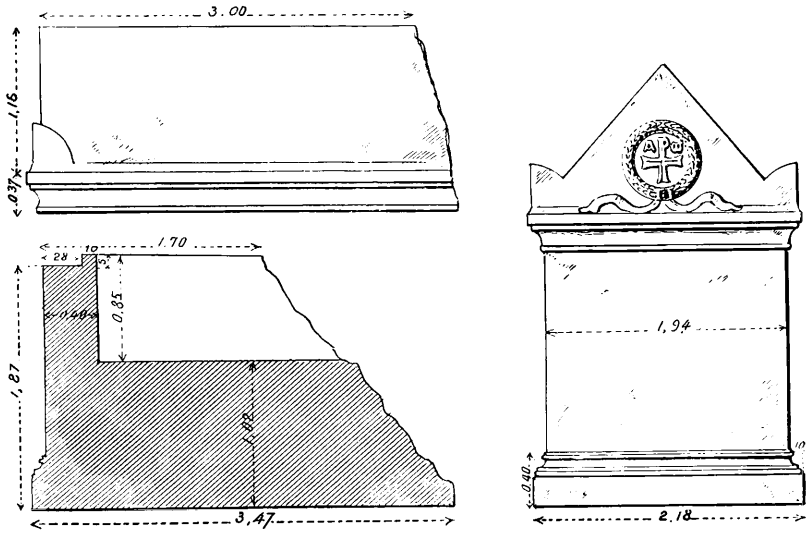




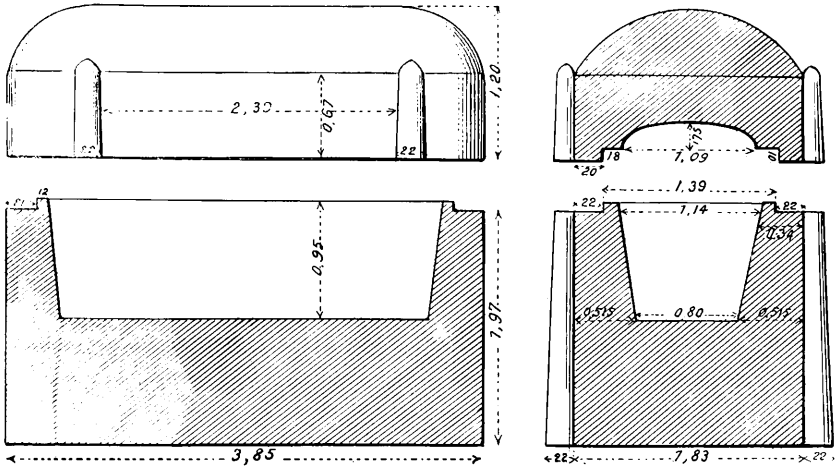


Les sarcophages en porphyre devant le Musée.



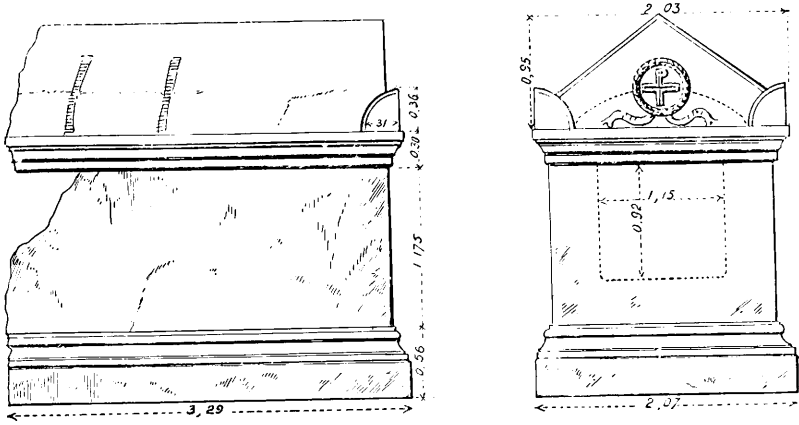


1. Sarcophage en porphyre n° I.

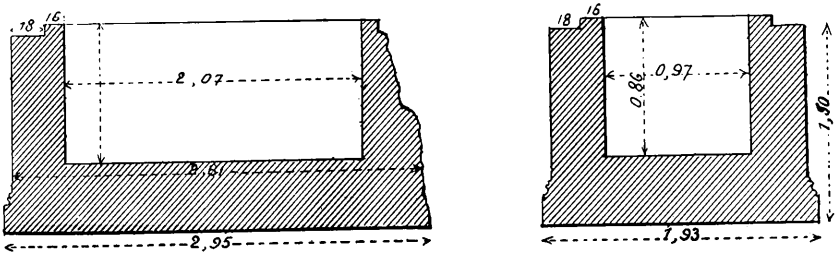


2. Sarcophage en porphyre n° II.





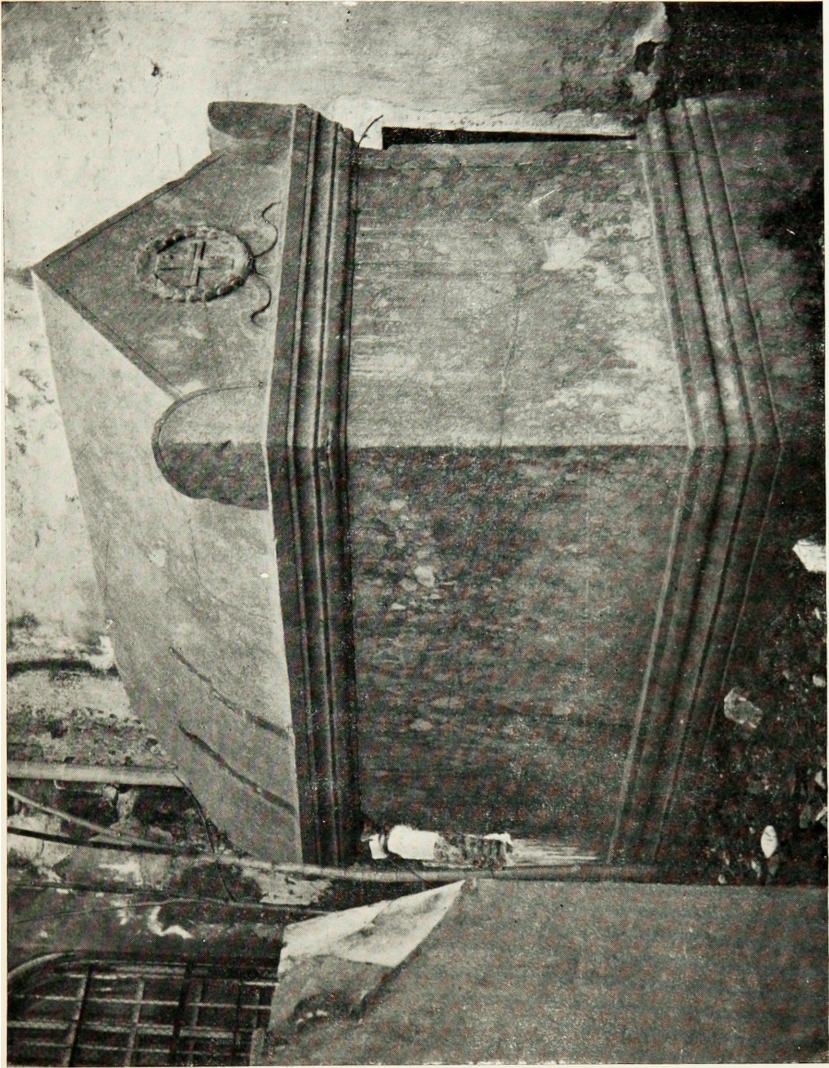
1. Sarcophage en porphyre n° III.



2. Sarcophage en porphyre n° IV.

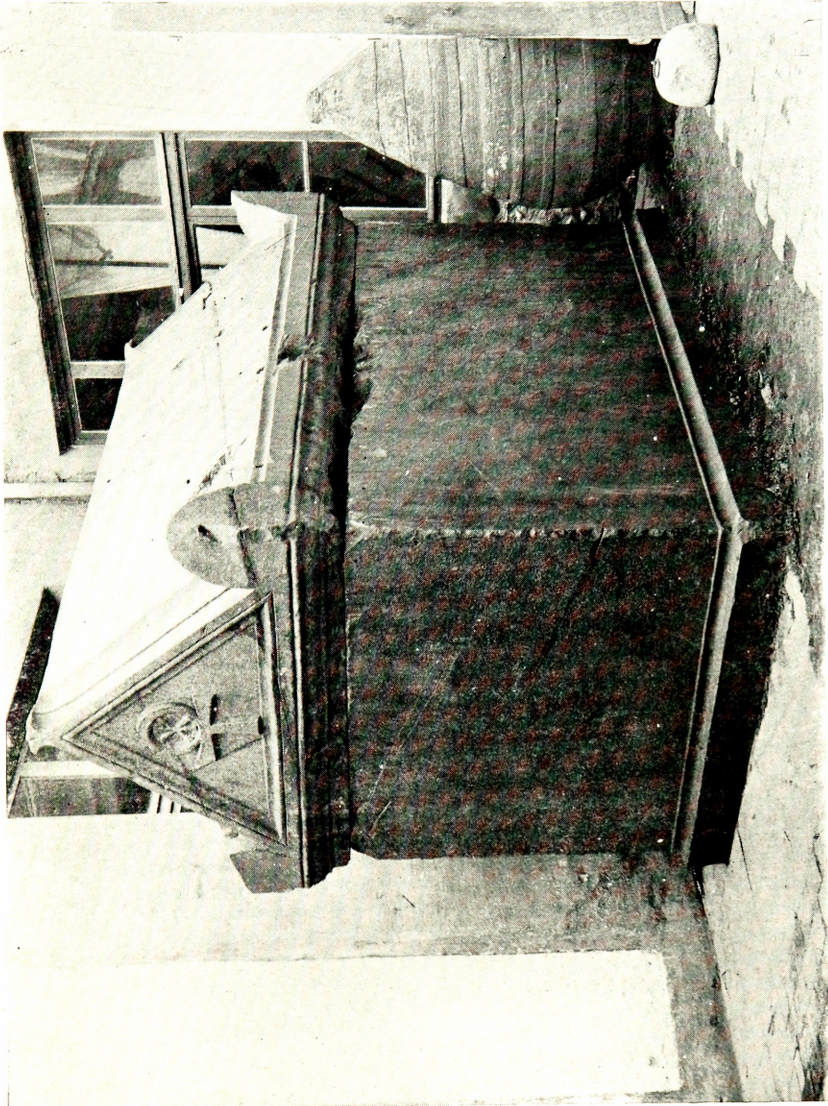






Sarcophage en porphyre n° III.

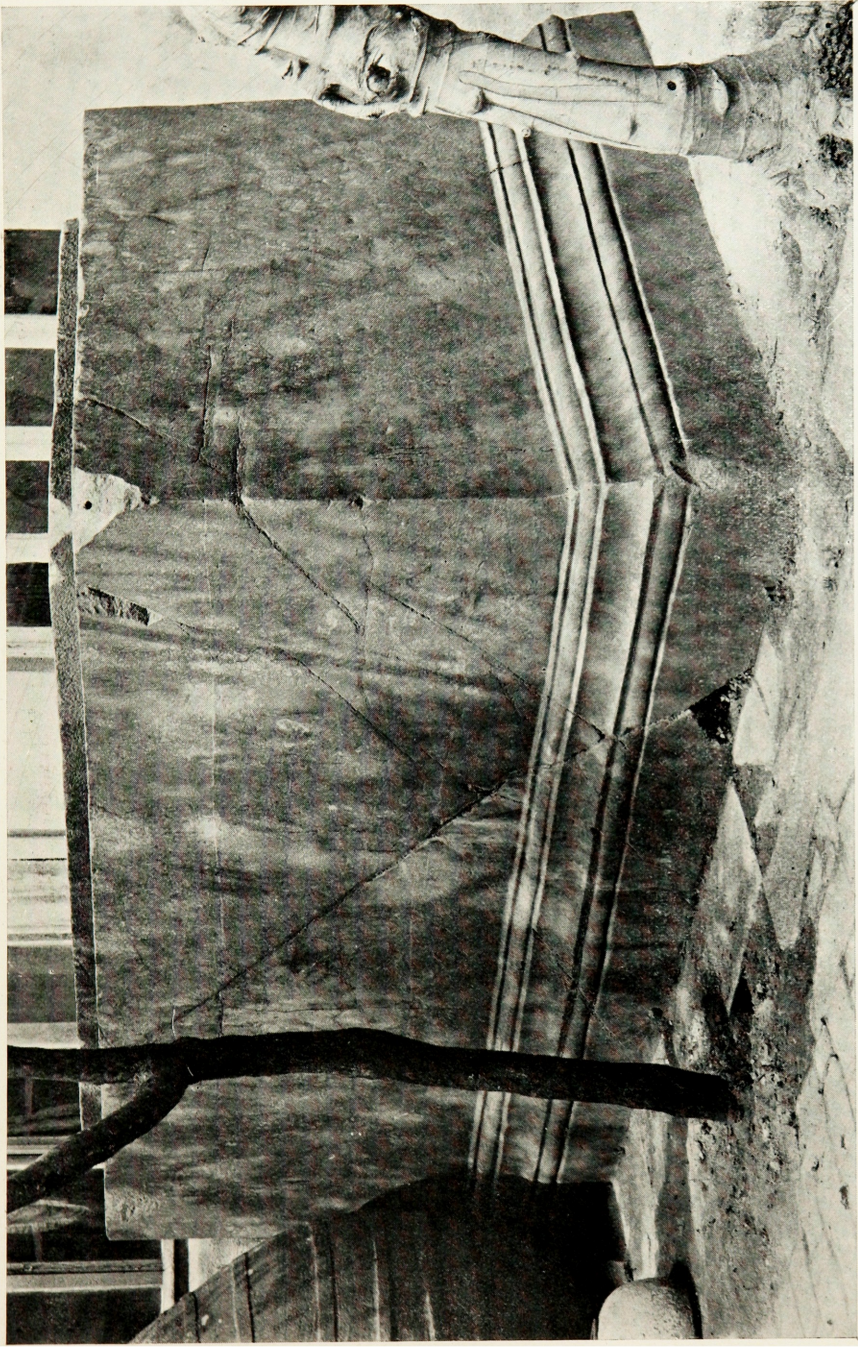




Sarcophage en porphyre n° V.



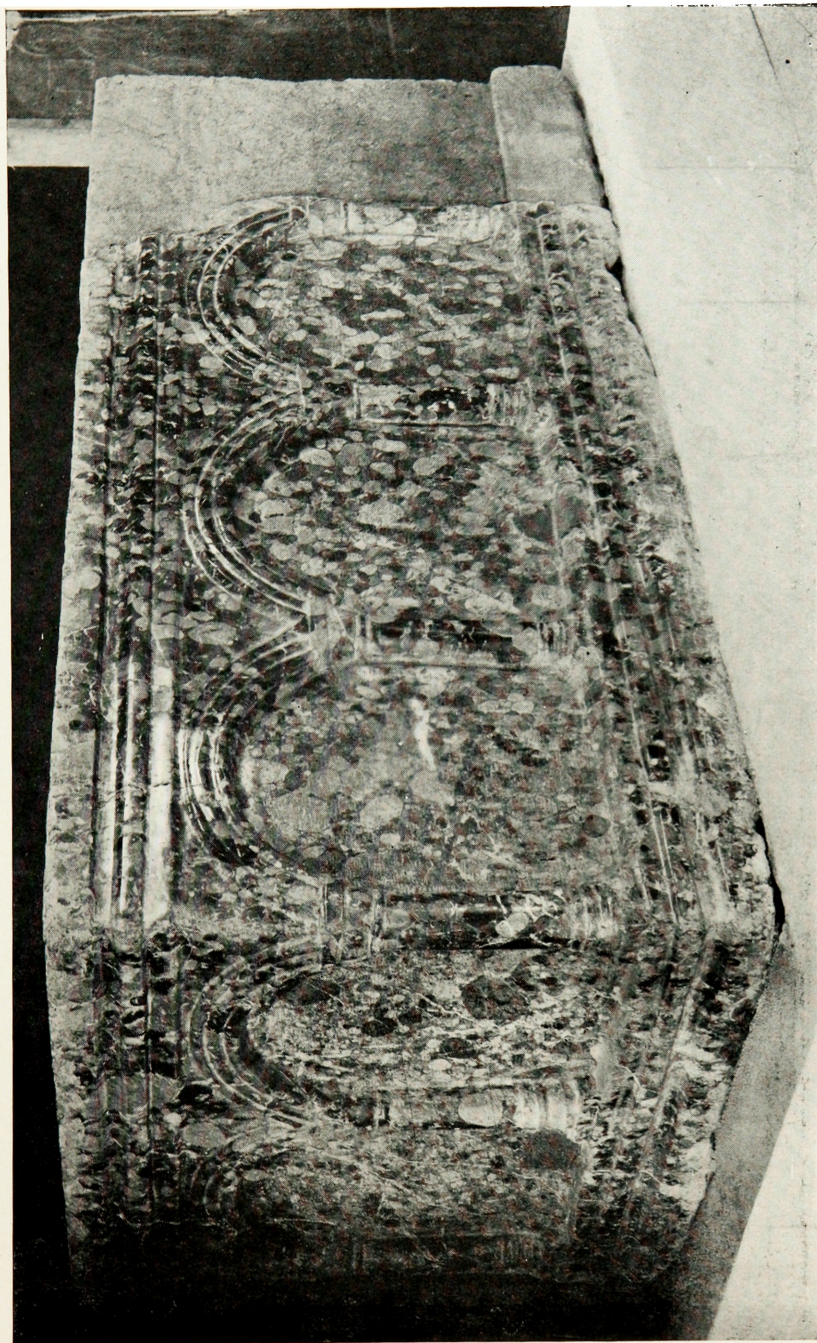




Sarcophage en porphyre n° VI.







Sarcophage en marbre tacheté au Musée.

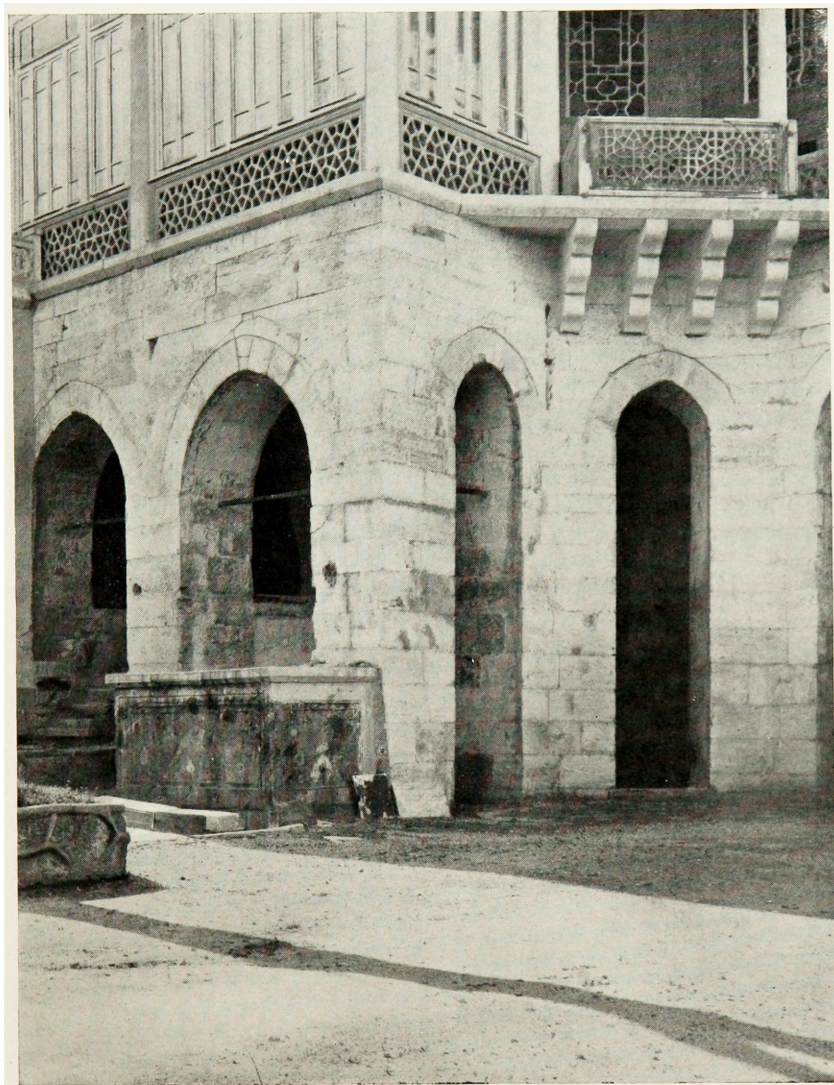






Sarcophage en marbre rose au Sérail.

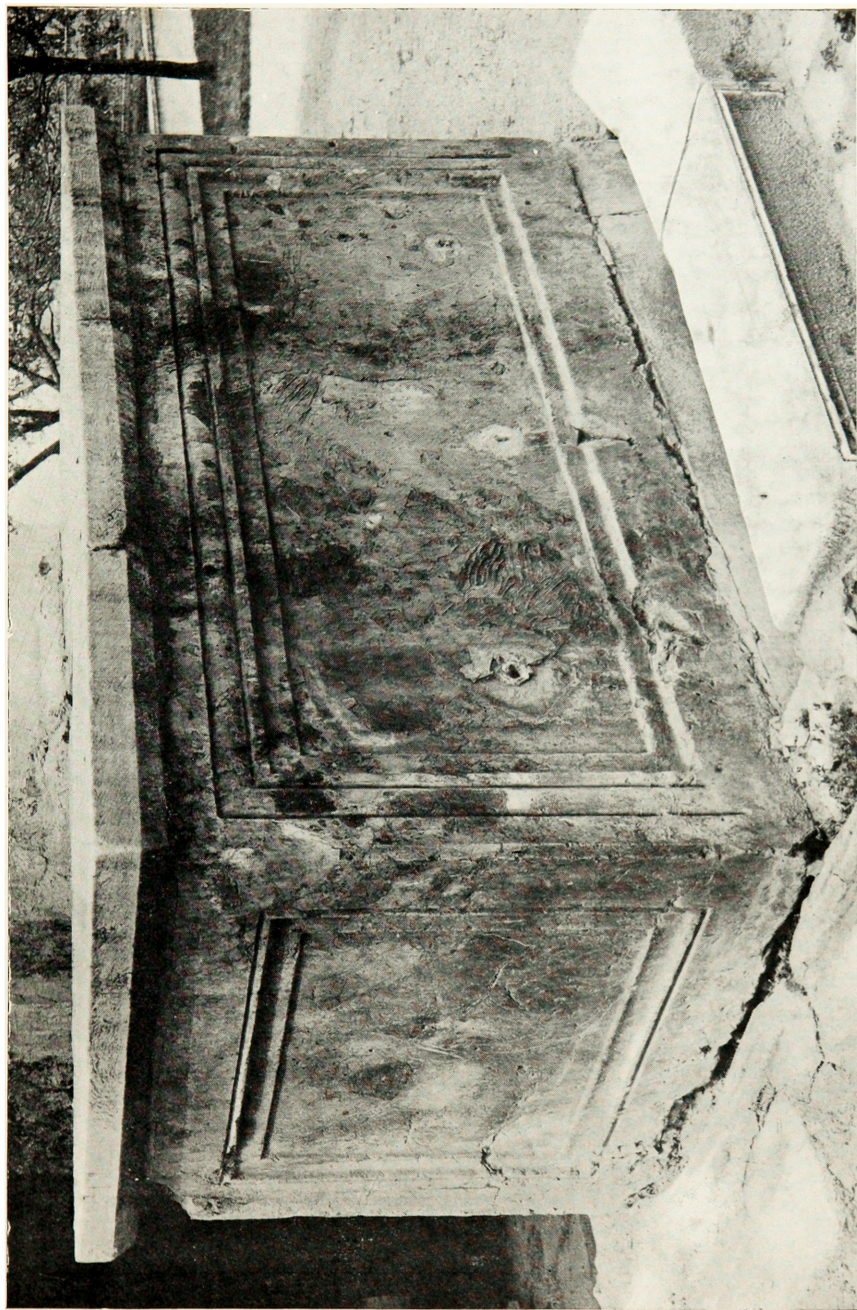




Substructions du Kiosque de Bagdad.







Sarcophage de vert antique sous le Kiosque de Bagdad.







Autel antique en porphyre dans la troisième cour du Sérail.

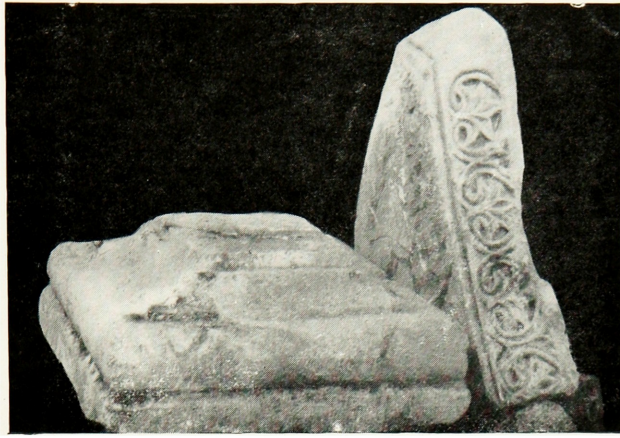






Arab-Djami à Galata.





1. Sculptures.



2. Chapiteaux.



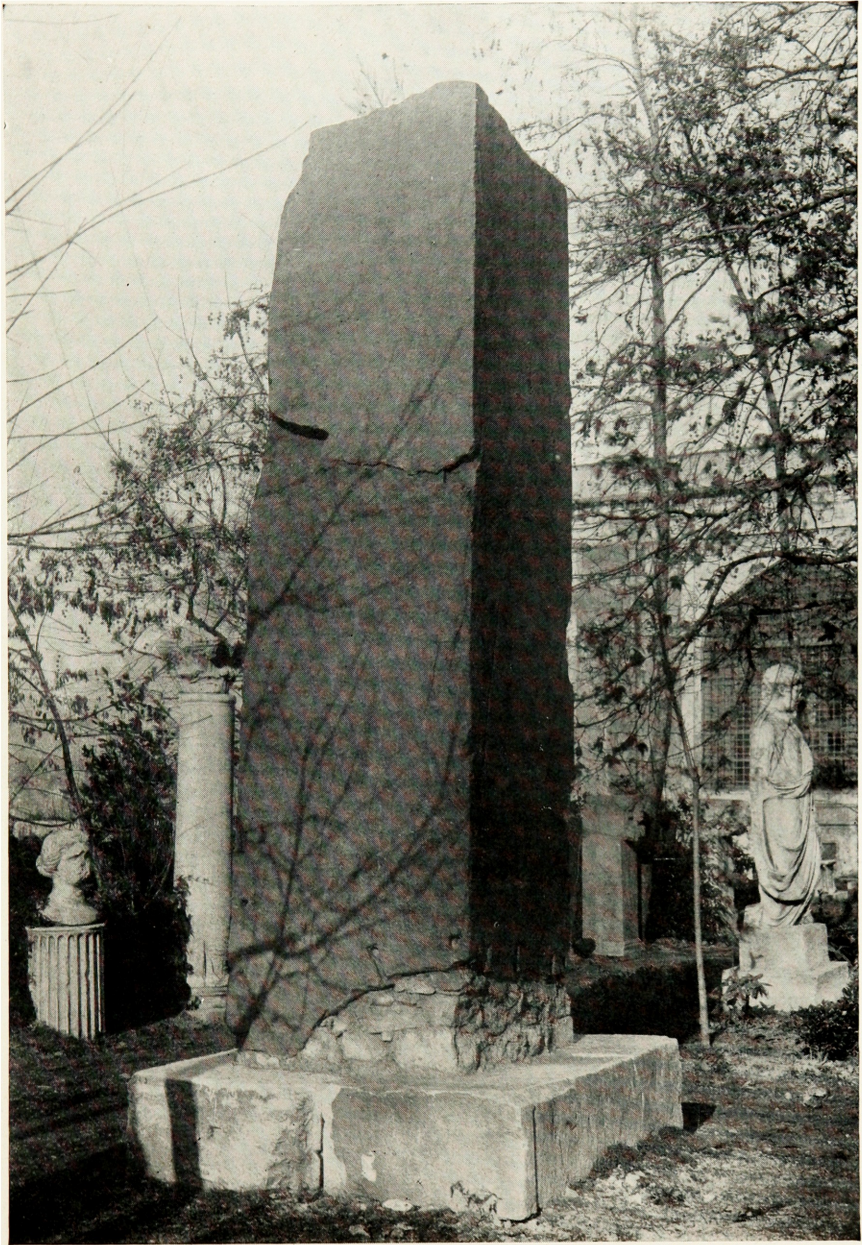
3. Sculpture.



4. Plaque sculptée avec inscription.



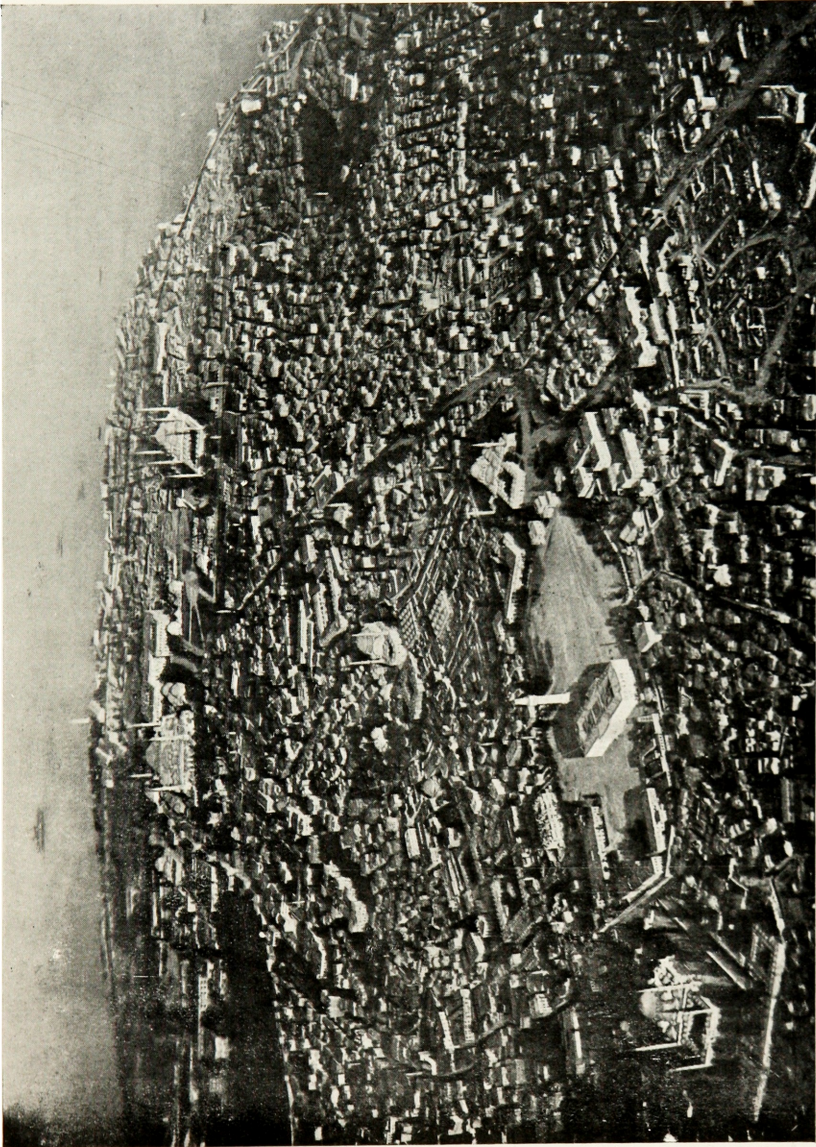




Obélisque en porphyre dans le jardin du Musée.



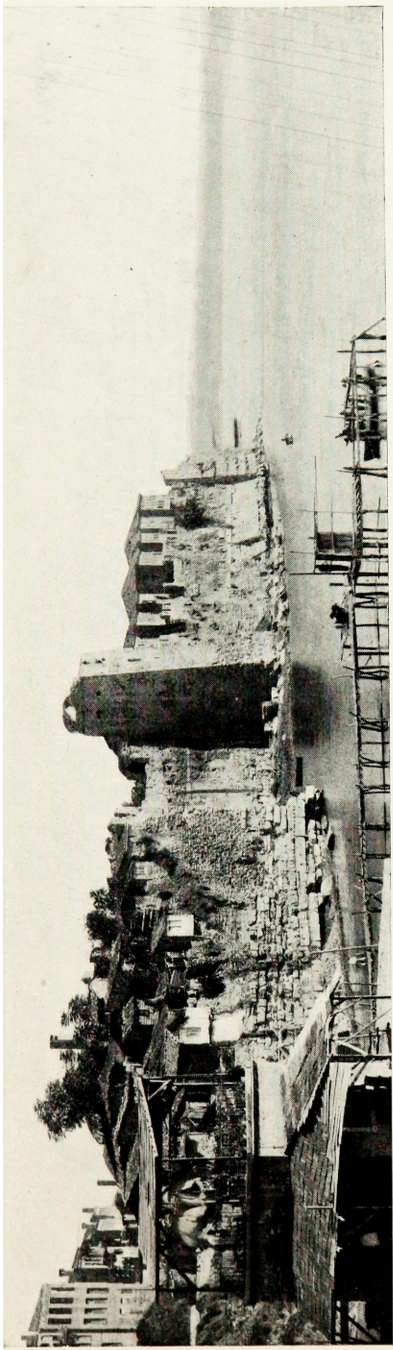




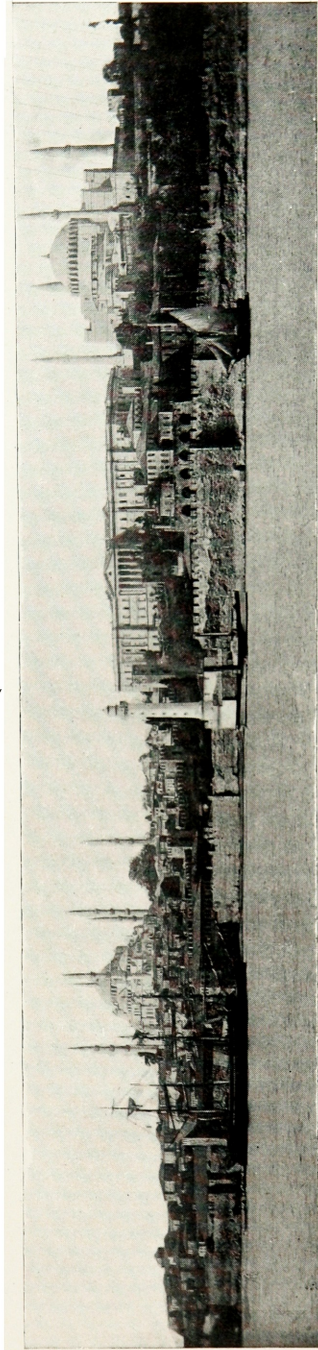
Vue de Stamboul prise en avion.  
Au premier plan la cour du Seraskiérat ; à l'arrière-plan Sainte-Sophie et la mosquée d'Ahmed.







1. Mur maritime près de Tchatladi-Kapou.



2. La Mosquée d'Ahmed, le Ministère de la Justice et Sainte-Sophie (Vue prise de la mer).







1. Ruines du Grand Palais. Terrasse.



2. Grandes voûtes en berceau près du Pavillon d'escalier.







Pavillon d'escalier. Façade Est.

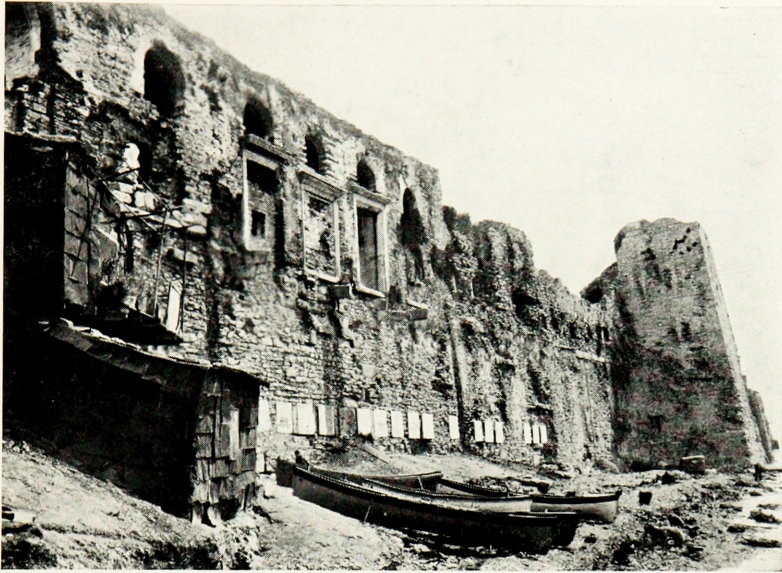




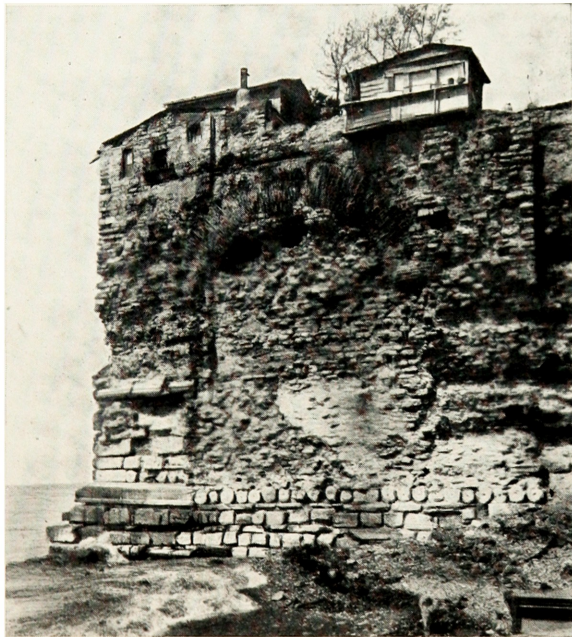
Pavillon d'escalier. Façade Nord.





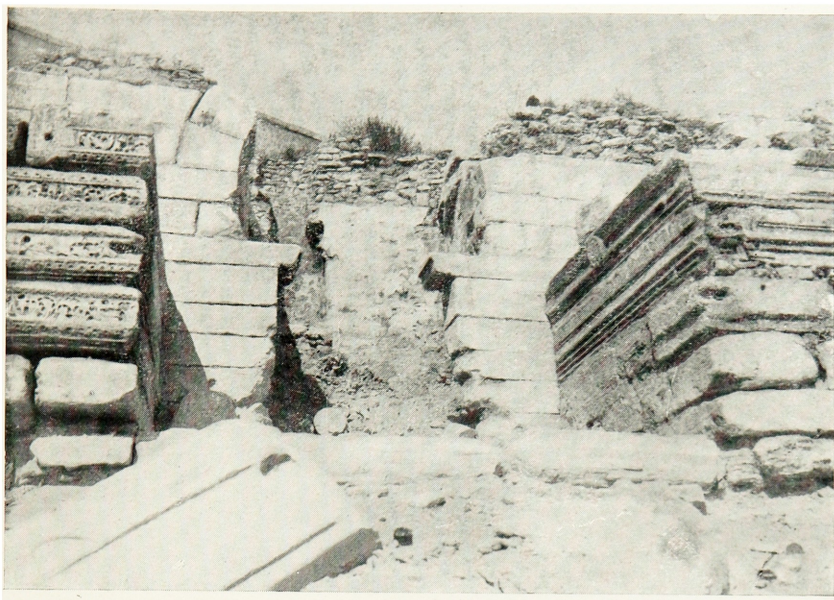


1. Façade de la « Maison de Justinien ».



2. Tour d'angle près de la « Maison de Justinien ».





1. Porte maritime du Grand Palais.



2. Porte maritime du Grand Palais.







Arab-Djami à Galata.

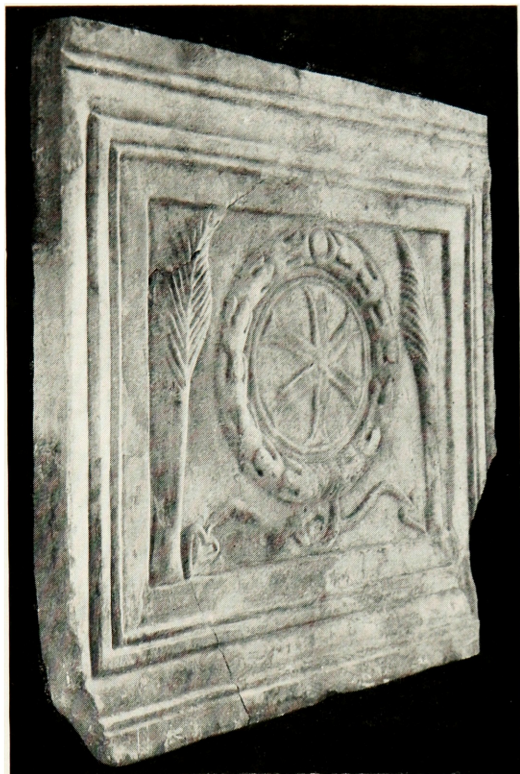




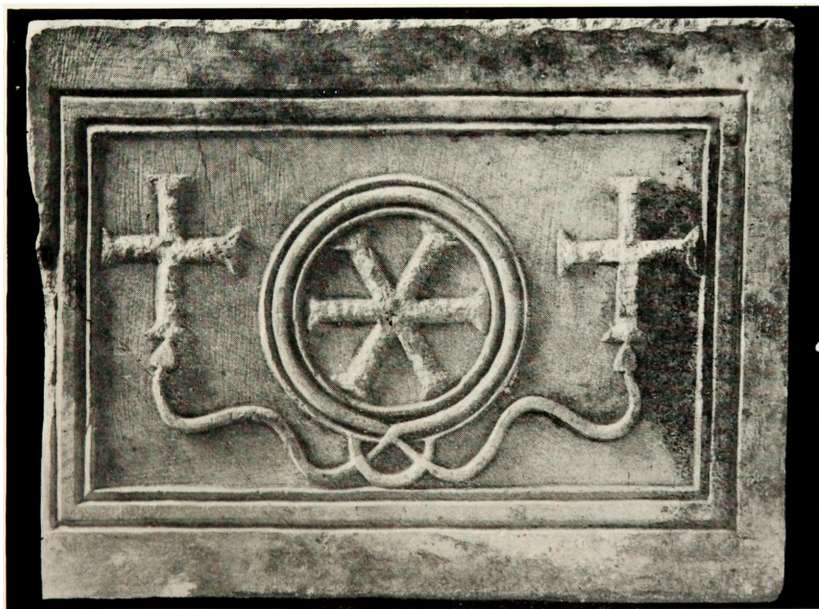
Fresques d'Arab-Djami.







1. Parapet sculpté.



2. Parapet sculpté.





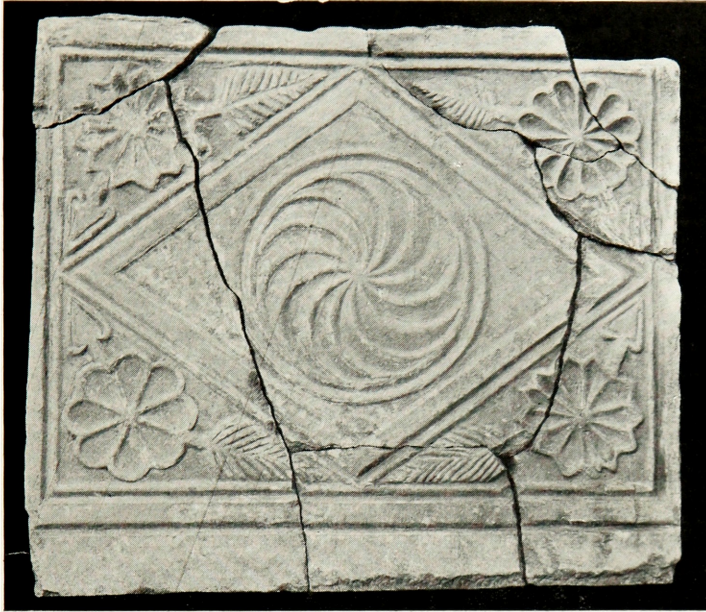
1. Parapet sculpté.



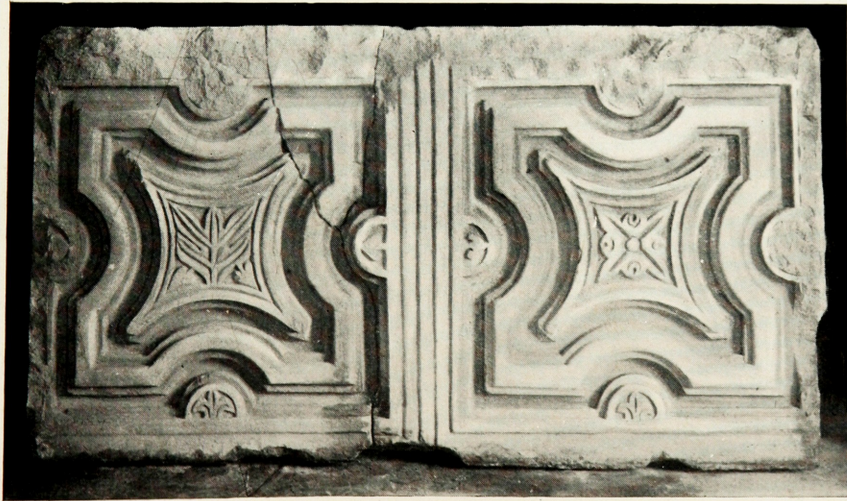
2. Parapet sculpté.





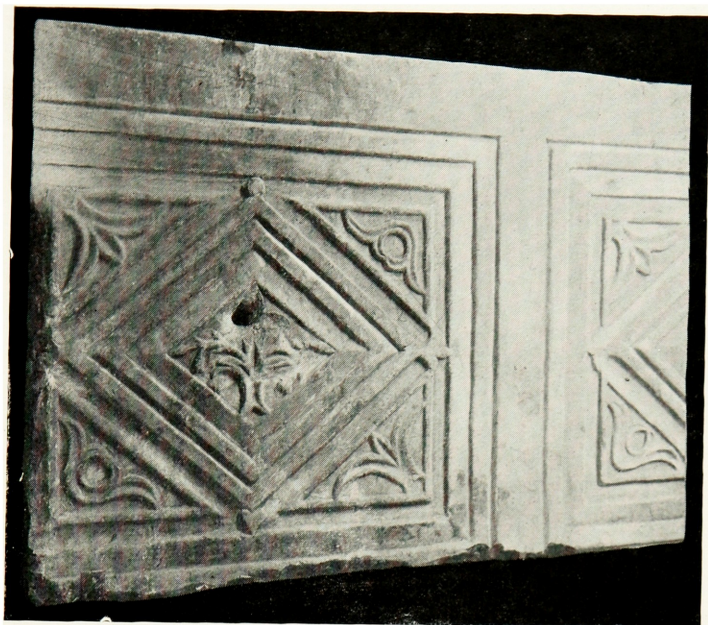


1. Parapet sculpté.

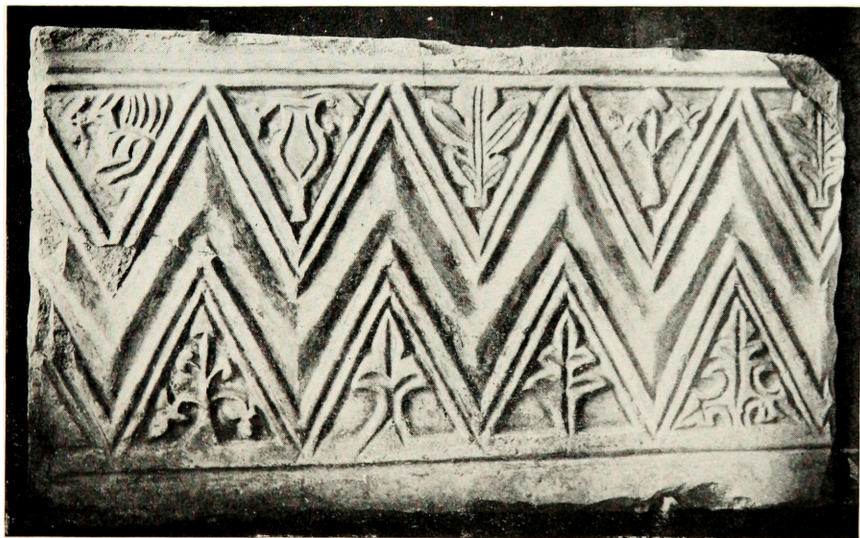


2. Parapet sculpté.





1. Parapet sculpte.



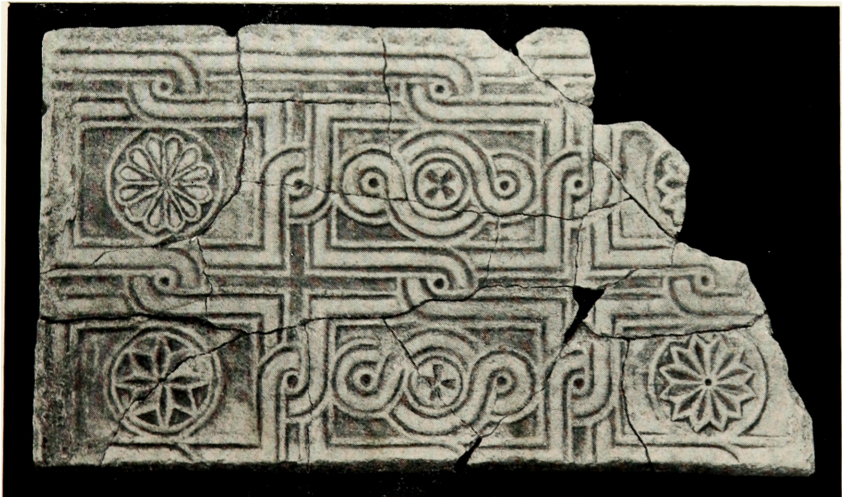
2. Parapet sculpté.





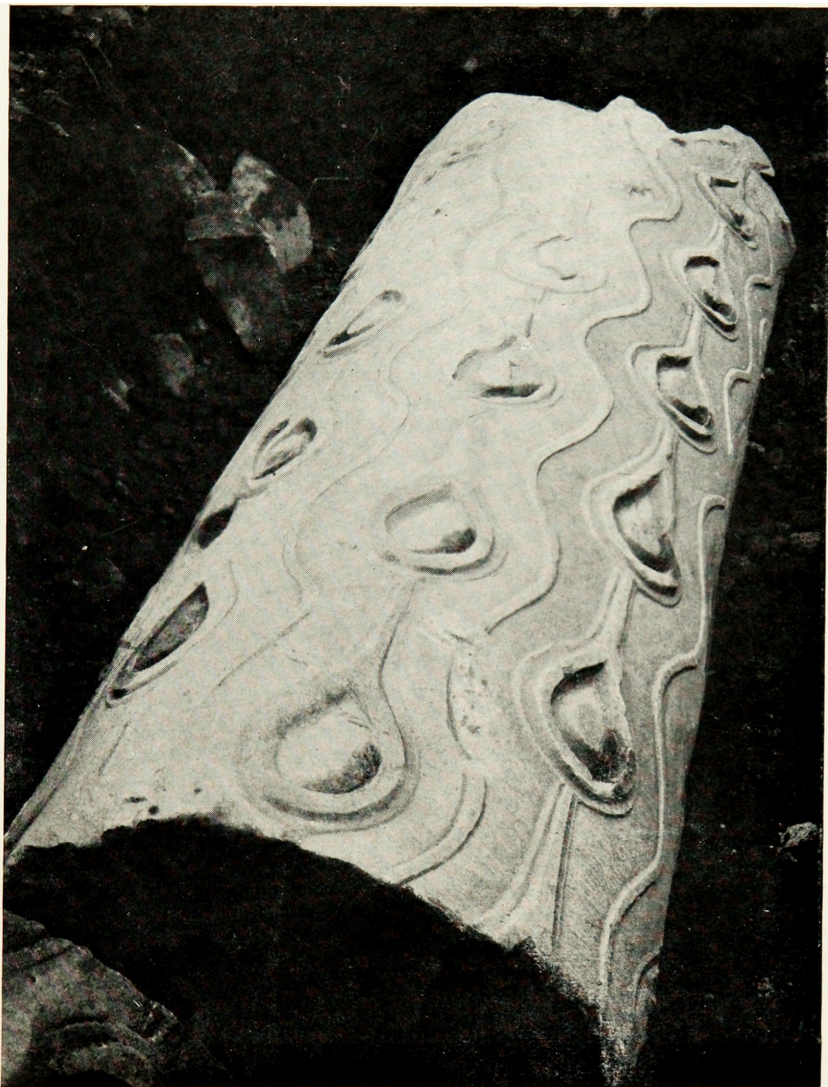


1. Parapet sculpté.



2. Parapet sculpté.





Demi-colonne sculptée.









GEORGETOWN UNIVERSITY LIBRARY



3 9020 02595383 0

